

**Pays d'Art et d'Histoire  
Serre-Ponçon, Ubaye et Durance**

**Amicale Ubayenne des Chasseurs Alpins**



**Histoire de la présence des unités militaires  
en Ubaye de 1887 à 2009**



**Photos page de couverture**

**De la gauche vers la droite et du haut vers le bas :**

**Couverture d'un album de photos du 157<sup>e</sup> RI de 1906,**

**Cadres du 15<sup>e</sup> BCA devant le quartier Haxo,**

**Insigne du 83<sup>e</sup> BAF,**

**Insigne du 11<sup>e</sup> BCA,**

**Insigne du 73<sup>e</sup> BAF,**

**Insigne du CIECM.**



**Pays d'Art et d'Histoire  
Serre-Ponçon, Ubaye et Durance**

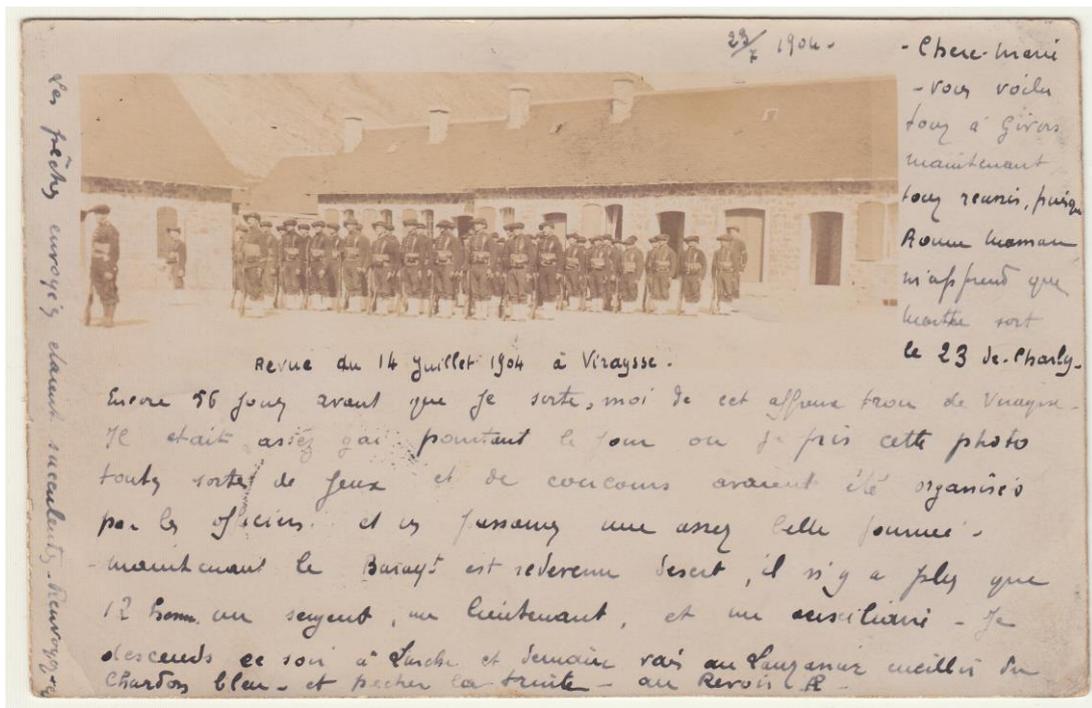
**Amicale Ubayenne des Chasseurs Alpains**

# **Histoire de la présence des unités militaires en Ubaye de 1887 à 2009**



## Table des matières

<b>Introduction</b>	<b>page 5</b>
<b>Chapitre I</b>	
<b>La présence des unités militaires en Ubaye de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à 1914</b>	
<b>Un peu d'histoire</b>	<b>page 7</b>
<b>Les fortifications de l'Ubaye</b>	<b>page 11</b>
<b>Les voies de communication</b>	<b>page 13</b>
<b>L'artillerie en Ubaye</b>	<b>page 18</b>
<b>Et le bal des unités militaires de passage en Ubaye commence</b>	<b>page 20</b>
<b>La création des régiments régionaux</b>	<b>page 22</b>
<b>Le début de l'histoire de la présence du 157<sup>e</sup> RI, régiment régional</b>	<b>page 24</b>
<b>La création des douze bataillons alpins de chasseurs à pied</b>	<b>page 25</b>
<b>L'histoire du 28<sup>e</sup> BCAP, affecté à la vallée de l'Ubaye</b>	<b>page 26</b>
<b>L'hébergement des unités</b>	<b>page 28</b>
<b>La poursuite de l'histoire du 157<sup>e</sup> RI</b>	<b>page 30</b>
<b>Le 30<sup>e</sup> BCP</b>	<b>page 40</b>
<b>La présence militaire durant la guerre de 1914-1918</b>	<b>page 40</b>
<b>Le 357<sup>e</sup> RI</b>	<b>page 41</b>
<b>Le 3<sup>e</sup> BTCAP (bataillon territorial de chasseurs à pied)</b>	<b>page 42</b>
<b>Le 111<sup>e</sup> RIT (111<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale)</b>	<b>page 43</b>
<b>Le 112<sup>e</sup> RIT (112<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale)</b>	<b>page 44</b>
<b>Les prisonniers et les Serbes en Ubaye</b>	<b>page 45</b>
<b>Chapitre II</b>	
<b>La présence des unités militaires en Ubaye de la fin de la première guerre mondiale à la fin de la seconde guerre mondiale</b>	
<b>L'histoire de la présence du 15<sup>e</sup> BCA</b>	<b>page 47</b>
<b>Les unités militaires de passage entre les deux guerres</b>	<b>page 60</b>
<b>La situation des unités militaires ubayennes avant le début de la seconde guerre mondiale</b>	<b>page 62</b>
<b>Le 15<sup>e</sup> BCA à l'approche de la seconde guerre mondiale</b>	<b>page 63</b>
<b>Les autres unités militaires présentes en Ubaye jusqu'en 1940</b>	<b>page 67</b>
<b>Le 73<sup>e</sup> BAF</b>	<b>page 68</b>
<b>Le 83<sup>e</sup> BAF</b>	<b>page 69</b>
<b>L'implantation des troupes sur le terrain</b>	<b>page 69</b>
<b>Chapitre III</b>	
<b>Les unités présentes en Ubaye de 1948 à 2009</b>	<b>page 72</b>
<b>L'histoire du 11<sup>e</sup> BCA</b>	<b>page 72</b>
<b>L'histoire éphémère du 17<sup>e</sup> BCP</b>	<b>page 81</b>
<b>L'histoire du CIECM</b>	<b>page 82</b>
<b>Chapitre IV</b>	
<b>Les conséquences sur la vie sociale, culturelle, sportive et économique</b>	
<b>Les conséquences sur la vie sociale et économique</b>	<b>page 89</b>
<b>Les conséquences culturelles et sportives</b>	<b>page 90</b>
<b>L'aide à la population</b>	<b>page 93</b>
<b>Les relations entre les civils et les militaires</b>	<b>page 95</b>
<b>Épilogue</b>	<b>page 97</b>
<b>Sources et remerciements</b>	<b>page 99</b>



Carte postale écrite par un Alpin du 157<sup>e</sup> RI, décrivant la journée du 14 juillet 1904, aux baraquements de Virayse à 2 503 m d'altitude. Où l'on se rend compte que la vie n'y était guère agréable dans cet « affreux trou » et que ces Alpains, en guise de loisirs, n'hésitaient pas à descendre jusqu'au vallon du Lauzanier pour pêcher la truite et cueillir des Reines des Alpes (collection Jehan Landé).



Insigne du 15<sup>e</sup> BCA, gravé dans les années 1930, sur une pierre située dans un des derniers virages de la route menant à Fouillouse.

# Amicale Ubayenne des Chasseurs Alpins

## Histoire de la présence des unités militaires en Ubaye de 1887 à 2009

### Introduction

Depuis des siècles, des unités militaires sont présentes en Ubaye, conséquence de la proximité de la frontière, avec le Piémont et l'Italie voisine. Sans cesse, nos gouvernants successifs ont eu à cœur de maintenir des troupes dans le but de protéger cette région des vicissitudes engendrées par des invasions successives. Si la vallée n'a pas été une contrée où des combats se sont déroulés, sa géographie particulière en forme de contrée fermée ne comportant dans sa partie nord qu'un axe facile d'accès de l'Italie en France par le col de la Madeleine a été l'objet de nombreux passages de troupes d'invasion et de troupes de stationnement.

Aussi, c'est le dernier aspect qui retient notre attention, et ce document non exhaustif, qui est en somme, un simple document de travail, permet au lecteur d'avoir une vue d'ensemble sur cette passionnante épopée ubayenne, pratiquement seule région du département des Basses-Alpes, exceptées les garnisons de Digne, de Colmars, voire de Sisteron ayant eu le privilège d'accueillir avec une certaine importance de nombreuses troupes. Elle a pris, de manière plus significative, une ampleur vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avec la création des régiments régionaux puis des troupes alpines en 1887 et 1888. Cette présence d'ailleurs manœuvre coïncide, à la même époque, avec la fin des travaux de construction du fort de Tournoux, môle essentiel du dispositif de défense ubayen puis des divers ouvrages satellites l'entourant, seuls témoins d'aujourd'hui de cette occupation militaire.

De 1887 à juillet 2009, date malheureuse du départ de la dernière unité (CIECM)<sup>1</sup>, ces 122 années de présence militaire se déclinent en trois périodes principales :

- ♦ une première période de montée en puissance de 1887 à 1914 avec près de 10 000 hommes, à la veille de la Grande Guerre, où par ailleurs, de nombreuses troupes de passage sont continuellement signalées, en sus de la présence significative du 157<sup>e</sup> régiment d'infanterie, le régiment d'infanterie si cher aux Ubayens devenant également gapençais entre 1913 et 1914,
- ♦ une seconde période de maintien de troupes, depuis la fin de la Grande Guerre jusqu'à la seconde guerre mondiale, débutant par une présence quasi nulle durant les quatre années de guerre, se poursuivant par l'arrivée du 15<sup>e</sup> BCA et l'abandon des forts d'altitude, accompagné comme auparavant par le maintien d'unités en passage, puis se renforçant par une imposante puissance militaire, y compris dans les forts réoccupés et renforcés par la construction des ouvrages de la ligne Maginot des Alpes. Cette nécessité résulte de la menace hitlérienne à l'aube de la seconde guerre mondiale où finalement en 1939, plus de 10 000 hommes sont sur le pied de guerre,
- ♦ une dernière période de 1948 à 2009, se traduisant tout d'abord par l'abandon réel de troupes dans les fortifications devenues obsolètes et ensuite par une présence moyenne de la valeur d'un simple bataillon avec l'arrivée du 11<sup>e</sup> BCA et de son substitut, qu'est sa transformation en CIECM de 1990 à 2009.

Au préalable, il s'agit de relater sommairement l'histoire des fortifications construites peu à peu en Ubaye qui, une fois réalisées, vont pouvoir accueillir en permanence des troupes, et ensuite d'étudier ce qui va occasionner d'indéniables conséquences sur la vie sociale et économique de cette vallée de montagne.

---

<sup>1</sup> Centre d'Instruction et d'Entraînement au Combat en Montagne).



(Copyright Charlotte Lions-Plisson - Musée de Barcelonnette)

**13 août 1914.**

**Une compagnie du 157<sup>e</sup> régiment d'infanterie, en provenance de Tournoux,  
passe dans la rue Manuel à Barcelonnette,  
à destination de la gare de Chorges, devant partir le 16 août matin avec le régiment au complet,  
à bord de cinq trains pour le front d'Alsace.**

# Chapitre I

## La présence des unités militaires en Ubaye de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à 1914

### ... Un peu d'histoire...

Beaucoup d'ouvrages traitent de l'histoire militaire en Ubaye et déjà la remarquable brochure du colonel Bernard Morel, président de l'Association des Fortifications de l'Ubaye<sup>2</sup>, intitulée « *Le fort de Tournoux - son histoire, sa construction* » et éditée par l'association, donne un excellent aperçu sur la fortification la plus importante de l'Ubaye.

Son résumé historique indique combien l'importance est donnée au site du plateau de Tournoux. Placé juste au-dessus du couloir de pénétration offert aux éventuelles troupes d'invasion que l'axe relativement aisé venant de Larche en direction du col de Vars par le passage obligé de l'embranchement des Gleizolles, puisque le long de l'Ubaye en aval de Barcelonnette, l'itinéraire vers Digne et Aix-en-Provence, en raison des difficultés du passage du « Tourniquet » du Lauzet, fait de l'Ubaye une vallée réellement fermée, interdisant la venue de convois de troupes et de leur logistique jusqu'en 1884, année où la route est enfin réalisée vers la Durance ou bien vers Digne. Rappelons qu'après le col de Montgenèvre à l'est de Briançon, au sud, c'est bien le col de Larche qui offre le seul passage aisé et il faut ensuite continuer plus au sud, jusqu'à Tende, pour offrir une ultime possibilité d'accès facile entre l'Italie et la France.

Ainsi, dans un passé très lointain, Tournoux est connu par son camp romain du nom du général « Turnus » envoyé dans les Alpes en 219 avant Jésus-Christ afin de s'opposer à un éventuel passage des troupes d'Hannibal. Plus tard, les Lombards, les Sarrasins (vers 742) ont sillonné ces vallées. Les troupes de François 1<sup>er</sup> passent en août 1515 avec 70 000 hommes, puis plus tard ce sont les troupes de Berwick, de Kellermann qui foulent de leur pas, le sol ubayen. Souvent ces passages sont synonymes de dévastation.

Incontestablement, Le plateau de Tournoux a toujours été considéré comme étant une position stratégique de choix. Sous Louis XIV, le lieutenant-général Catinat, commandant en chef du front des Alpes, installe des troupes à Tournoux en juin 1693 et son premier soin est de relier la vallée à Embrun par le col de Parpaillon. Son tracé est quasi intact aujourd'hui.

Puis Vauban effectue une reconnaissance de toute la frontière jusqu'à Nice afin d'étudier comment on peut améliorer sa valeur défensive. Louis XIV lui ordonne de créer une place forte à Mont-Dauphin. Il fortifie ensuite Saint-Vincent-les-Forts, Seyne, Colmars et Entrevaux.

En 1697, l'Ubaye retourne à la Savoie par le traité de Turin et l'on constate que les travaux engagés par Vauban ont bien avancé.

En 1706, Victor Amédée II venant de Cuneo passe à Larche, puis à Tournoux avant de s'emparer de Guillestre par le col de Larche.

En 1707, durant la Guerre de succession d'Espagne, le maréchal de Berwick occupe le plateau de Tournoux avec 10 bataillons soit environ 6 000 hommes. Ses troupes repoussent une tentative d'invasion savoyarde.

En 1713, Berwick réussit à convaincre le roi Louis XIV de la grande importance stratégique de la vallée de l'Ubaye, maintenant devenue française. Mais rien d'important n'est cependant construit. Sont seulement réalisées, au cours de cette période, des redoutes défensives au nombre de six, protégeant le camp permanent de Tournoux. Arrêtons-nous quelques instants sur ces petites réalisations. Seule, subsiste aujourd'hui celle dite de Berwick sur la CD 902 entre La Condamine et le village de Saint-Paul-sur-Ubaye. Et, sur le GR6/56

---

<sup>2</sup> Association remplacée actuellement par l'AVPVU (Association de Valorisation du Patrimoine de la Vallée de l'Ubaye).

(Tour de l'Ubaye), subsistent la ruine de la redoute des Cassons<sup>3</sup> et vers Saint-Paul, celle du Pas de Faure, au bord du Pas de Faure.

En outre, deux autres redoutes, celles des Gleizolles, interdisaient tout franchissement à ce fameux carrefour (aujourd'hui détruites). À noter qu'il en existait une sixième (inconnue des Ubayens) celle sous le plateau de Tournoux, mentionnée sur la carte de Bourcet.

**Extrait de la Carte de Bourcet des redoutes dites de Vauban  
où l'on distingue nettement la sixième redoute placée sous le plateau du village de Tournoux.**

**Redoute du Pas de Faure  
*en ruine***

**Redoute des Cassons  
*en partie ruinée***

**Les deux redoutes des Gleizolles  
*inexistantes***



**Redoute sous le village de Tournoux  
*inconnue et inexistante.***

**Redoute dite de Berwick,  
*la seule existante.***

<sup>3</sup> Ces redoutes étant en ruines, l'Amicale Ubayenne des Chasseurs Alpins, est en train (en 2017) de constituer un dossier afin de les sauvegarder en l'état.

Pierre-Joseph de Bourcet (1700 - 1780) a été ingénieur en chef de Mont-Dauphin en 1742. Il a dirigé la cartographie des Alpes entre 1748 et 1754 et c'est à cette époque qu'il réalise, en compagnie de cartographes militaires une carte des Alpes françaises selon le procédé de la triangulation au 1/14 000 et a fait gravir des sommets de 3 000 m afin d'y positionner des points géodésiques à l'aide d'un mât muni d'un fanion blanc qui pouvait être observé par une lunette.

En 1744, sous l'autorité du Prince de Conti, puis en 1792, le général La Peyrouze rend un rapport sur l'utilité de Mont-Dauphin car rien de sérieux n'a été construit pour verrouiller le col de Larche.

Kellermann en 1792, puis Bonaparte se rendent compte, eux aussi, de la qualité stratégique du site de Tournoux et l'Ubaye sert de base arrière dans les campagnes d'Italie. Il faut attendre finalement les futures tensions avec l'Italie pour que l'on s'occupe sérieusement à défendre ce débouché.

Mais c'est surtout au début du XIX<sup>e</sup> siècle, qu'il apparaît nécessaire de verrouiller la vallée italienne de la Stura. C'est alors qu'intervient le général Haxo<sup>4</sup>.

## **Les fortifications de l'Ubaye.**

Général sous Napoléon, François-Nicolas-Benoît Haxo commandait le génie de la Garde impériale et a participé à la bataille de Waterloo. Licencié sous la première Restauration, il est réintégré comme inspecteur général des fortifications frontalières en 1819. Il est ensuite nommé inspecteur général du génie et est nommé Pair de France en 1832. Son nom est inscrit sur l'Arc de Triomphe. On l'a surnommé le « Vauban du XIX<sup>e</sup> siècle ».

Le général Haxo inspecte le dispositif de défense en Ubaye en 1837 et décide alors la construction du Fort de Tournoux. Entre 1848 et 1858, le fort prend forme. Le célèbre escalier bordé de rampes pour l'accès de canons sur roue est terminé en 1860. Il se compose de trois étages. Au bas de la vallée, au-dessus de deux casernes d'hébergement de la troupe dits « bâtiments Pellegrin<sup>5</sup> », se trouve la batterie B 12 puis le fort moyen qui en est l'élément essentiel.

La batterie B 12 (transformée dans les années 1930 en ouvrage Maginot), nettement défilée aux yeux de l'adversaire, contient huit casemates à tir direct ou même indirect.

Juste au-dessus, le fort moyen assure le commandement de l'ensemble. Un central téléphonique est installé. C'est un peu la zone vie de tout cet ensemble. C'est là que se trouve l'officier supérieur, gouverneur de la place de Tournoux. En plus de deux casernements non protégés, il a, à sa disposition, de plusieurs plateformes de tir et des casemates qui ont été aménagées sous le roc. Le fort est relié vers le bas par un téléphérique.

Et plus haut, se positionne le fort supérieur. Cette position permet une meilleure observation vers Larche ou à l'opposé, vers Vars. Il est dominé par un imposant casernement fait de maçonnerie supportant le tir d'obus légers en fonte en utilisation courante jusque vers 1885.

En 1865, le fort est achevé et peut abriter 1 200 hommes. Ce « Versailles militaire du XIX<sup>e</sup> siècle » a fière allure et ressemble à la « muraille de Chine ». On prévoit d'y installer 82 pièces d'artillerie et environ 12 000 hommes d'un corps d'armée. Cet effectif doit pouvoir y être ravitaillé. De ce fait, deux nombreux magasins sont installés et le complexe dispose de réserves d'eau. Plus tard, le général Séré de Rivière, compte tenu des progrès de l'Artillerie, repense le dispositif.

Au-dessus de Tournoux, il fait construire la batterie du Clos des Caurres entre 1879 et 1883 où bientôt six canons Latiholle de 95 mm et sept canons de Bange de 120 mm pointent leur orifice en direction de la frontière. Puis c'est le tour de la batterie et du casernement de Vallon Claous construit entre 1880 et 1885, et encore plus haut, le Serre de l'Aut (fort d'infanterie destiné à protéger la batterie des Caurres).

---

<sup>4</sup> Son nom sera donné aux casernes de Barcelonnette en septembre 1913.

<sup>5</sup> À ce jour, difficile de connaître les raisons de cette appellation !

Mais il ne faut pas abandonner à l'adversaire la possession des hautes vallées. On va donc construire des ouvrages défensifs au plus près de la frontière.

Ainsi, on aère le dispositif de défense. Aussi, la batterie de Viraysse, la plus proche de la frontière est construite entre 1885 et 1886. La batterie du plateau de Mallemort surveillant le col de Larche est construite entre 1884 et 1886. Roche-la-Croix est achevé en 1889. La batterie de Cuguret, construite entre 1883 et 1887, a comme mission principale d'interdire une arrivée ennemie par le vallon des Sagnes. Les deux canons de 95 mm sur affût de siège sont placés dans des casemates à tir direct. Au-dessus sont construits trois postes de surveillance A, B et C. Le poste A situé sur la crête à 1 820 m d'altitude est en liaison optique à 9, 2 kilomètres vers Barcelonnette et est à 5, 2 km du poste optique de Serre de l'Aut.

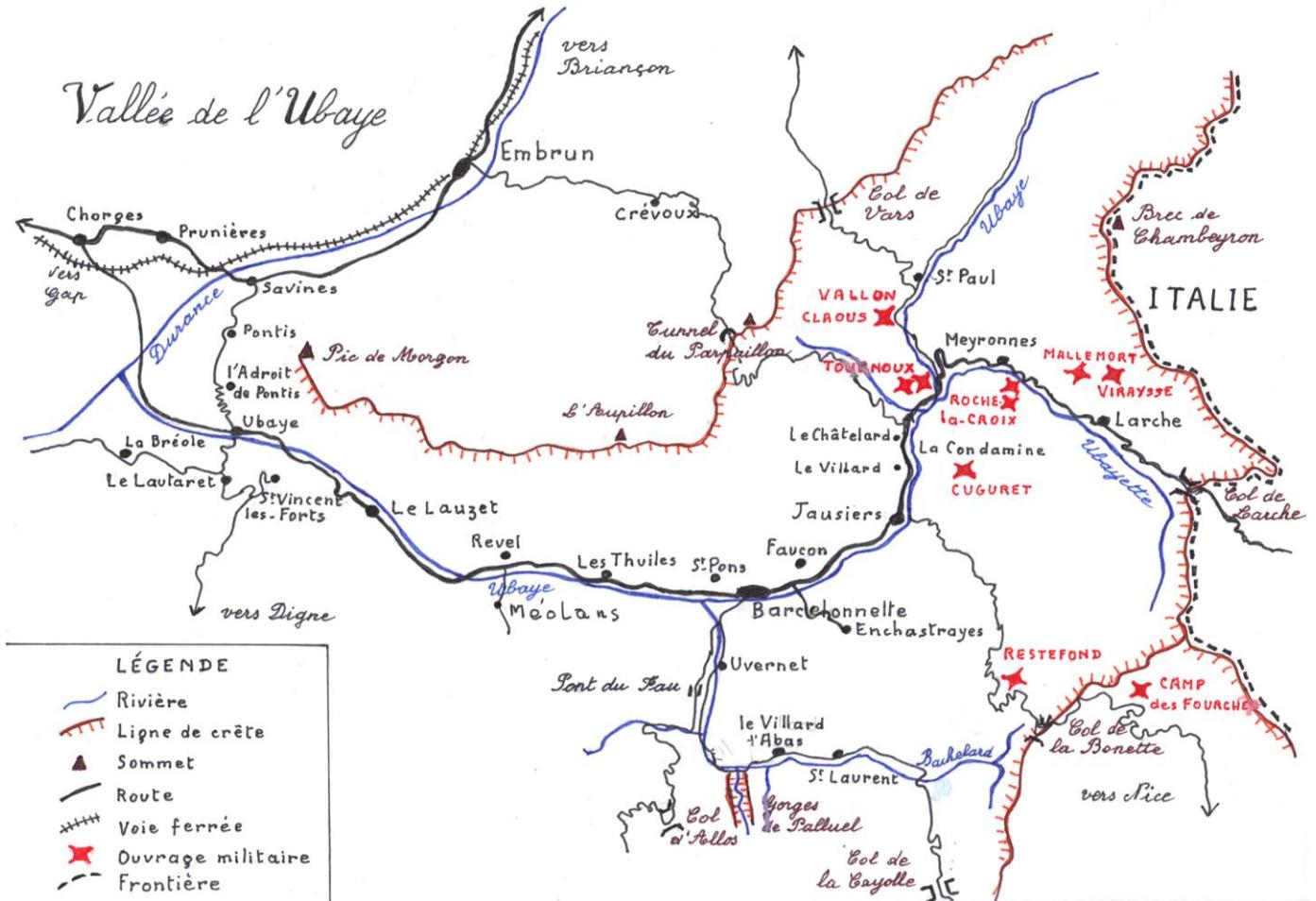


Schéma de l'implantation des principaux forts en Ubaye

En outre, afin de se protéger d'une pénétration ennemie en provenance de Restefond, plus au sud, un casernement défensif en maçonnerie est construit entre 1901 et 1906, nécessitant la réalisation d'une longue piste d'accès. Ce casernement est complété par la construction de plusieurs baraquements à l'extérieur recevant alors des écuries, un pavillon pour les officiers ainsi qu'une infirmerie.

En avant de ce dispositif visant à se protéger de toute incursion en provenance des crêtes italiennes du sud, trois batteries sont installées au mont des Fourches et plus à l'est, le fortin de la Pelousette, à 2 760 m est le plus haut fortin du système Séré de Rivières construit entre 1892 et 1902. Il est en liaison optique avec le dernier fortin, le fortin de Las Planas, situé à l'extrémité sud du dispositif de défense, tandis que le camp de toile des Fourches est modifié en camp en dur, réalisation faite entre 1896 et 1910 avec 26 baraquements. Il pouvait accueillir un bataillon de chasseurs alpins au complet (1 000 hommes environ) et était équipé de

cuisines, de magasins, de sanitaires, d'un four à pain. Il n'était pas occupé durant l'hiver mais était gardé par une équipe réduite. En 1900, Monsieur Goléan, accompagné de son neveu, le gardait et raconte à un officier d'état-major du 14<sup>e</sup> corps d'armée « qu'il ne passe peut-être pas dix personnes au col<sup>6</sup> chaque hiver » L'hôpital de La Condamine est construit entre 1904 et 1906 dans des bâtiments appelés « caserne Tarron »<sup>7</sup>. Cet hôpital fonctionne jusqu'en 1915<sup>8</sup>.



**Rocher gravé par des personnels du 28<sup>e</sup> BCA, du 157<sup>e</sup> RI et du 4<sup>e</sup> génie, ayant participé à la construction de la caserne fortifiée de Restefond .**

Tous les corps de métiers de la vallée participèrent à ces travaux. Rien que pour le fort de Tournoux, 800 à 1 000 Ubayens voire des Italiens y travaillent, ce qui ne plaît pas au commandement car on craint l'espionnage. Tout cet ensemble de réalisations a transformé les communes des alentours dont le village de la Condamine où la vie a changé avec la création de commerces et d'entreprises.

Dès la fin des travaux, ces forts sont habités. En 1873, une compagnie du 112<sup>e</sup> RI de ligne, en garnison à Digne, y prend ses quartiers. D'autres unités<sup>9</sup> vont inaugurer ces locaux comme le 7<sup>e</sup> et le 24<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, un bataillon du 140<sup>e</sup> RI d'Avignon et le deuxième bataillon du 161<sup>e</sup> RI.

L'implantation est passagère, au gré des décisions du ministre de la Guerre qui chaque année, désigne les unités qui doivent effectuer des séjours dans les Alpes. En 1886, aucun bataillon de forteresse n'est affecté à Tournoux mais en 1887, une unité élémentaire du 141<sup>e</sup> régiment d'infanterie est désignée pour occuper la place de Tournoux.

La situation va nettement changer en 1887, lorsqu'il est décidé de créer des régiments dits « régionaux » dont trois vont être affectés à la défense des Alpes. Parmi eux, le 157<sup>e</sup> régiment d'infanterie qui va devenir le régiment si cher aux Ubayens.

## **Les voies de communication.**

Parallèlement à la construction des forts, le commandement va devoir s'intéresser aux voies de communication. Celles-ci sont importantes du point de vue de l'art militaire. On distingue d'une part les pénétrantes, qui sont des voies d'accès en direction du front et d'autre part, les rocade, voies qui assurent la liaison directe entre plusieurs pénétrantes, permettant de « roquer » des unités entre différents secteurs du front, par analogie au jeu d'échecs.

La pénétrante essentielle est évidemment l'axe provenant du col de Larche, passant par l'embranchement des Gleizolles avant d'atteindre Barcelonnette en direction de la Provence. Mais en aval de la ville, elle est obstruée par le mauvais passage des « tourniquets du Pas de la Tour ». C'est pourquoi, la voie privilégiée est provisoirement celle qui gagne le col de Vars. Si l'état-major est conscient de la nécessité de faciliter les déplacements des troupes, celui-ci rechigne à ouvrir la vallée au XVIII<sup>e</sup> siècle à la population et considère notre vallée comme étant un fief militaire. Les servitudes militaires sont telles que toute demande d'amélioration de la circulation est soumise à l'autorisation du service du génie et il faut attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour que celui-ci autorise enfin des aménagements routiers carrossables.

<sup>6</sup> Col des Fourches donnant sur le grand et large vallon de Salso Moreno.

<sup>7</sup> Sans doute du nom du capitaine Tarron, un officier du génie qui avait fait un excellent travail sur le passage des torrents, devenu un des premiers aviateurs français, tués en vol en 1911.

<sup>8</sup> Il reprendra du service vers 1934, date à laquelle d'autres pavillons ont été rajoutés.

<sup>9</sup> Dans le langage militaire, une unité ou un corps de troupe est l'appellation courante de tout régiment ou de bataillon de chasseurs (faisant corps) alors que l'unité élémentaire ne s'adresse qu'à la compagnie, la batterie ou à l'escadron.

Déjà en 1793, le commandement avait donné de solides instructions suivantes au général Rossi qui commandait la garnison de Tournoux :

« Le général Rossi fera ouvrir les communications nécessaires du camp de Tournoux au village de La Condamine, en soutenant le chemin sur la montagne où s'appuie la droite du camp, par la montagne d'Allos au village de Sestrières pour tomber sur Colmars. Ces chemins seront rendus praticables et sans inconvénient pour deux hommes au moins de front. »

La construction du fort de Tournoux fait évoluer cette situation. Désormais, il faut de bonnes routes afin d'assurer la logistique de ce fort.

Vers la fin du siècle, ce qu'on appelle « la perméabilité » de la vallée a bien changé. En 1882, on passe désormais de Coni à Montpellier sans problème car les tourniquets ont disparu et le pont en bois au-dessus du ravin étroit du Pas de la Tour du Lauzet est posé en 1843, même si plus loin, le pont du Rousset n'est pas encore construit, nécessitant de passer la Durance en bac.

Au niveau des rocadés, elles étaient quasi inexistantes et vont être réalisées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : au nord, vers Vars et vers la Haute-Ubaye jusqu'au Castellet d'une part, et au sud, vers Uvernet d'autre part. À partir d'Uvernet, deux possibilités s'offrent : on rejoint la vallée du Var par le col de la Cayolle et on accède au Verdon et à Colmars par le col de Valgelaye. Ces voies deviennent meilleures même s'il faut encore utiliser des sentiers muletiers qui sont d'abord transformés en pistes puis enfin en routes. C'est ce que prévoit le Plan de défense de 1882 à 1890.

Mais encore, il s'agit de rendre aisé toute communication de dégagement ou de ravitaillement à partir du complexe de Tournoux.



**Personnels en poste à Vallon Claous.**

Le commandement s'intéresse donc aux huit voies stratégiques qui jalonnent la vallée. Le chemin stratégique N° 1, du fort moyen par Vallon Claous et le Mélezen, est devenu carrossable et se prolonge jusqu'au col de Vars. Au-dessus du légendaire chemin de Traverse<sup>10</sup>, les Alpains du 157<sup>e</sup> RI y ont manié la pelle et la pioche, même si la commune de Saint-Paul avait émis des réserves sur les « conséquences de cette réalisation sur les habitudes pastorales, la jouissance de leurs biens et la protection des bois ».

D'autres militaires travailleront sur le chemin N° 2 menant du fort moyen à la batterie des Caurres. On les fait également travailler sur la piste de Viraysse ou bien en face du fort de Tournoux sur la piste partant au-delà du pont sur l'Ubaye devant mener à Roche-la-Croix.

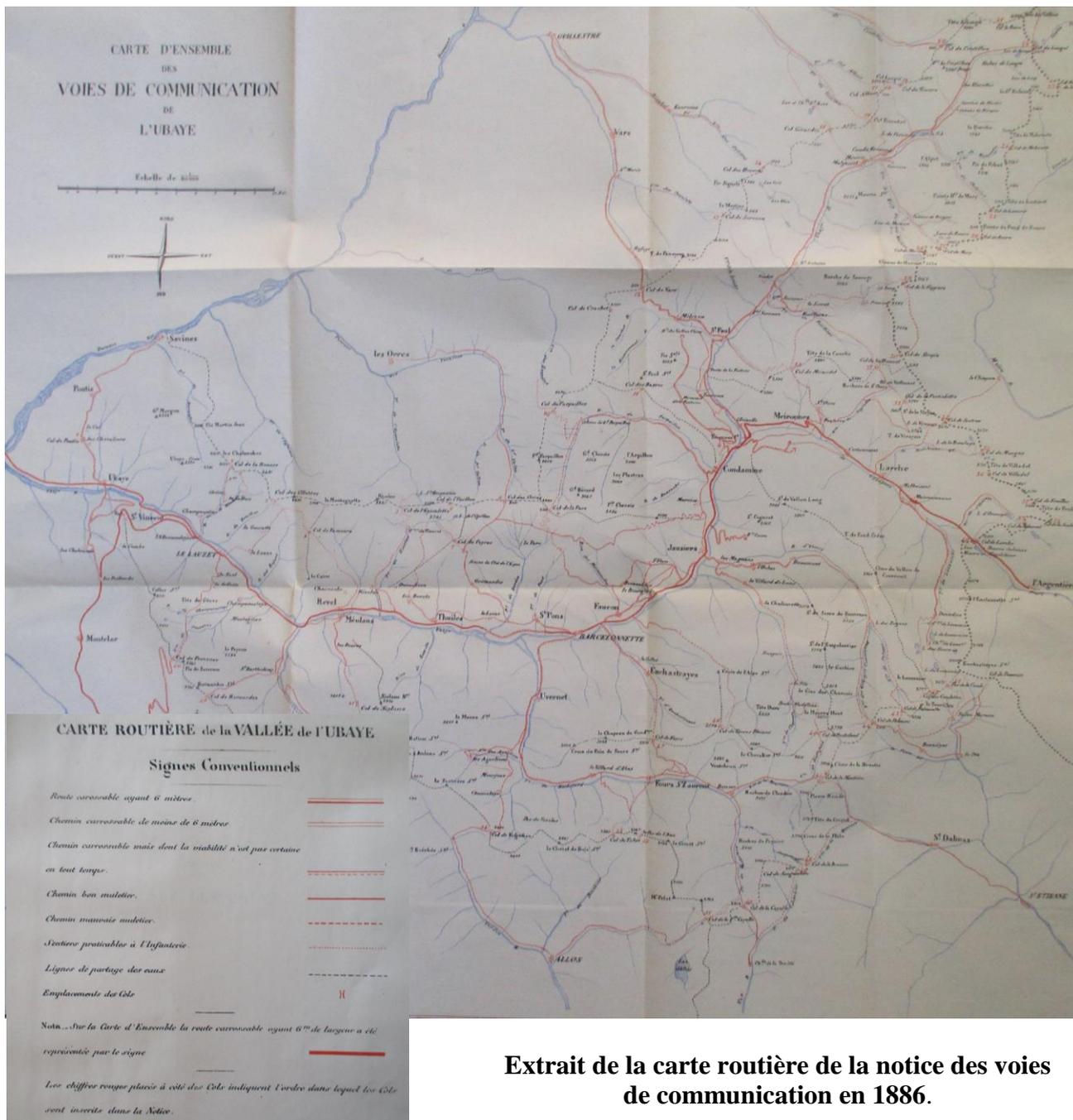
C'est le chemin N° 3, à partir de la RN 100, en face du parc du génie. La piste stratégique N° 4 vers Restefond est commencée. Les Alpains du 157<sup>e</sup> RI y passeront à nouveau de longues périodes. Puis d'autres itinéraires d'accès sont entrepris un peu partout : vers la batterie et les baraquements de Viraysse, vers le plateau de Mallemort. De nombreuses adjudications sont lancées en liaison avec le Service des chemins vicinaux et les communes afin de faire face à l'ampleur des travaux.

Ajoutons que toutes ces réalisations sont principalement dues à l'opiniâtreté du général Baron Bergé gouverneur militaire de Lyon, devenu le 5 janvier 1889, le commandant de l'armée des Alpes, regroupant, en cas de guerre les 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> régions militaires. C'est lui qui ordonne d'ailleurs aux troupes alpines d'occuper les postes d'altitude non seulement en été mais aussi en hiver. C'est ainsi que des aménagements sont pris comme le doublement des fenêtres, l'acquisition de poêles, l'isolation des murs à l'aide de lambris

<sup>10</sup> Le chemin de Traverse existe encore, réduit parfois à l'état de sentier qu'emprunte le GR6/56 et passant par les redoutes des Cassons et du Pas de Faure avant de déboucher vers Saint-Paul.

et l'isolation des toitures. C'est encore lui qui fera ouvrir la route du col de l'Isoard, route en partie réalisée avec les Alpains du 157<sup>e</sup> RI. Il fit terminer la route vers Allos par le col de Valgelaye (Col d'Allos aujourd'hui) comme celle plus au sud du col des Champs. Et il entreprend d'améliorer la piste évidemment stratégique du Parpaillon, axe permettant de joindre le fort de Tournoux à Embrun.

Entre 1890 et 1900, il fait construire le tunnel du Parpaillon sur la route N°8. D'une longueur de 520 m, uniquement réalisé par la main d'œuvre militaire. Selon l'inventaire général du Patrimoine culturel de la région PACA, dans sa description, on note que cette « galerie, à section en ellipse à quatre centres outrepassés et grand axe selon la verticale, est revêtue sur la moitié de la longueur, brute de coffrage sur l'autre. Les têtes de l'ouvrage sont identiques : une façade de moellons sur laquelle s'ouvre à baie.



Extrait de la carte routière de la notice des voies de communication en 1886.

À proximité de la façade Est, se trouvent les ruines d'un ancien corps de garde en maçonnerie<sup>11</sup>. »

Si la présence de bonnes pistes et de routes est capitale, pour autant, pas question de négliger le réseau de sentiers ! Vers le sud-ouest, le « chemin horizontal » pouvant être utilisé, en cas de pire nécessité, comme itinéraire « d'esquive éventuelle » du Pas de Grégoire au col des Orres à l'altitude constante de 2 300 m est l'œuvre des militaires. C'est un itinéraire essentiel pour le complexe défensif de Tournoux.

Avant la construction du tunnel du Parpaillon, le second itinéraire absolument capital d'esquive éventuelle de Tournoux vers Embrun avait été aménagé dans le vallon du Parpaillon passant d'abord par le col du Parpaillon à l'altitude de 2 783 m<sup>12</sup>. Mais du fort du Parpaillon, la crête principale était un obstacle. On la contourne par le sentier partant du Serre de l'Aut se faufilant dans la barre rocheuse « du Pas du Roy », œuvre des Alpains du 157<sup>e</sup> RI, avant d'arriver dans le vallon du Parpaillon au niveau de l'extrémité ouest du hameau des Pras. Au pire, on pouvait utiliser in extremis, le second passage N°11 par le col des Barres à 2 896 m, mais cela était réservé aux « hommes non chargés et très exercés, itinéraire considéré dans le pays comme impraticable » comme le soulignait l'officier du bataillon alpin du 58<sup>e</sup> de ligne ayant fait la reconnaissance en juillet 1884. Après le col, ce sentier délicat se déroulait entre des barres rocheuses et rejoignait la piste du Parpaillon juste en face du torrent de Bérard.

En face de Tournoux, la troupe est à nouveau sollicitée pour aménager tous les sentiers proches de la frontière. Il s'agit du sentier de la Duyère à Cuguret, du sentier du 30<sup>e</sup><sup>13</sup>, du sentier capital du Pas de la Cavale et enfin des sentiers de Girardin<sup>14</sup> au nord du vallon de Maurin.

En outre, on s'intéressait également au passage muletier ou non de tous les cols ubayens pouvant être utilisés par les troupes devenues alpines. C'est ainsi que le Service spécial de géographie entre 1882 et 1885, a fait désigner, par les unités alpines affectées au secteur de l'Ubaye ou présentes dans la vallée, des officiers, excellents montagnards, qui vont avoir comme mission d'étudier les capacités des 60 voies de communication par les cols principaux de toute la vallée de l'Ubaye, selon des critères spécifiques en vue de rédiger la « *Notice des voies de communication de la vallée de l'Ubaye* ». Cette notice comporte plusieurs rubriques et un schéma général de l'itinéraire et le classement du col du point de vue de sa viabilité est noté. En fait, il s'agit de savoir, au vu du résultat et de l'analyse technique de ces reconnaissances, si le col en question est utilisable par une troupe à pied (expérimentée ou non), une colonne de mulets ou encore par une pièce d'artillerie sous attelage.

Ce sont donc des officiers du 141<sup>e</sup>RI, du 58<sup>e</sup> de ligne, des officiers de l'état-major du 15<sup>e</sup> corps d'armée de Marseille, voire même des officiers d'artillerie de la 8<sup>e</sup> batterie du 38<sup>e</sup> régiment d'artillerie ou du 19<sup>e</sup> régiment d'artillerie et enfin ce sont des cadres, chasseurs alpins du 7<sup>e</sup> BCA qui ont effectué ces reconnaissances en notant toutes les caractéristiques de l'itinéraire, recensées dans cette notice.

En même temps que se déroulent ces reconnaissances, en 1883, la route nationale 100 vers Digne est terminée, et vers 1892, on pouvait aller de Barcelonnette à Allos en passant par le col de Valgelaye (col d'Allos) et cette route devenait un véritable délice pour les touristes. Quant à la route de Barcelonnette destinée à atteindre la vallée de la Durance (RN 100), cet axe devenu principal a droit à un traitement particulier. Aux Thuiles, en 1893, elle n'a que quatre mètres de large. Il lui faut gagner deux mètres supplémentaires. Entre Barcelonnette, le Pas de Grégoire et la Condamine, en vue d'accéder plus facilement au fort de Tournoux, elle est peu à peu élargie depuis 1872. En hiver, le déneigement se faisait à l'aide de traîneaux tirés par six chevaux et, véritable privilège, la N 100 disposait de quatre engins. Un traîneau pouvait faire 15 km à l'aller et autant au retour.

---

<sup>12</sup> En 1694, Catinat avait rendu ce col praticable à l'artillerie et en 1710, des dragons ravitaillèrent en farine Tournoux par ce col.

<sup>13</sup> Il est difficile en 2017 de connaître le tracé exact de ce sentier, sans doute réalisés par les chasseurs du 30<sup>e</sup>. On suppose qu'il s'agit finalement d'un sentier reliant les Sagnes au Mourre Haut où d'ailleurs, le 30<sup>e</sup> BCP avait construit un poste optique !

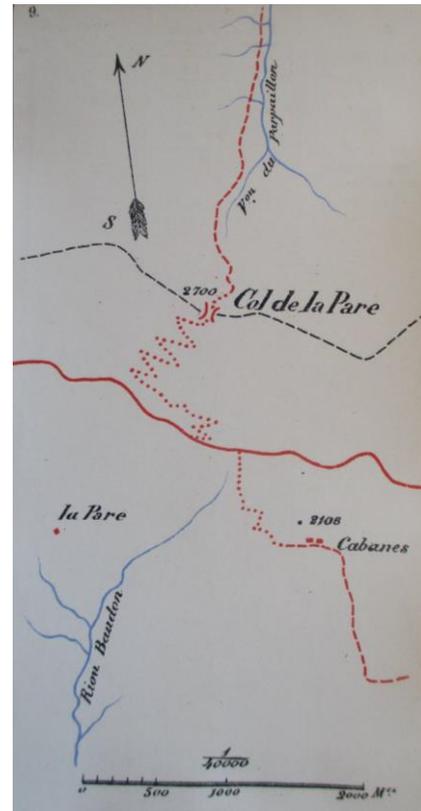
<sup>14</sup> À l'est du col de Girardin, se trouve un poste optique construit par le 28<sup>e</sup> BCA en 1899 relié au nord au poste de la crête des Chambrettes et au sud, à celui de Vallon Claous.

## Extrait de la notice des voies de communication de l'Ubaye,

Il s'agit de la page 14, décrivant le passage relatif au col de la Pare, au-dessus du chemin horizontal. C'est une reconnaissance effectuée par un (ou plusieurs officiers) du 58<sup>e</sup> de ligne en provenance d'Avignon. L'itinéraire étudié est considéré comme étant stratégique, permettant de quitter le vallon du Parpaillon afin d'atteindre Barcelonnette, voire en empruntant le chemin horizontal avant de rejoindre Jausiers ou La Condamine et ceci, vice-versa.

NOM DU COL. — NOMÉO L'ORÈRE. — Dates des reconnaissances.	ALTITUDE. — Élevés de l'année à laquelle le passage est praticable.	CLASSE- MENT DE COL AU point de vue de la viabilité.	VALLÉES — MISES — en communication.	DURÉE DE TRAJET. — Montée.—Descente.	REFUGES. — Eau.—Bois.— — Ressources.	NATURE DU TERRAIN à l'emplacement du col. — Présence de la neige.	APPRÉCIATION DES VERSANTS — et de leur accès.	UTILITÉ d'un — guide.	TRAVAUX NÉCESSAIRES ou d'amélioration possibles.	POINTS où la destruction du passage peut être opérée.	RETRANCHE- MENTS — — — — — — ou récents.	COMMUNICA- TIONS — — — — — — avec les vallées voisines.
COL DE LA PARE. — 9 — Bataillon alpin du 58 <sup>e</sup> de ligne. Juillet 1883.	2700 (environ). — Ouvert du 15 juillet à fin octobre.	Praticable seulement aux hommes peu chargés; très bon muletier jusqu'à Bourzoulières, muletier jusqu'aux cabanes.	Vallon du Parpai- llon et vallon du Riou-Baudon.	MONTÉE : de Jausiers au col, 7 h. 40; de la cabane du Grand-Parpaillon au col, 2 h. 5.  DESCENTE : du col aux Thuiles, 4 h. 35; du col à Bourzoulières, 3 h. 10.	Cabanes foresti- ères de la Pare, au pied du col vers Jausiers.  Petit lac au col. Pas de bois.	Ouverture étroite entre des rochers inaccessibles. Sol pierreux.	Versants très abrupts et d'accès pénible.	Inutile.	Peut facile- ment être rendu bon muletier en- tre Bourzoulières et les Cabanes; des Cabanes au col l'amélioration du passage pré- senterait de gran- des difficultés.	Au col même, quelques cartou- ches de dynamite au milieu des ro- chers rendraient le passage impra- ticable.		Communica- tions avec les cols de Parpaillon et des Orres.

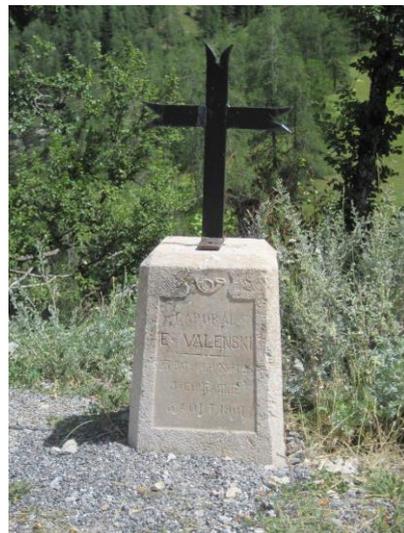
Dans cette notice, chaque page comporte sur le côté droit, un schéma complet de l'itinéraire étudié.



Dans les villages, on utilisait des auxiliaires, c'est-à-dire des habitants, voire même et à défaut des soldats. C'est le cas des Alpains du 15/7 utilisés pour déneiger la route stratégique vers le camp de Restefond.

Autres améliorations. Sur les voies déjà citées, de Vars à Sainte-Marie, la piste devient route. Idem de Jausiers à Restefond, que des attelages peuvent emprunter. D'Enchastrayes, on gagne facilement col de Fours et de Seyne, l'accès à la batterie de col Bas est désormais aisé.

Au sud de Barcelonnette, en direction de Saint-Martin-d'Entraunes dans le Var, le chemin muletier dans les gorges du Bachelard vers Saint-Laurent était peu à peu remplacé par une route<sup>15</sup> et l'on atteignait Fours vers 1903. De nombreux soldats y ont travaillé, aidés d'entrepreneurs locaux. En 1897, deux compagnies du 15/7 y travaillent et cantonnent à Uvernet et en 1898, ce sont des compagnies du 14<sup>e</sup> et du 23<sup>e</sup> BCA qui sont désignés pour faire la chaussée. À l'occasion de ces travaux, le caporal Étienne Valenski du 23 BCA est décédé des suites d'un accident et une stèle (photo ci-contre) rappelle cet accident, sur la route, juste avant le hameau du Villard d'Abbas.



Conscient de l'importance de cette réalisation, le général Zédé vient même en 1898 inspecter les travaux. Il faudra en tout treize années pour la réaliser. Cette route qui faisait partie de la célèbre des Alpes, si chère au Touring Club de France associé au PLM<sup>16</sup> passant par le col de la Cayolle, devait être inaugurée le 8 août 1914 par le président Raymond Poincaré. La guerre en décida autrement. Son voyage fut annulé in extremis !

Enfin, citons l'emploi de pigeons, autre moyen, si l'on peut dire, de communication. Tournoux avait un colombier et en guise d'anecdote, les paysans craignaient que les semis soient détruits si un trop grand nombre de ces volatiles était présent...

## L'artillerie en Ubaye



Les fortifications de l'Ubaye, une fois construites, sont mises à la disposition et de l'infanterie et de l'artillerie.

En ce qui concerne l'artillerie, son organisation depuis 1883 est la suivante : une loi du 24 juillet décide de créer seize bataillons de forteresse à six batteries. En 1884, les bataillons d'artillerie sont appelés « Bataillons d'Artillerie à Pied ». En 1900, seules les places d'Albertville, de Chamousset, de Bourg-Saint-Maurice, de Saint-Michel-de-Maurienne, de Modane, de Lanslebourg et plus au sud, celles de Briançon, de Château-Queyras, de Mont-Dauphin et de Nice reçoivent ces BAP. Rien en Ubaye ! Et en 1910, ces 17 bataillons sont regroupés en onze

régiments d'artillerie à pied. Le 12<sup>e</sup> régiment d'artillerie à pied est affecté à la défense des Alpes : ses éléments sont donc présents dans notre région et les Ubayens vont s'habituer à la présence de ces batteries.

<sup>15</sup> C'est une rocade capitale permettant l'accès au sud des Alpes, vers le Var.

<sup>16</sup> Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

On sait en outre qu'en 1882, les batteries alpines d'artillerie qui sont équipées de canon de 80 mm de montagne (modèle de 1877 de marque Bange, photo page précédente), provenant de deux régiments d'artillerie (2<sup>e</sup> RA et 19<sup>e</sup> RA) doivent systématiquement accompagner soit les régiments d'infanterie soit les bataillons de chasseurs durant leur séjour en montagne de trois mois. Chaque année, le ministère de la Guerre désigne les régiments et les bataillons de chasseurs, accompagnés de batteries d'artillerie qui doivent envoyer des bataillons dans les Vosges, les Alpes ou les Pyrénées. En outre, le ministre de la Guerre désigne également les bataillons dits de forteresse. Ainsi en 1886, le 2<sup>e</sup> bataillon du 78<sup>e</sup> RI va à Grenoble, et à Briançon, il s'agit du 3<sup>e</sup> bataillon du 22<sup>e</sup> RI, du 2<sup>e</sup> bataillon du 96<sup>e</sup> RI et du 2<sup>e</sup> du 140<sup>e</sup> RI. Enfin à Nice, c'est le 3<sup>e</sup> bataillon du 111<sup>e</sup> RI mais aucun bataillon n'est désigné, cette année-là pour l'Ubaye et Tournoux. Ce n'est qu'en 1887, qu'officiellement un bataillon du 141<sup>e</sup> RI est désigné pour occuper le fort de Tournoux.

Avec la loi du 24 décembre 1888 (*créant les troupes alpines que nous allons évoquer un peu plus loin*), ce sont huit batteries alpines qui sont créées au sein du 14<sup>e</sup> corps d'armée de Lyon, regroupées au 6<sup>e</sup> RA (régiment d'artillerie) de Valence et cinq autres batteries rattachées au 15<sup>e</sup> corps d'armée de Marseille, batteries provenant du 19<sup>e</sup> RA de Nîmes.

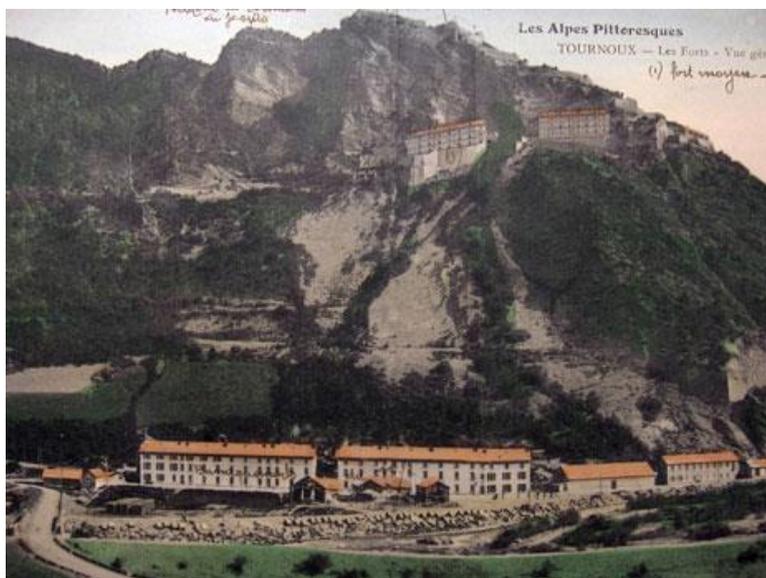
Changement l'année suivante en 1889. En février, les batteries du 6<sup>e</sup> RA de Valence sont rattachées au 2<sup>e</sup> RA de Grenoble. Puis, en 1900, huit batteries alpines viennent du 2<sup>e</sup> RA de Grenoble qui sont affectées du 1<sup>er</sup> au 7<sup>e</sup> groupe alpin. Cinq autres batteries du 19<sup>e</sup> RA quittent Nîmes provenant du 19<sup>e</sup> RA de Nice sont affectées au 15<sup>e</sup> corps d'armée de Marseille.

Au fort de Tournoux, en 1910, au moment où les groupes alpins (association d'un bataillon de chasseurs à une batterie d'artillerie et d'une section de génie) sont dissous, ce sont désormais des artilleurs qui proviennent du 11<sup>e</sup> RAP (régiment d'artillerie à pied), régiment nouvellement créé, appartenant bien sûr à la 14<sup>e</sup> région de Lyon, dont la portion centrale reste à Briançon, qui vont s'installer en Ubaye. Le 11<sup>e</sup> RAP est alors composé de huit batteries réparties comme suit :

- ✓ Fraction de Grenoble : la 1<sup>re</sup> batterie à Modane, la 6<sup>e</sup> et la 7<sup>e</sup> batterie sont implantées à Grenoble, mais la 7<sup>e</sup> batterie occupe également Vulmix, à côté de Bourg-Saint-Maurice et enfin la 8<sup>e</sup> batterie demeurant à Albertville,
- ✓ Fraction de Briançon : la 2<sup>e</sup>, la 4<sup>e</sup> et la 5<sup>e</sup> batterie stationnent à Briançon et en Ubaye à Tournoux, c'est la 3<sup>e</sup> batterie qui prend position de la place.

Ces artilleurs, dont la mission est la mise en batterie de canons, restent pratiquement sur place, près de leurs pièces. Ils ne sont guère visibles dans la vallée à part au lors des reconnaissances d'objectifs par des officiers en-deçà de la frontière. D'ailleurs ces artilleurs font moins de marches en montagne. On les voit cependant sur le terrain lorsqu'ils participent aux déplacements de leur groupes alpins d'appartenance.

Quelques signes de leur présence. Ainsi, malgré la dissolution des groupes alpins au 1<sup>er</sup> mars 1910, en juin de cette même année, la 7<sup>e</sup> batterie alpine composée de trois officiers, de 12 sous-officiers et de 95 canonniers séjourne à Barcelonnette du 27 au 28 juin. Le 28 juin 1910, c'est la 6<sup>e</sup> batterie du 1<sup>er</sup> RAM (régiment d'artillerie de montagne) avec deux officiers, douze sous-officiers et 100 brigadiers ou soldats qui est de passage.



Ce 1<sup>er</sup> RAM, stationné à Grenoble, est formé par les batteries provenant du 2<sup>e</sup> RA au profit de ce nouveau régiment qui prend l'appellation de régiment d'artillerie de montagne.

Le lieutenant Paul Cottave, de Saint-Pierre de Chartreuse, de la classe 1889 est incorporé le 15 octobre 1910 au 11<sup>e</sup> régiment d'artillerie. Comme il a de sérieuses connaissances en mécanique acquises à l'école Vaucasson de Grenoble, il gravit rapidement les échelons. Il est au fort de Tournoux et écrit cette lettre adressée à sa mère le 14 novembre 1910, accompagnée de cette carte (carte page précédente) :

« Chère maman, je t'envoie la vue de nos beaux pays et du lieu où je loge. Tu jugeras ce que c'est, quoique la vue soit prise en été et joliment embellie. Mais cependant, tu verras ce que c'est que ce nid d'aigle et où je suis perché. Il fait beau aujourd'hui et je me sens heureux. J'espère que tu vas toujours bien J'attends impatientement de tes nouvelles. Je loge complètement en haut, même bien plus en arrière dans la montagne. On ne voit que le fort supérieur. La batterie des Caurres, où je suis est plus en arrière. Richard et Many sont au fort moyen que je te marque. En bas sont les baraquements du 157<sup>e</sup> d'Infanterie, seules maisons sur la route avant la Condamine qui est à gauche. La frontière d'Italie est à 13 km à droite. Donne le bonjour à tous et à toutes les connaissances. Je t'embrasse, Paul ».

Puis Paul Cottave sera affecté au 157<sup>e</sup> RI comme sergent-fourrier et mitrailleur avant de devenir officier.

### **... Et le bal des unités militaires de passage commence en Ubaye... jusqu'en 1914.**

L'Ubaye en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle est animée par de nombreux passages de troupe, non en garnison en Ubaye.

En avril 1883, on signale le passage du 3<sup>e</sup> bataillon du 58<sup>e</sup> de ligne<sup>17</sup> avec 11 officiers, 385 hommes de troupe et 50 chevaux ou mulets qui se rendent à Tournoux.

Mais aussi, les Ubayens ont le plaisir d'admirer la venue de la 8<sup>e</sup> batterie du 38<sup>e</sup> d'artillerie, forte de trois officiers et de 141 hommes de troupe et sous-officiers et de 104 chevaux ou mulets. Elle défile rue Manuel le 4 mai 1883 à Barcelonnette à destination du fort de Tournoux et doit y rester jusqu'à la fin de juillet.

En 1885, fort passage de troupes en juillet. Ce sont cette fois-ci des troupes de la région de Nice qui doivent se rendre à pied au camp de Chambarran (à l'est de Lyon) pour y effectuer des tirs et des manœuvres. L'Ubaye est une simple étape. Le 1<sup>er</sup> juillet, c'est un détachement de 30 hommes du 4<sup>e</sup> régiment de génie quittant Saint-Vincent, rejoint le fort de Tournoux. Deux compagnies du bataillon alpin du 58<sup>e</sup> de ligne, composées de 11 officiers, de 250 hommes et de 40 chevaux, plus une section d'artillerie passent les 9, 10 et 11 juillet en raison de manœuvres en montagne.

En 1886, le 28<sup>e</sup> bataillon de chasseurs quitte Bayonne pour Lyon. Avant son arrivée à Lyon, le bataillon fera un détour en Ubaye pour y opérer des manœuvres en montagne : c'est le premier séjour de ce bataillon dans la vallée. Par la suite, il sera « abonné » à notre région. Et c'est sans doute, la première prestation d'un bataillon avec sa fanfare au profit de la fête du 14 juillet en Ubaye.

Le 4 septembre 1886, le général Boulanger, ministre de la guerre, vient inspecter la ligne de défense des Alpes et il est reçu par le maire de Barcelonnette, Monsieur Plaisant.

Le 141<sup>e</sup> RI, déjà venu l'année dernière, effectue un second passage en Ubaye du 18 au 31 octobre 1886.

Le 12<sup>e</sup> bataillon d'artillerie de forteresse, venant de Grenoble quitte Tournoux pour Grenoble en s'arrêtant à Mont-Dauphin le 3 novembre. Et un détachement du 4<sup>e</sup> génie de Grenoble, sous la direction du capitaine Acquier, avec sept officiers et 80 sous-officiers et hommes de troupe quitte également Tournoux pour Grenoble. Moment d'émotion, ils se sont arrêtés au Lauzet pour déposer une couronne sur la tombe de leur frère d'armes, le sapeur Ferrand, qui s'était noyé, six mois auparavant...

---

<sup>17</sup> En 1914, sa garnison était Avignon.

Au mois de mai 1886, un bataillon du 141<sup>e</sup> régiment d'infanterie de forteresse est à Tournoux et à Jausiers c'est un bataillon du 133<sup>e</sup> régiment d'infanterie de forteresse qui y est signalé. Idem en 1887.

Toujours en 1886, on signale le passage de 78 hommes du 97<sup>e</sup> de ligne de Lyon venu renforcer le régiment en partie établi à Tournoux. De même, le 8 mars 1887, 55 hommes du 97<sup>e</sup> RI séjournent à Barcelonnette avant de rejoindre Tournoux. On a d'ailleurs remarqué, à leur passage, que ceux-ci étaient porteurs d'un volumineux paquetage comportant 2 capotes, 3 pantalons, 1 tunique, 2 vestes, 2 bourgerons<sup>18</sup>, 2 képis...

Le 12 mai 1888, le Journal de Barcelonnette signale le passage d'un détachement fort modeste de 12 hommes du 19<sup>e</sup> bataillon de forteresse.

Et en mars 1889, c'est un détachement du 12<sup>e</sup> bataillon de chasseurs d'Embrun qui se dirige à Tournoux, et en mai, c'est un détachement de la 1<sup>re</sup> batterie du 12<sup>e</sup> régiment d'artillerie de forteresse qui quitte Mont-Dauphin à destination également de Tournoux.

17 juin 1890, 14 officiers et 620 sous-officiers et soldats du 161<sup>e</sup> de ligne font étape le 3 juillet, puis le 17 juillet et enfin le 3 août à Barcelonnette. À chaque fois, tous ces hommes, plus les chevaux et mulets s'installent chez l'habitant et c'est la municipalité, alertée quinze jours avant, qui prévient et demande aux habitants de préparer les logements nécessaires, les granges et les écuries.

Le 11 juillet 1890, le 3<sup>e</sup> bataillon du 159<sup>e</sup> RI est signalé à Barcelonnette. Le 27 juin, le 1<sup>er</sup> bataillon du 159<sup>e</sup> RI arrive et enfin le 2<sup>e</sup> bataillon est présent à son tour le 29 juillet et ceci simultanément avec les bataillons du 161<sup>e</sup> de ligne devant ensuite rejoindre Nice. Cela fait un effectif environ de 4 000 hommes à loger et à nourrir.

Toujours en juillet 1890, les 18 et 19 juillet, le 2<sup>e</sup> bataillon du 75<sup>e</sup> RI de ligne à l'effectif de 16 officiers, 29 sous-officiers et 376 hommes de troupe. La vallée regorge de militaires...

En juillet 1891, Jausiers accueille 289 chasseurs du 29<sup>e</sup> BCA et des artilleurs de la 14<sup>e</sup> batterie du 19<sup>e</sup> RA.

En juin 1907, on signale le passage d'une compagnie du 30<sup>e</sup> bataillon de chasseurs composée de trois officiers, de huit sous-officiers et de 140 hommes. Quatre compagnies du 28<sup>e</sup> BCA cantonneront à Barcelonnette du 30 juin au 8 juillet.

Le 1<sup>er</sup> bataillon du 140<sup>e</sup> RI de Valence sera de passage le 27 juillet 1907 comprenant 17 officiers, une cantinière, 30 sous-officiers et 370 caporaux et soldats. Il est commandé par le commandant Castaing.<sup>19</sup>

On signale la présence des 17<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> batteries alpines à Larche qui animent la fête du 14 juillet.

En 1908, le 140<sup>e</sup> RI est à Barcelonnette le 12 juillet avec 18 officiers, 35 sous-officiers et 400 hommes.

Le 26 juin 1908, le 12<sup>e</sup> bataillon de chasseurs d'Embrun de passage à Barcelonnette a donné un concert le vendredi 26 juin de 6 h 30 à 7 h 30. Le même jour, on signale la présence du 7<sup>e</sup> bataillon de chasseurs d'Antibes et, comme les hommes ont accompli dans la journée une longue et pénible marche, la fanfare n'a pas donné de concert le soir.

Le 21 et 22 juillet, un bataillon du 75<sup>e</sup> RI de Romans avec un effectif de 17 officiers, 33 sous-officiers et 400 hommes séjournent le 21 et 22 juillet 1908. Ils sont accompagnés d'un peloton du 13<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval. Il faut ajouter la présence de 25 officiers, de 54 sous-officiers et de 620 hommes de troupe. Quand ces troupes sont en quartier libre, cela fait la joie des commerçants et surtout des bistrots de la place Manuel. Le 21 et 22 juillet 1908, c'est un détachement du 13<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval qui est de passage à Barcelonnette.

On signale également le passage des stagiaires de la prestigieuse École supérieure de guerre. 101 élèves dont cinq officiers étrangers et 70 fantassins effectuent leur voyage de seconde année de fin d'études dans le système défensif des Alpes du Sud.

---

<sup>18</sup> Courte blouse en toile portée par les ouvriers ou soldats pour effectuer des travaux.

<sup>19</sup> Le commandant Castaing sera le colonel qui, en 1914, commandera le 157<sup>e</sup> RI.

Venant de Marseille, après avoir visité la base marine de Toulon et fait une virée en mer à bord du cuirassé « République » ils passent trois journées en Ubaye, après avoir admiré le massif de l'Authion parsemé de trois ouvrages construits entre 1887 et 1900. En Ubaye, ils arrivent et bivouaquent au camp des Fourches. Le lendemain, ils font une reconnaissance au Pas de la Cavale et visitent le fort de Tournoux. Ce voyage se fait soit à pied soit en véhicule automobile. Ils continuent leur voyage d'études en quittant à pied la vallée par le col de Larche, s'arrêtent au refuge Napoléon et terminent ce voyage par l'étude du système défensif de Briançon. Ils sont impressionnés par le paysage de la Grande Casse et ont le temps d'admirer la route du col de l'Isoard aménagée par le général Bergé. Ils montent jusqu'au fort du Janus à l'est de Briançon et enfin, ils quittent les Alpes par un détour en Vanoise. Paul Tassel<sup>20</sup>, lieutenant au 15<sup>e</sup> BCP de Remiremont, fait partie de ce périple.



**Quelques officiers élèves de la 32<sup>e</sup> promotion de l'École supérieure de guerre au camp des Fourches en juillet 1908.**

La presse locale signale que des tirs d'artillerie auront lieu le 23 juillet 1908 dans les champs de tir de Tête Dure et des rochers de l'Eyssina, dans les communes de Meyronnes et de Saint-Paul.

Le 21 août 1910, à l'occasion du passage du 12<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, composé de 700 hommes et cadres et de 150 chevaux et mulets, les propriétaires et locataires de granges sont invités à prendre leurs dispositions, afin de réserver un local convenable aux cantonnements des hommes de troupe.

En août 1911, des manœuvres alpines se déroulent en Ubaye du 23 juillet au 1<sup>er</sup> août 1911 sans doute pour la première fois, réunissant dans la région des Fourches et de Restefond treize bataillons de chasseurs selon le Journal de Barcelonnette. Accompagnées de batteries d'artillerie et de sections de génie, le 30<sup>e</sup> BCP et le 14<sup>e</sup> BCA en font partie. Toutes ces unités viennent de la 27<sup>e</sup> division d'infanterie de Grenoble et de la brigade régionale de Lyon.

Un décret du 24 octobre 1913, au Journal officiel, interdit aux aéronefs le survol d'un certain nombre de places fortes, dont le fort de Saint-Vincent, Tournoux et l'ouvrage de Viraysse.

Ces passages de troupe ont donc perduré jusqu'au début de la guerre de 1914-1918 mais parallèlement à ces unités de passage, dont les brefs séjours font parfois la joie des habitants et des commerces, il nous faut revenir sur les deux lois de 1887 de 1888 qui vont totalement réaménager l'organisation de l'infanterie. Cette nouvelle organisation va toucher fortement la vallée avec l'implantation désormais permanente d'unités militaires.

### **La création de 18 régiments régionaux.**

En effet, la situation politique dans le domaine militaire va se modifier au-delà de la frontière. L'Italie devenue peu à peu unifiée vers 1859 organise sa défense le long des Alpes. En 1872, l'État italien crée quinze compagnies « d'Alpini » chargées de la défense de leur frontière alpine, réunissant des combattants aptes au combat en montagne. En 1873, leur nombre augmente et ce sont vingt-quatre compagnies qui sont comptabilisées. En 1878, elles passent à trente-six compagnies et enfin en 1882, six régiments d'Alpini voient le jour. De quoi inquiéter nos gouvernants quand le commandement se rend compte que ce sont désormais vingt-cinq mille hommes en état de se battre le long des Alpes !

---

<sup>20</sup> Grand-père d'Hubert Tassel, le rédacteur de ce document.

Pourtant, conscient de cette menace potentielle, le député des Hautes-Alpes, Louis Cézanne, à l'Assemblée, le 23 juillet 1873, tente d'alerter ses collègues. Peine perdue ! À Briançon, le lieutenant-colonel Zédé qui commande un groupement de bataillons d'infanterie propose au gouverneur militaire de Lyon, le général Bourbaki, l'organisation de séjours en montagne à base de reconnaissances et de marches en montagne. Son successeur le général Farré, reprend les dispositions du lieutenant-colonel Zédé et désigne le 12<sup>e</sup> bataillon de chasseurs du commandant Arvers afin d'effectuer quatre mois de séjour dans les Alpes dans le secteur de la Clarée, de la Guisane et de la Cerveyrette. Dans son rapport, le commandant Arvers déplore le manque d'autonomie, l'insuffisance des feux d'infanterie et l'absence d'un accompagnement d'artillerie. Ses recommandations seront prises en compte quelques années après.

De 1880 à 1885, le ministre de la Guerre crée des groupes de fantassins accompagnés d'une batterie d'artillerie et d'un détachement du génie, ce qu'on appelle désormais les groupes alpins, prémices de la future et capitale création des bataillons de chasseurs alpins de 1888.

Ainsi, dans la foulée, au profit des Alpes du sud, ce sont le 7<sup>e</sup> et le 24<sup>e</sup> chasseurs qui sont désignés afin d'y effectuer des manœuvres d'été en montagne.

Il faut attendre octobre 1887 pour que le ministre de la Guerre, connaissant ces initiatives d'ailleurs fructueuses, le général Ferron, propose la constitution de douze bataillons appelés « Chasseurs de montagne ». C'est un net refus !

En revanche, cette même année, dix-huit régiments dits « régionaux » sont créés, un par corps d'armée, par la loi du 25 juillet 1887. Cette loi est importante. Ils sont dits régionaux car leurs recrues doivent être recrutés sur l'ensemble de la région.

Ainsi on est passé de 106 régiments en 1871 à 144 en 1887<sup>21</sup>. Ces nouveaux régiments prennent les numéros de 145 à 162. Chaque régiment est à trois bataillons. Trois de ces régiments sont destinés à la défense des Alpes. Il s'agit de :

- ♦ Le 157<sup>e</sup> régiment d'infanterie, formé à Lyon avec les bataillons désignés au sein du 78<sup>e</sup> RI, du 105<sup>e</sup> et du 121<sup>e</sup> RI.
- ♦ Le second régiment des Alpes est le 158<sup>e</sup> RI qui est initialement formé à Briançon avec les 22<sup>e</sup>, 96<sup>e</sup> et 140<sup>e</sup> RI de ligne.
- ♦ Enfin, le troisième régiment est le 159<sup>e</sup> RI<sup>22</sup> formé à Nice, composé de bataillons du 40<sup>e</sup>, 55<sup>e</sup>, et 111<sup>e</sup> RI de ligne. Et par mesure d'économie, toutes les compagnies de dépôts sont supprimées. Cette loi est très précise et indique par exemple que le colonel a le droit de posséder deux chevaux. Tous les officiers jusqu'au grade de capitaine ont droit à un cheval...

À signaler à titre anecdotique qu'une loi du 4 août décide d'adopter le nécessaire individuel Bouthéon du nom de l'intendant Bouthéon qui, en 1874, a mis au point cette marmite dont le couvercle sert de gamelle. Composée de quatre pièces, elle est en forme d'haricot, épousant ainsi le dos du soldat qui la transporte dans son sac. Elle remplace la petite gamelle individuelle, la marmite et la gamelle pour quatre hommes. Un mois après, une décision du 4 septembre octroie à chaque soldat une fourchette.

En octobre, le ministre de la guerre précise dans quelles conditions se fera la progression annuelle d'instruction au sein des régiments d'infanterie. Quatre périodes sont créées :

- 1<sup>re</sup> période : école du soldat, d'escouade et de demi-section. Durée trois mois et demi.
- 2<sup>e</sup> période : écoles de section, de peloton et de compagnie réunissant recrues et anciens : durée deux mois et demi
- 3<sup>e</sup> période : écoles de bataillons et de régiment : idem durée.

---

<sup>21</sup> En 1914, ce sont 177 régiments qui constituent l'infanterie avec 30 bataillons + 1 de chasseurs.

<sup>22</sup> Un an après, il rejoindra définitivement la garnison de Briançon.

- 4<sup>e</sup> période : grandes manœuvres avec des réservistes, durée deux mois. Le chef de corps veille à examiner le bon déroulement de cette instruction à chaque période.

Parmi ces trois régiments régionaux affectés à la défense des Alpes frontalières, l'histoire du 157<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne va retenir toute notre attention.

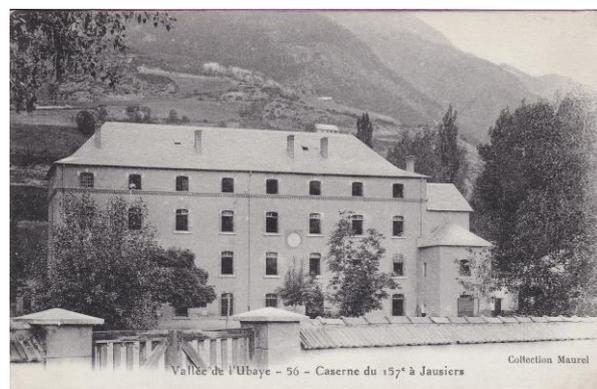
### Le début de l'histoire de la présence du 157<sup>e</sup> RI, régiment de ligne<sup>23</sup>, régiment régional.

Un décret du 29 juillet 1887 précise que ces nouveaux corps de troupe, comme le 158<sup>e</sup> RI (Tarentaise et Maurienne) et le 159<sup>e</sup> RI de Briançon régiments seront formés à partir d'un bataillon parmi les 54 régiments existants. Ainsi, le 15/7<sup>24</sup> (il était de tradition d'appeler les régiments à trois chiffres ainsi : « quinze-sept » ou « quinze-neuf », etc.) est constitué par des éléments provenant du 121<sup>e</sup> de Saint-Etienne, du 105<sup>e</sup> RI du Puy et du 78<sup>e</sup> RI de Guéret. Par la suite, les futures recrues continueront à provenir de ces régions. Son secteur de défense est la vallée de l'Ubaye. Le régiment devait être créé au 1<sup>er</sup> octobre 1887 et c'est le général Saint-Marc, adjoint au commandant supérieur de la Défense, qui a été désigné pour superviser cette création. Ces trois nouveaux régiments font partie de la brigade régionale de Lyon. Le drapeau du 15/7 lui est remis au cours d'une cérémonie qui a eu lieu, le 10 mars 1888 à Sathonay (Rhône). La portion centrale du 15/7 est et restera à Lyon, jusqu'en 1913, surtout par manque de capacités d'hébergements en Ubaye. Le 1<sup>er</sup> bataillon est logé d'abord à Modane. Le 2<sup>e</sup> bataillon est toujours à Sathonay. Le 3<sup>e</sup> bataillon reste à Lyon, à la caserne Serin, au bord de la Saône.



À l'été de 1888, tout le régiment va à Briançon et y effectue ses premières manœuvres. Tandis que les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons reviennent à Lyon, le 3<sup>e</sup> bataillon s'établit en Ubaye au fort de Tournoux. En 1889, c'est chose faite ! Ce 2<sup>e</sup> bataillon est fort de 14 officiers, de 480 sous-officiers et soldats.

L'Ubaye va vivre à côté du 157<sup>e</sup> RI durant vingt-quatre années. D'emblée, un tour de présence est organisé : on passe ainsi six mois à Lyon puis six mois en Ubaye. Ce principe sera respecté jusqu'en 1913. En général, à la belle saison, l'aller se fait en train jusqu'à Chorges ou Prunières et le transfert du retour se fait systématiquement à pied en trois semaines environ. Avant de quitter l'Ubaye par le col Girardin, le bataillon est inspecté par les autorités militaires lyonnaises dans le vallon de Mary lors d'exercices et d'une campagne de tirs.



<sup>23</sup> Au début de l'histoire de ce régiment, il se considérait comme étant un régiment de ligne, c'est à dire que c'est une unité classique composée de fusiliers qui combattent en formation de ligne, contrairement aux voltigeurs ou aux tirailleurs qui combattent uniquement dans le harcèlement de l'adversaire.

<sup>24</sup> En réalité, le 157<sup>e</sup> de ligne a été créé en 1690 sous Louis XIV et était composé initialement d'Irlandais venus en France après la défaite des catholiques irlandais et il était appelé le « régiment de Dillon » du nom de son colonel. Ce régiment, rattaché à l'armée de Catalogne, a participé à la prise de Barcelone.

À chaque fois, un album de photographies va immortaliser cette belle et longue transhumance. Le commandant Paul Lancrenon, officier d'état-major breveté et artilleur, célèbre par ses nombreuses expéditions et voyages et ses reconnaissances de cols alpins, raconte dans un ouvrage « *De la mer bleue aux Alpes* », ses « *impressions d'hiver dans les Alpes* ».

Il décrit ses contacts avec les cadres du 157<sup>e</sup> RI :

« Chaque année, les officiers de l'état-major du 14<sup>e</sup> corps d'armée dont je faisais partie, étaient envoyés dans les Alpes, en reconnaissances, en voyages d'état-major et en manœuvres durant l'été, en visites de postes durant l'hiver. Ces visites de postes avaient un triple but : renseigner directement le commandement sur ce qui se passait à la frontière, transmettre et faire aboutir rapidement les demandes des chefs de poste et enfin exercer les officiers d'état-major aux marches d'hiver dans les Alpes. »

Arrivant le vendredi 2 mars 1900 à Jausiers en provenance de Nice par le col de la Pelousette, à l'hôtel Meran de Jausiers, il est accueilli par le commandant d'armes de Jausiers « qui m'invite très gracieusement le soir à la table des capitaines... Nous allons d'abord au cercle des Américains, fondé par les habitants de cette pauvre vallée de l'Ubaye, qui y sont revenus après avoir fait fortune au Mexique. Quel contraste dans ce cercle modeste entre « ces Américains » et les officiers qui n'ont presque tous d'autre désir que de quitter Jausiers le plus tôt... »

... Quand le Riou Bourdou est calme, la diligence franchit en quatre heures les cinquante kilomètres qui séparent la station<sup>25</sup> la plus proche de la ligne de Briançon à Gap ; de là il n'y a plus qu'une journée de chemin de fer pour gagner Lyon. C'est un itinéraire un peu long en été est sans agrément en hiver, que celui qui réunit les deux garnisons du 157<sup>e</sup> régiment d'infanterie, la seconde ville de France à la plus triste des garnisons des Alpes. Chaque année, au mois d'octobre, l'échange de garnison se fait entre les deux moitiés du régiment ; l'année grasse succède régulièrement pour chacun à l'année maigre. Pour un seul officier la balance penche toujours du mauvais côté : c'est pour le lieutenant-colonel, qui déménage deux fois par an, pour passer l'hiver à Jausiers et l'été à Lyon... »

Ainsi, vers 1900, la vallée de l'Ubaye n'avait guère la cote...

## **La création des douze bataillons alpins de chasseurs à pied.**

Revenons à l'année 1888, juste après la création des régiments régionaux.

Sous le ministère de monsieur de Freycinet, le 24 décembre 1888, un projet de loi est adopté par le Sénat. La loi, enfin votée le 27 décembre 1888 modifie l'organisation des bataillons de chasseurs à pied. D'emblée, ils sont formés de six compagnies<sup>26</sup>. Douze bataillons alpins sont créés : il s'agit des 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup>, 22<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup>, 28<sup>e</sup> et 30<sup>e</sup> bataillons. En fait, il s'agit du projet du général Ferron qui avait été remanié par le ministre Freycinet, adopté par la Chambre des députés du 26 mars 1888. Ces douze bataillons alpins de chasseurs à pied s'appelleront plus tard par les chasseurs eux-mêmes et pour de plus de commodité : « bataillons de chasseurs alpins ». Ces bataillons bénéficient de l'augmentation de deux compagnies, les portant ainsi à six compagnies. En outre, une tenue particulière (vareuse de type dolman, chaussures à clous, taillol<sup>27</sup> de quatre mètres servant de ceinture) et des équipements spéciaux (gants en laine, voile pour se protéger de la neige, etc.) adaptée au terrain montagnard sont prévus ainsi que des équipements : corde, canne et raquettes.

---

<sup>25</sup> Gare de Saint-Michel-de-Prunières.

<sup>26</sup> Quatre compagnies pour les bataillons d'infanterie classique

<sup>27</sup> Il faut être à deux pour l'entourer sur l'homme.

En outre, ils forment douze groupes alpins car chaque bataillon est accompagné d'une batterie d'artillerie. Ces groupes alpins avaient déjà été créés dès 1885 et l'on comptait quatre groupes en Savoie (3<sup>e</sup> bataillon du 30<sup>e</sup> RI, 12<sup>e</sup>, 14 et 13<sup>e</sup> BCP et trois autres groupes à Nice : 3<sup>e</sup> bataillon du 58<sup>e</sup> RI d'Avignon, le 7<sup>e</sup> BCP de Marseille et le 24<sup>e</sup> BCP de Villefranche. Chaque bataillon était accompagné d'une batterie et d'une section du génie. Avec la nouvelle loi de 1888, ce système étant pérennisé, en février 1889, le ministre décide que ces groupes cantonneront dans les hautes vallées durant trois mois et ce séjour doit obligatoirement comporter une marche de 30 jours en montagne.

Ainsi les deux corps de montagne sont constitués comme suit :

✓ Le 14<sup>e</sup> corps d'armée à Lyon regroupant le 11<sup>e</sup> BACP (bataillon alpin de chasseurs à pied) et le 14<sup>e</sup> BACP à Annecy, le 13<sup>e</sup> BACP à Chambéry, le 22<sup>e</sup> à Albertville, le 12<sup>e</sup> à Briançon, le 28<sup>e</sup> à Barcelonnette, et le 30<sup>e</sup> à Grenoble et Embrun. À ce corps d'armée, le 2<sup>e</sup> régiment d'artillerie de Grenoble y affecte sept batteries de la 12<sup>e</sup> à la 19<sup>e</sup> batterie d'artillerie. Un détachement du 4<sup>e</sup> génie de Grenoble renforce chaque bataillon.

✓ Le 15<sup>e</sup> corps d'armée à Nice regroupe le 6<sup>e</sup> BACP à Nice, le 7<sup>e</sup> BACP à Antibes, le 23<sup>e</sup> à Grasse, le 24<sup>e</sup> à Villefranche-sur-Mer et le 27<sup>e</sup> à Menton. Y sont affectés de la 11<sup>e</sup> à la 17<sup>e</sup> batterie du 19<sup>e</sup> RA de Nice tandis que c'est le 7<sup>e</sup> génie d'Avignon qui est désigné pour y joindre, à chaque bataillon, un détachement.

### L'histoire du 28<sup>e</sup> BCAP, affecté à la vallée de l'Ubaye.



Avant la parution de cette loi de fin 1888, on sait qu'en juin 1885, le 28<sup>e</sup> chasseurs est en manœuvres dans les Pyrénées et il quitte définitivement Bayonne pour être affecté à la défense des Alpes, le 20 mai 1885 et, désigné cette année pour s'entraîner en montagne, le bataillon arrive à Barcelonnette le 5 juillet après quarante-sept jours de marche, ce qui est exceptionnel.

En 1886, il est à nouveau appelé à rester en montagne durant trois mois et arrive ainsi le 31 mai 1886 en Ubaye.

Deux années plus tard, durant l'été de 1888, le 28<sup>e</sup> bataillon de chasseurs de Lyon qui a été appelé à faire des marches manœuvres durant trois mois est logé

chez l'habitant moyennant un franc par officier et 50 centimes par sous-officier et le fumier tient lieu d'indemnité pour le cantonnement des chevaux ou mulets. En tout, ce sont 13 officiers, 520 sous-officiers ou soldats et 60 chevaux ou mulets à accueillir.

Donc l'affectation du 28<sup>e</sup> chasseurs, n'est pas une surprise pour les Ubayens, rendue effective en juin 1889 puisque le 7<sup>e</sup> groupe alpin composé du 28<sup>e</sup> chasseurs, de la 12<sup>e</sup> batterie du 19<sup>e</sup> régiment d'artillerie doit effectuer des marches et des manœuvres à partir du 13 juin 1889 jusqu'en septembre, séjour qui se termine par des manœuvres de brigade le 12 septembre. Toutes ces unités séjournent le long de leur parcours à Ubaye, au Lauzet, à Barcelonnette puis à Uvernet et à Fours pour le 28<sup>e</sup> chasseurs, en juillet à Jausiers pour l'artillerie, ensuite à Meyronnes, Maison-Méane, Larche en août, à Saint-Paul et Maurin, Serennes, Fouillouse. Ce groupe alpin ira même à Allos, Saint-Dalmas, Les Pras et Vence et même à Chorges tandis que des détachements sont vus à Briançon Guillestre Château-Ville-Vieille, Les Orres et Embrun. C'est réellement une volonté du commandement de montrer le grand intérêt que porte la Nation à la défense des Alpes.

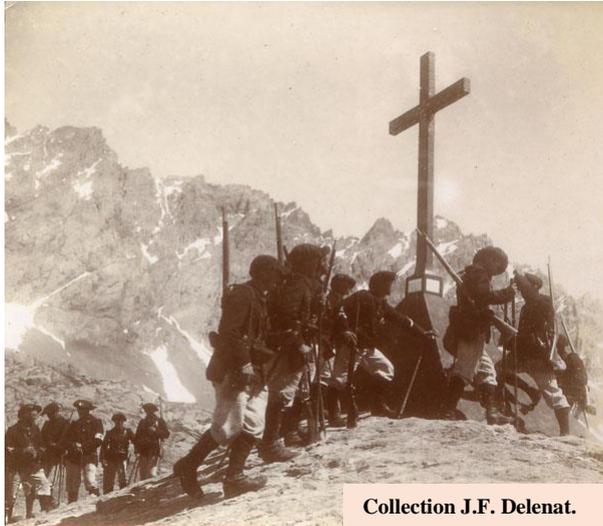
Ce bataillon a été créé le 2 février 1871 à Rochefort. Il faisait partie de la création des 34 bataillons de marche de chasseurs à pied par des décrets successifs (en fait, ce sont quatorze bataillons nouveaux qui prennent les numéros de 21 à 30, certains sont même doublés). On le voit en Algérie en 1871. En septembre 1871, il devient BCP, bataillon de chasseurs à pied. En juin 1872, il rentre en France à Angoulême puis à

Dax en octobre 1873 et à Bayonne en septembre 1878. En juillet 1881, il s'embarque pour la Tunisie et rentre en novembre 1882.

Le 28<sup>e</sup> chasseurs, attaché à l'Ubaye, conserve sa garnison de Lyon dès lors que la vallée ne lui offre pas une capacité d'hébergement suffisante. On le situe également en garnison à Embrun. Ou encore à Grenoble.

Des compagnies sont d'abord hébergées à Tournoux et le bataillon va bientôt bénéficier d'un poste d'altitude à Lans au-dessus de Jausiers. C'est là qu'il va se spécialiser dans la pratique du ski.

Les 28 et 29 juillet 1891, 20 officiers, 460 chasseurs et six mulets séjournent à Larche. Aucune indemnité n'est versée aux habitants, le séjour étant inférieur à trois jours.



Collection J.F. Delenat.

**La stèle en hommage au lieutenant Bujon  
au milieu du cirque de Chambeyron.**

Quinze jours après, l'Ubaye est consternée par la disparition retentissante du lieutenant Bujon, un spécialiste en montagne du 28<sup>e</sup> BCAP victime d'une chute lors de l'ascension dans la face nord du couloir du Brec de Chambeyron le 16 août 1891. Les chasseurs érigeront plus tard, en 1893, une croix commémorative au sommet d'un mamelon rocheux, proche du lac Long à 2800 mètres d'altitude.

En 1892, le 28<sup>e</sup> chasseurs occupe également un poste dans la région des Fourches où sera plus tard implanté un camp de toiles puis un camp en dur.

C'est en 1896 qu'un autre lieutenant, le lieutenant Widmann, suédois d'origine, avait venir des skis de Stockholm et s'entraîne à côté d'Embrun et au Lautaret et rédige un rapport sur l'utilisation militaire du ski. En février 1897, il est le premier à gravir à skis le Mont Guillaume (2542 m), sommet impressionnant dominant Embrun de 1740 mètres. C'est le début de la pratique du ski

en France d'un point de vue militaire et civil. Comme le 28<sup>e</sup> BCA continue à manœuvrer en Ubaye et dans le Guillestrois, la pratique du ski est introduite en Ubaye, facilitée par la capacité d'hébergement de Lans.

Par ailleurs, à la même époque, le capitaine Clerc du 159<sup>e</sup> RI, qui a rédigé un autre apport célèbre confirmant la supériorité du ski sur la raquette, secondé par le lieutenant Monnier est autorisé par son chef de corps à entraîner plusieurs hommes à la pratique du ski. C'est un succès et fort de ces résultats, en 1904, une école de formation à l'utilisation des skis est créée à Briançon avec l'accord de l'état-major du 14<sup>e</sup> corps d'armée de Lyon.

Le séjour du 28<sup>e</sup> BCA à Barcelonnette, d'une manière générale non permanente, est en revanche souvent signalé par la presse locale. Ainsi, le 7 et 8 octobre 1907, une compagnie cantonne à Barcelonnette avec deux officiers, neuf sous-officiers et 110 hommes de troupe. Un autre détachement séjournant en juin 1908 cantonne le 12 juin 1908 avec 300 hommes de troupe et il est demandé, comme d'habitude, aux commerçants de la ville qui auraient l'intention de pourvoir au ravitaillement de ce détachement d'en aviser directement M. le capitaine Coquet à Grenoble.

19 juin 1910. On signale la présence d'une compagnie du 28<sup>e</sup> BCA de passage à Barcelonnette du 20 au 21 juin. Le 14 juillet 1910 sera animé par le 28<sup>e</sup> chasseurs. Auparavant, le 13 juillet au soir, sa fanfare joue place Manuel et participe à une retraite aux flambeaux. Et le 14 juillet, ce sont les trompettes du 28<sup>e</sup> BCA qui sonnent le réveil dès 5 h du matin...

En 1914, le 28<sup>e</sup> BCAP n'est plus en Ubaye mais a rejoint Grenoble. Désormais, il fait partie de la 54<sup>e</sup> division d'infanterie en compagnie du 14<sup>e</sup> BCAP et du 30<sup>e</sup> BCAP qui est choisi pour, de temps à autre, revenir en Ubaye. S'il est effectivement présent en 1914, la guerre qui s'annonce, ne le fera plus revenir dans la vallée.

## L'hébergement des unités

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, seuls le fort moyen de Tournoux et les baraquements situés au bas du fort puis le fort Joubert de Saint-Vincent, dans la basse vallée, peuvent héberger des troupes.

La situation va légèrement s'améliorer quand le 15/7 va utiliser la caserne dite « Breissand » à Jausiers.

### La caserne Breissand de Jausiers.

Quelle est l'histoire de cette caserne ! En 1880, l'État achète, à l'entrée de Jausiers, l'ancienne filature construite en 1875. Trois bâtiments supplémentaires sont fabriqués entre 1882 et 1897 qui sont aussi utilisés par le 28<sup>e</sup> BCA en 1886 puis par le 15/7. Lorsque le 28<sup>e</sup> chasseur arrive le 5 juillet 1886, il vient d'effectuer une marche d'un mois et demi (on l'a lu quelques lignes plus haut), ce qui est particulièrement remarquable. Ce quartier est appelé « quartier Breissand en hommage à un général sisteronais.



Collection J.F. Delenat.

Joseph Breissand est né à Sisteron le 2 avril 1770. C'est un volontaire de 1791. Il faisait partie du 1<sup>er</sup> bataillon des Basses-Alpes et, comme colonel, commande le 35<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne. Il est général de brigade en août 1811 et commandeur de la Légion d'honneur en juin 1813. Nommé baron d'Empire en décembre 1810, il décède le 1<sup>er</sup> décembre 1813 des suites des blessures reçues à la bataille de Dantzig.

Signalons que des jeunes serbes et des prisonniers allemands vont occuper le quartier Breissand durant la Grande Guerre. Après la Grande Guerre, grande inquiétude pour la municipalité de Jausiers : que faire des casernes si elles sont délaissées par la troupe ? Le 4 août 1923, la commune achète la caserne moyennant 80 000 francs, désirant y installer une colonie de vacances. C'est un échec !

En 1935, le ministère des Armées la loue pour le franc symbolique et en 1936, c'est le rachat moyennant la somme de rachat évaluée à 400 000 francs et c'est le 73<sup>e</sup> BAF (Bataillon Alpin de Forteresse) qui va l'occuper jusqu'en 1940, date à laquelle l'École navale de Toulon prend la succession jusqu'en 1944.

De 1945 à 1952, la caserne reste vide. De 1952 à 1975, le 11<sup>e</sup> BCA l'occupe partiellement.

De 1975 à 1978, les besoins en logement pour la troupe du 11<sup>e</sup> BCA nécessitent la construction de deux nouveaux bâtiments : un bâtiment pour la troupe et un bâtiment pour les cadres célibataires.

En 1982, rénovation et rallongement d'un des bâtiments troupe pour accueillir la CEA (compagnie d'éclairage et d'appuis) ainsi que la fanfare jusqu'alors basées à Gap au quartier Reynier.

En 1986, achat du terrain jouxtant le quartier, dit terrain « Rebattu » : 18 500 m<sup>2</sup> pour créer les installations sportives qui ne seront jamais réalisées...

En 1990, à la dissolution du 11<sup>e</sup> BCA, le CIECM utilisera le quartier quelques années avant de l'abandonner définitivement et de tout recentrer sur le quartier Craplet à Barcelonnette (dès la fin de la formation des appelés).

Revenons à la situation de l'hébergement des troupes au début des années 1900 car, malgré l'acquisition du quartier Breissand, les possibilités d'hébergement restent insuffisantes.

Certes, les différents forts peuvent accueillir des détachements mais ceux-ci sont réservés aux servants des pièces d'artillerie. Dans tous ces ouvrages souvent appelés postes, une petite garnison garde l'ouvrage en dehors des périodes d'été. Parfois quand les locaux le permettent, l'épouse du gardien est présente. À Roche-la-Croix, (une dizaine d'hommes autour d'un chef), c'est un adjudant qui commande le détachement. Le capitaine Paul Lancrenon raconte en mars 1900 que cet adjudant vient de se marier et il « admire la jeune femme qui est venue s'enfermer ici dans la neige pendant un long hiver ».

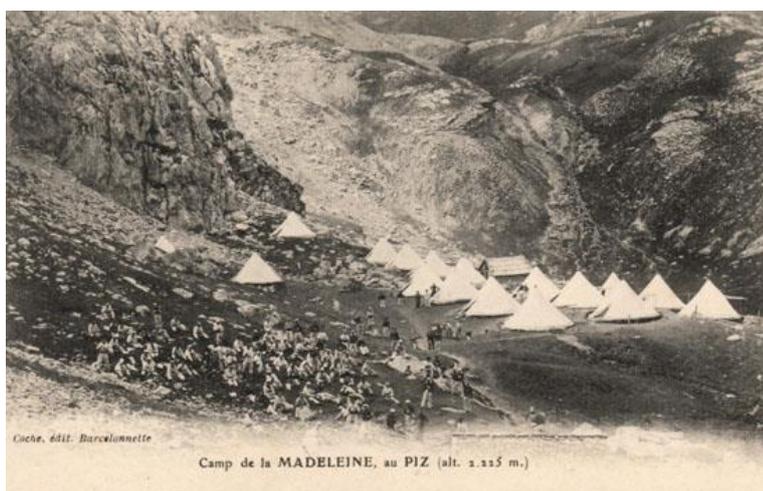
Comment l'armée résout-elle ce problème d'hébergement de la troupe ? Tout d'abord, pas de caserne à Barcelonnette avant 1913. Cependant, souvent (notamment dans la presse locale) on signale que Barcelonnette accueille ou doit recevoir telle troupe. Aussi, pour les unités de passage, l'hébergement chez l'habitat est systématiquement privilégié. La réglementation est très précise. La venue des troupes, en principe, est signalé à l'avance de façon à ce que les habitants préparent les locaux ou les granges. Pas question d'utiliser les locaux propres à la famille. Une indemnité est versée, soit un franc par officier et un demi-franc par sous-officier. La troupe loge dans les granges, au milieu de la paille. Naturellement, pas de feu à l'intérieur. Un éclairage obligatoirement fixé au mur, de type lanterne, près de l'entrée est toléré. Et bien sûr, interdiction d'y fumer ! Le fumier récolté sert d'indemnité lorsque la famille accueille les chevaux ou mulets. La cuisine se fait à l'extérieur. Souvent, la troupe est sollicitée pour exécuter quelques menus travaux : rangement du bois, aide au ramassage du foin, nettoyage, etc. Mais parfois, ce sont des réquisitions qui s'imposent. En 1888, le système n'est pas rôdé. Le maire de Jausiers se plaint en juin car, malgré des affiches qui sont apposées, les municipalités, ne reçoivent pas en temps voulu les ordres clairs relatifs à la préparation et des locaux et des fournitures en vivres ou en fourrages au profit de telle troupe de passage.

Pour autant, l'armée songe à faire des économies et il est prescrit, en général, que trois jours par mois ne seront pas indemnisés et cela déplaît fortement aux villageois. Contrairement à ce que l'on pense, l'hébergement de troupes n'a pas été une source économique d'enrichissement.

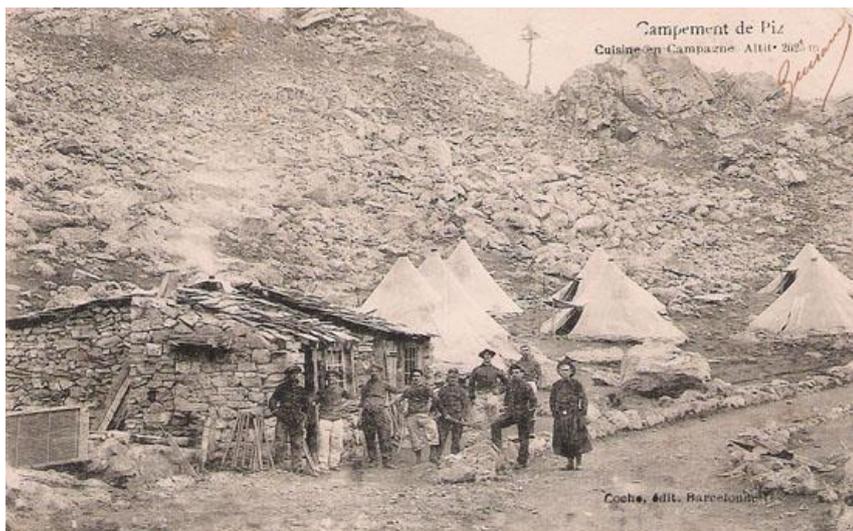
On remarque toutefois qu'une commune, celle de Barcelonnette, tire son épingle du jeu car elle arrive à négocier en juin 1897, un accord qui lui permet d'être exonérée de cette règle contraignante. On pense que cette indulgence est consécutive au projet futur d'implantation de casernes...

**Les campements.** Mais en période estivale, comme ces troupes doivent manœuvrer, elles doivent quitter le confort relatif des villages en stationnant sur le terrain. Sont alors privilégiés les différents campements en toile. Ceux-ci sont relativement nombreux. On distingue les campements suivants construits entre 1900 et 1913 :

- campement de Restefond, un peu plus bas que le fortin.
- campement du Piz bas à 2225 m, en renfort de celui de Restefond, au bord de la piste stratégique.
- campement du Piz haut à 2380 m ou camp de la Roche Madeleine un peu plus haut.
- campement des Fourches, très sollicité. C'est lui qui sera remplacé par un camp en dur.
- campement de la Planas au sud des Fourches
- campement de Fouillouse, à la sortie Est du hameau, au fond du replat.
- campement des Sagnes,
- campement du plateau de Mary au nord du lac.
- campement du Parpaillon, au débouché final du vallon et au pied du col. Il était très utilisé par le 157<sup>e</sup> RI où des baraquements en bois servaient de cuisines ou de cantines, voire de « popotte » pour les cadres, non sans une pointe d'humour, appelée « Excelsior Hôtel »,



- et enfin, le campement de la Moutière, le seul construit vers les années 1935 par le 28<sup>e</sup> régiment de tirailleurs tunisiens qui devait participer à l'édification de l'ouvrage Maginot de la Moutière.



**Le camp du Piz bas, page précédente et le camp du Piz haut, ci-contre.**

**La cuisine des officiers du camp du Parpaillon baptisée « Excelsior Hotel ».**



### **La poursuite de l'histoire du 157<sup>e</sup> RI.**

Une nouvelle loi, la loi du 20 juillet 1891, lui ajoute un quatrième bataillon. Ce bataillon est formé à Sathenay où rejoignent 29 sous-officiers et 32 caporaux du 13<sup>e</sup> corps et de 69 hommes du 159<sup>e</sup> RI de Briançon et enfin 93 hommes du 161<sup>e</sup> RI. Ainsi composé, le 15/7 a maintenant deux bataillons et son état-major à Lyon et deux bataillons dans la vallée de l'Ubaye avec pour garnisons Tournoux, Jausiers et Saint-Vincent et même Viraysse. Le fort de Tournoux est le site privilégié du régiment, mais des artilleurs sont aussi présents. La bonne entente est de rigueur. C'est d'ailleurs là que se trouve le PC du régiment au fort moyen. Le fort a été relativement bien aménagé et tente d'être confortable. Un jardin est aménagé pour les officiers et il est accessible au public et surtout aux épouses. L'ordinaire est amélioré car le régiment dispose d'une basse-cour. Les familles sont en location à la Condamine, village qui va se développer.

Des précisions sur le calendrier des occupations du 157<sup>e</sup> RI entre Lyon et l'Ubaye.

1892 : le 1<sup>er</sup> bataillon est à Tournoux et le 4<sup>e</sup> bataillon vient effectuer son premier séjour en Ubaye et exécute une marche de 10 jours dans le Queyras.

1893 : le 1<sup>er</sup> bataillon est à Lyon en septembre, et à Tournoux, il est remplacé par le 4<sup>e</sup> bataillon.

1894 : 1090 recrues de la classe 1893 sont incorporés au 15/7 : ils viennent de Riom et même de Bayonne et de Béziers.

En juillet 1896, un alpin Joseph Pianezzi raconte la marche à pied de son bataillon rentrant à Lyon en 24 jours à partir de Tournoux.

*Son émouvant et passionnant périple fait l'objet d'un site Internet réalisé par son arrière-petite-fille de Rioclar (site : [www.rioclarine.net](http://www.rioclarine.net)).*

1897 : C'est une année de manœuvres en Haute-Tinée, Ubayette, Haute-Ubaye et même dans le Guil. La 8<sup>e</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon est détachée à Uvernet pour y effectuer un mois de travaux routiers.

1898 : on déplore la mort accidentelle du capitaine adjudant-major Meurguy, celui-ci s'étant fracassé la tête contre un rocher.

1900 : le 3<sup>e</sup> bataillon quitte Tournoux le 12 juillet pour rentrer à Lyon et participe à des manœuvres alpines. La troupe est contente d'effectuer pour la première fois le trajet Chambéry à pied.

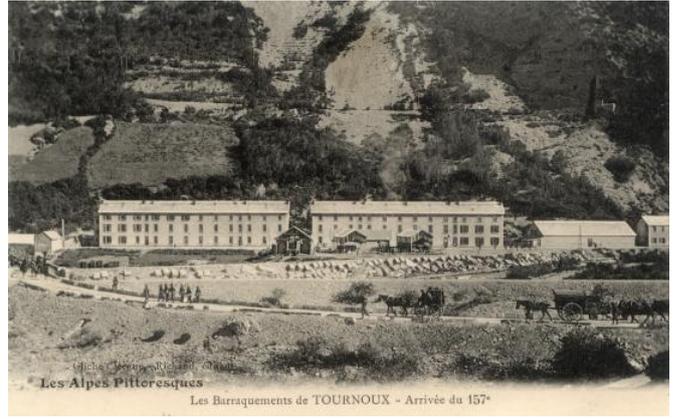
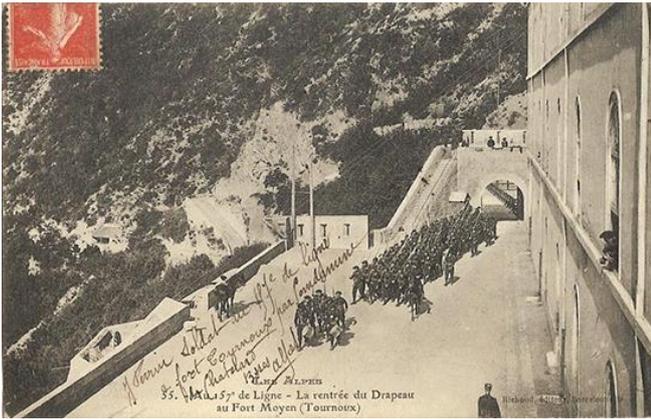
1903 : la 11<sup>e</sup> compagnie est envoyée en juin à Saint-Ours afin de réparer la route de Virayse. Le 26 juin, c'est au tour de la 6<sup>e</sup> compagnie d'effectuer des travaux routiers entre Vallon-Claous et le col de Vars. En septembre, sont constitués les postes d'hiver à Vallon-Claous, Cuguret, Virayse Roche-a-Croix et Larche. 758 recrues arrivent au régiment. Elles viennent d'Annecy, de Rodez, de Riom et d'Albi.

1904 : l'année commence mal avec l'avalanche du 21 février. Un détachement de 78 hommes et de cinq officiers conduit par le commandant Rolland avait quitté La Condamine et devait revenir à Jausiers en passant par le col de la Pare. En redescendant la catastrophe a eu lieu. Les jours précédents, une couche de neige était tombée sur les couches d'hiver. Vers 5 heures, juste sous le col, dix-huit hommes ont été entraînés et six sont morts. Trois cadavres seulement ont été retirés de la neige.

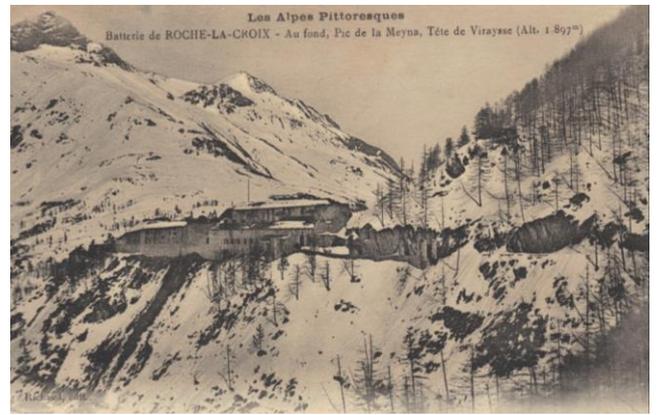
Treize hommes furent blessés dont le capitaine Duiray. Le gouverneur de Lyon a envoyé sur place le général Camps, commandant la brigade régionale et le chef de corps le colonel Massiet. Des recherches furent entreprises pour rechercher les trois disparus. Les obsèques ont eu lieu en présence du gouverneur, des autorités locales et de la population. Le gouverneur félicita le sergent Rossignol, qui, avec deux volontaires Jouve et Murat sont partis de nuit en marchant cinq heures afin d'aider au dégagement des victimes. Il félicita également le soldat Sabatier qui s'est dégagé de lui-même et porta secours à son capitaine et à ses autres camarades ensevelis. Plus tard, le régiment édifie un monument en hommage à ces victimes, inauguré le 13 octobre 1904.



**Les fortifications de l'Ubaye : cartes postales de Jean-François Delenat  
provenant de son site : ubaye-en-cartes.e-monsite.com**



**Le fort de Tournoux**



**La batterie de Cuguret**

et celle

**de Roche-la-Croix**



**La batterie de Mallemort**

et celle

**de Vallon Claus**

En octobre 1906, le 157<sup>e</sup> RI, comme pratiquement chaque année, édite une brochure de photos où l'on constate que le régiment est dispersé à Lyon, Jausiers et au fort de Tournoux. Le colonel Alba commande le régiment. Il est à Lyon en compagnie de l'état-major et des officiers du 1<sup>er</sup> et du 4<sup>e</sup> bataillon. Les onze officiers du 2<sup>e</sup> bataillon sont à Tournoux alors que ceux du 3<sup>e</sup> sont à Jausiers. La section hors-rang (section chargée du ravitaillement et de la logistique) est à Lyon ainsi que la musique, les tambours et clairons, en tout 80 musiciens.

Les quatre compagnies du 1<sup>er</sup> bataillon sont à Lyon, à la caserne Serin. Les sous-officiers et les quatre compagnies du 3<sup>e</sup> bataillon sont à Jausiers et enfin la 13<sup>e</sup>, la 14<sup>e</sup>, la 15<sup>e</sup> et la 16<sup>e</sup> compagnie du 4<sup>e</sup> bataillon sont eux aussi à Lyon au fort Saint-Jean et à la caserne Serin.

En mai 1907, le 4<sup>e</sup> bataillon qui s'instruit au camp de la Valbonne rentre à Lyon et participe au service d'ordre pendant le séjour du Président de la République, Armand Fallières.



En 1909, quatre détachements du régiment, composé de 10 officiers, de 14 sous-officiers et de 166 caporaux et soldats gardent les poteaux téléphoniques durant la grève des Postes, à exemple à Belleville, à Saint-Germain au Mont d'Or et aux Sauvages, près de Villefranche-sur-Saône. Toujours en juin 1909, le 1<sup>er</sup> bataillon effectue des tirs de combat à Larche tandis que le 1<sup>er</sup> bataillon renforcé de réservistes et d'une partie du 3<sup>e</sup> bataillon participent à des manœuvres de corps d'armée dans le Bourbonnais.

On se rend compte que ce régiment est très actif et bouge beaucoup. Le 15/7 devient une imposante

unité (plus de 4 400 hommes) et en septembre 1913, le régiment quitte définitivement Lyon et en plus des deux bataillons de l'Ubaye et plus tard, les deux derniers bataillons vont s'installer à Gap. Comme il n'y a pas assez d'Alpins, on incorpore des Auvergnats, des Ardéchois, des Lyonnais.

Quelques mots sur l'équipement du régiment. Comme armement, le fusil Gras est d'abord utilisé puis vers 1900, le Lebel, le mousqueton et la mitrailleuse de 8 mm arment les Alpins. La tenue est pratiquement équivalente à celle des douze premiers bataillons de chasseurs alpins créés en décembre 1888. Elle est constituée de la fameuse capote grise de fer bleutée, de la tarte (le béret béarnais) avec comme insigne la grenade de couleur rouge. Par contre, le pantalon gris de fer avec le liseré jonquille est remplacé par le fameux pantalon rouge ou plutôt garance enfoui sous les bandes molletières et de la taillole, cette ceinture de flanelle bleue de 4 m 20 (il fallait être deux pour l'enrouler) qui pouvait d'ailleurs servir de corde.

La « tarte » commune aux chasseurs alpins avait été adoptée en 1889 car cet équipement se trouvait pratique. Sa grande taille permettait de l'orienter dans tous les sens pour se protéger du soleil voire de la pluie. Quand on le bourrait de chiffons, le crâne était protégé des chutes de pierres et on lit dans le cahier des charges de cet équipement « qu'il faut pouvoir y glisser les deux pieds quand il fait froid au cantonnement. Ainsi, on pouvait l'utiliser comme des « charentaises » ».



La musique du 157<sup>e</sup> RI à Tournoux.

Ce régiment s'instruit, manœuvre, participe à de nombreuses réalisations routières comme la piste de Restefond ou celle du Parpaillon et occupe alors des campements sous tente Marabout comme dans le vallon de Parpaillon, marche beaucoup, dépense en ville, vit intimement avec la population. Mais aussi, il est sujet à de nombreux accidents, comme cet extrait d'article du journal relatant le coup de pied d'un cheval reçu par un Alpin du 15/7.

La mission de ce régiment que l'on peut qualifier de « régiment d'infanterie de forteresse » est la défense statique du territoire.

Signalons que beaucoup d'Alpins sont recrutés en Ubaye et dans les Hautes-Alpes. Aussi, les contacts avec la population sont permanents. Le régiment participe et agrmente la vie locale. Ainsi, en juillet 1908, le 4<sup>e</sup> bataillon du 157<sup>e</sup> RI présent à Jausiers organise à l'issue de la cérémonie du 14 juillet une fête sur le champ de manœuvres de Jausiers. Le journal de Barcelonnette, en date du 19 juillet 1908 raconte :

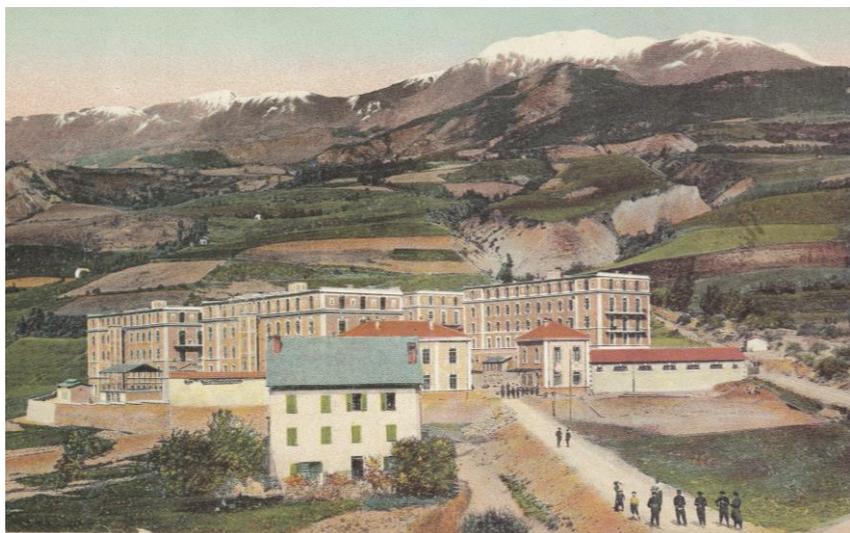
« Un programme des plus attrayants et comportant de nombreux prix retient bien tard dans la soirée les nombreux invités. Le concours de grimaces et la course au baquet obtinrent un succès mérité de fou rire. Les jeux de la cruche, de la brouette, de la poêle et les diverses courses furent également très suivis et les applaudissements ne manquèrent pas aux vainqueurs des divers concours. Très remarqué aussi et très applaudi le concert vocal donné par la Chorale du 4<sup>e</sup> bataillon. En résumé, fête charmante, des plus gaies et des plus réussies.

De nombreuses dames en fraîches toilettes rehaussaient par leur grâce l'éclat de la cérémonie. Des officiers, des soldats, beaucoup de civils se pressaient sur le champ de manœuvre... »

Ce même jour, l'excellente musique donnait un concert précédé d'une retraite aux flambeaux à la Condamine. Le lendemain, un banquet réunissait un grand nombre de Républicains. Suivi d'un grand bal en soirée.

Revenons sur l'arrivée du 15/7 à Barcelonnette, le 28 septembre 1913 où une partie du régiment s'installe enfin dans une caserne toute neuve considérée comme moderne puisque c'est pratiquement la première caserne de France disposant du chauffage central. C'est la fierté de la ville qui se félicite des sacrifices engendrés depuis l'idée émise en 1907 par la municipalité de Barcelonnette.

L'histoire de cette caserne débute en 1907 par l'acquisition du terrain puis la construction de quatre bâtiments. Dans la presse locale, un compte-rendu du conseil municipal rappelle que des voix s'élèvent et critiquent l'installation d'une garnison à Barcelonnette. Mais Barcelonnette se rend compte de l'intérêt qu'offre la présence permanente d'un régiment dans la ville. C'est Henry Chéron, sous-secrétaire d'état à la guerre qui avait dressé ce programme. Les travaux ont duré quatre ans sous la houlette du commandant Camps chef du génie à Gap alors que Messieurs Besson et Mouret dirigeaient les entreprises chargées de cette réalisation.



**Les quatre bâtiments de la caserne Haxo de Barcelonnette en 1913.**

Il faudra attendre six années de plus pour qu'enfin Barcelonnette soit dotée d'une caserne.

Les quatre bâtiments peuvent accueillir chacun une compagnie. 16 hommes sont par chambre. Les sous-officiers disposent d'une chambre spacieuse tandis que les sous-officiers mariés ont à leur disposition un bâtiment spécial. Des salles de toilette pour l'hygiène quotidienne et même six salles d'astiquage pour le nettoyage des effets existent.

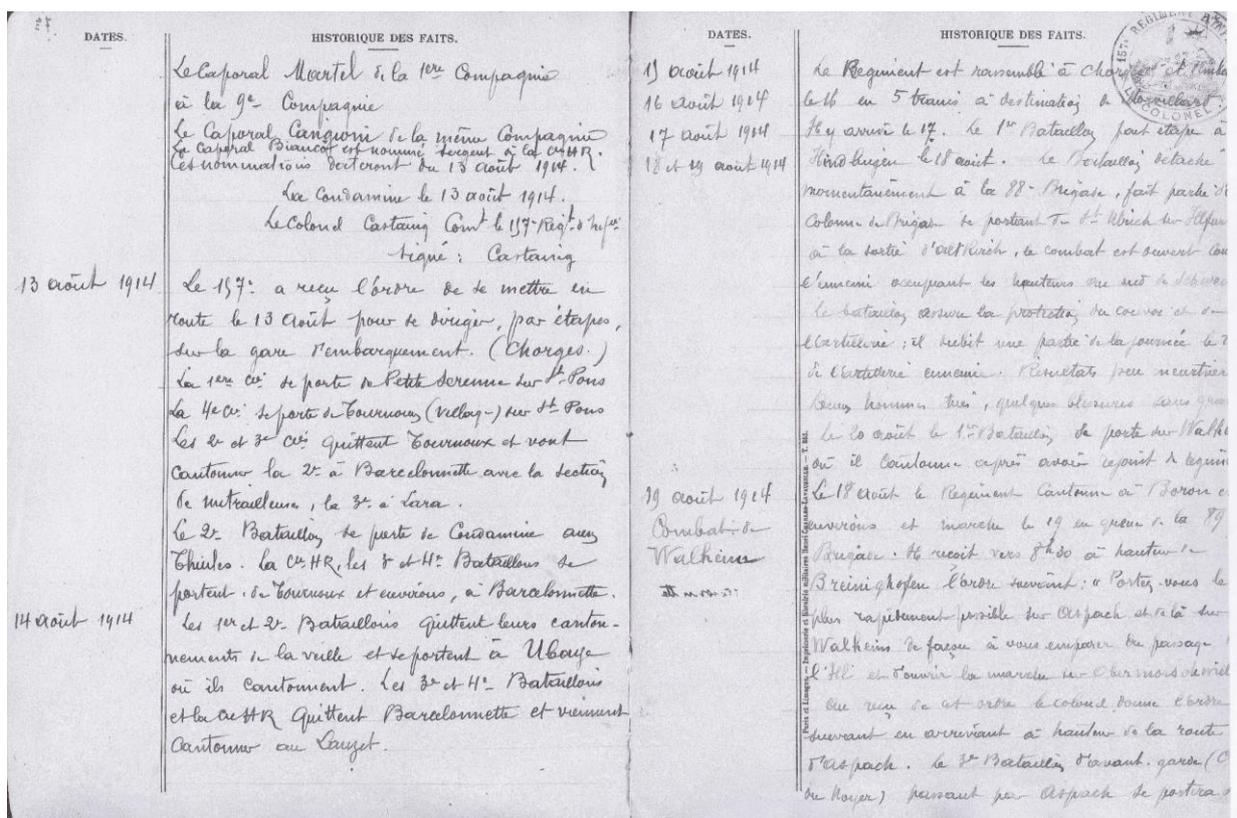
Des locaux divers sont attribués pour la bibliothèque, le salon de lecture en plus du réfectoire et il existe une salle de récréation. Les sous-officiers ont leur mess. En outre, le régiment dispose de deux cuisines, de deux boucheries, deux épiceries et trois magasins à légumes. Des ateliers ont été prévus : cordonnerie, atelier de serrurerie, de menuiserie, une imprimerie. Naturellement, l'écurie peut contenir 18 chevaux (ce qui paraît peu), et différents magasins. À l'état-major, chaque officier a son bureau. À l'entrée de la caserne, le poste de garde... dispose de dix cellules et un parloir a été prévu pour les visites des familles. Le tout à l'égout est installé. L'infirmerie dispose de 35 lits. En tout, ce sont 750 hommes qui sont logés dans cette caserne, soit presque l'équivalent d'un bataillon.

Mais le régiment n'aura guère le loisir de profiter de ces installations, moins d'une année, car la guerre approche.

La situation internationale devient critique à la fin du 1<sup>er</sup> semestre de 1914. En juin 1914, une réunion a eu lieu le 27 juin à Barcelonnette réunissant les notables de la vallée en vue de préparer le voyage du président Poincaré devant visiter l'Ubaye le 10 août 1914. Le voyage sera annulé le 2 août 1914 devant l'intensité de la crise internationale.

Le 1<sup>er</sup> août 1914, la mobilisation générale est décidée en urgence. À 17 h 10, le télégramme de mobilisation est reçu par l'état-major du régiment. Deux bataillons sont présents dans la vallée et deux bataillons sont à Gap. Le 15/7, c'est à la fin de la mobilisation du 7 août avec l'arrivée des derniers réservistes, 4 441 hommes dont 73 officiers, 264 sous-officiers et 4 104 hommes sans oublier 232 mulets et 117 chevaux de selle, comme le sont d'ailleurs les trois autres régiments de la 44<sup>e</sup> division d'infanterie dont la mission est la défense de la frontière face à l'Italie dont on ne connaît point les intentions.

Le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> bataillons de Gap, après avoir reçu leurs équipements de guerre reçoivent l'ordre de rejoindre l'Ubaye. Le 2 août, à trois heures du matin, ils sont déjà à Espinasses. Le 4 août, le 1<sup>er</sup> bataillon rejoint le fort de Tournoux et le 2<sup>e</sup> bataillon se concentre au Chatelard et à la Condamine.



Extrait du JMO du 157<sup>e</sup> RI du 13 au 19 août 1914.

Suivons cette mobilisation avec le capitaine Michelin, commandant la 7<sup>e</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon qui est avisé le 1<sup>er</sup> août au soir vers 18 h de la mobilisation. Il emmène sa compagnie à 20 h le 1<sup>er</sup> août pour occuper les postes frontières. Il arrive à 2 h du matin aux Gleizolles. Il raconte :

« On nous garde éloignés de la frontière pour ne pas risquer d'incidents, là où l'on veut la paix. Par les routes et les sentiers, les réservistes dévalent, rejoignant leurs dépôts ; des ouvriers italiens regagnent leur pays.

3 août. Ma compagnie mine la route de Larche.

... 5 août. Les bataillons de Gap arrivent dans la haute vallée. L'exode continue à travers les files interminables des animaux de bât, de trait, des voitures, des automobiles, des bicyclettes, tirés, poussés, conduits par des troupiers préposés aux réquisitions.

L'exode ! Vers le col, Italiens un peu inquiets, impatients. Vers l'aval, réservistes et territoriaux plus lents, gardes nationaux, municipaux ; forestiers à cheveux blancs fléchissant sous le sac, le mollet se plaquant tristement au pantalon de guerre raidi par des années dans la naphthaline : douaniers embrigadés, eux aussi pour une part d'un âge avancé, et poussant la charrette rustique qui emporte des hardes et parfois l'enfant sans mère ; mais tous ayant dans le regard une lueur, au front une fierté.

Puis la montagne paraît déserte ; les villages sont muets malgré quelques femmes, vieillards, enfants qui s'y traînent, anxieux, désespérés.

7 août : 123 réservistes m'arrivent, hommes superbes, pleins d'entrain, et des gradés excellents.

... 13 août. Départ du régiment : quatre bataillons, quatre mille hommes. Étape sur Barcelonnette et les Thuiles. Je fais le cantonnement à Thuiles, où ma femme vient me voir une dernière fois.

14 août. Étape sur Ubaye, 21 kilomètres. Bonne allure au départ, entrain parfait...

Nous croisons des femmes qui pleurent. Une scène touchante entre toutes : une moissonneuse, toute jeune, quitte sa faucille, vient tout courant se jeter dans les bras d'un jeune réserviste, l'accompagne quelques minutes, puis fuit vers le ravin le plus proche, sans plus se retourner.

16 août. (À Chorges). Embarquement sous une pluie battante. Enthousiasme et dignité ; *Marseillaise* à tue-tête ou chansons gauloises ; ni cris stupides, ni fanfaronnades creuses. Belle émotion sur le parcours. Aux arrêts, devant le train qui démarre, tout le monde chapeau bas : des vœux ardents dans les mains silencieusement tendues. »

En fait, le 13 août, le régiment a effectivement reçu l'ordre de rejoindre la gare de Chorges<sup>28</sup>. En deux jours, avec un bivouac au Lauzet et en Ubaye, il rejoint cette gare, le 15 août. Avant le départ prévu le 16 août, quelques heures de quartier libre sont accordées à tous.

Le lendemain, le régiment au grand complet embarque à bord de cinq trains à destination du front de la Haute-Alsace.

Le 17 août, il débarque à Morvillars au nord-est de Belfort. Le 18 août, le régiment en Haute-Alsace à Walheim, le régiment reçoit son baptême du feu. Il a été placé à la disposition du général en chef, constituant ainsi un régiment en réserve au sein de la 88<sup>e</sup> brigade d'infanterie dépendant de la 44<sup>e</sup> division d'infanterie.

Un rappel concernant la composition de la 44<sup>e</sup> DI.

Cette 44<sup>e</sup> division d'infanterie était chargée initialement de la défense des Alpes face à l'Italie. Le gouvernement italien d'Antonio Salandra dès le 2 août décide la neutralité italienne et la mission de la 44<sup>e</sup> DI n'ayant plus de raison d'être assurée est mise à la « disposition du général en chef<sup>29</sup> » suite à cette neutralité. Elle est commandée par le général Soyer jusqu'au 24 août 1914 puis par le général de Vassart).

Elle est composée des unités suivantes :

---

<sup>28</sup> Et non Prunières, car la gare de Chorges est équipée d'un quai d'embarquement.

<sup>29</sup> C'est-à-dire du général Joffre, chef des armées.

- ✓ La 88<sup>e</sup> brigade d'infanterie du général Plessier comprenant :
  - ♦ le 97<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Chambéry commandé par le lieutenant-colonel Roux,
  - ♦ le 159<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Briançon commandé par le colonel Barbot puis le colonel Mordacq.
- ✓ La 89<sup>e</sup> brigade d'infanterie du général Buchner comprenant :
  - ♦ le 157<sup>e</sup> régiment d'infanterie commandé par le colonel Castaing,
  - ♦ le 163<sup>e</sup> régiment d'infanterie commandé par le colonel Pelletier de Chambure.

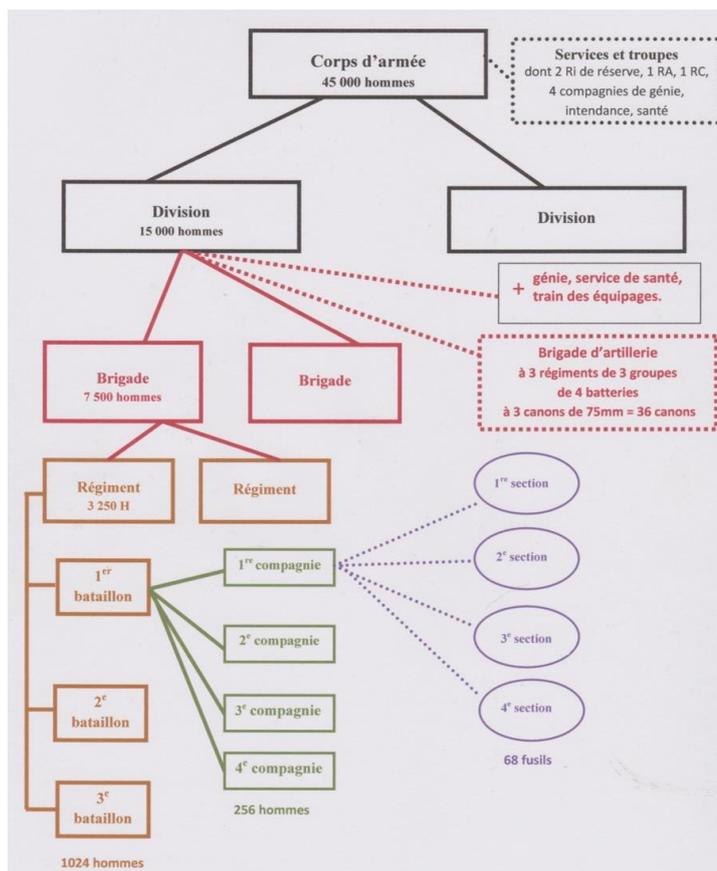
À ce stade, il est utile de faire un rappel sur la composition des unités de l'armée de terre :

➤ **Le corps d'armée** : Le corps d'armée en 1914 est composé d'un état-major (60 officiers), de deux divisions et afin qu'il puisse fonctionner dans tous les domaines, il dispose d'un régiment d'artillerie, du service du génie, du service de santé et du train des équipages chargé de la logistique.

Un CA, c'est finalement 45 000 hommes ou 28 bataillons. Il lui faut 45 kilomètres pour se déplacer en colonne.

➤ **La division** : Une division commandée par un général est articulée en deux brigades, chaque brigade comportant deux régiments. Ce sont en tout 15 000 hommes dont 380 officiers, 3 000 chevaux et 500 voitures : c'est un convoi de 15 km de long qui comporte en supplément un escadron de cavalerie, une brigade d'artillerie divisionnaire à deux régiments à trois groupes de 3 batteries à 4 canons de 75 = 36 canons et enfin une compagnie de génie, le service de santé (ambulances avec médecins et infirmiers) et le train des équipages.

➤ **La brigade** à 7 500 hommes est composée de deux régiments.



➤ **Le régiment** : Un régiment, c'est 3 250 hommes (dont 120 officiers) articulé en trois bataillons.

➤ **Le bataillon** : Chaque bataillon regroupe 1024 hommes et se compose de quatre compagnies autour d'un petit état-major.

➤ **La compagnie** : chaque compagnie a un effectif de 256 hommes répartie en quatre sections. C'est l'unité de base, souvent appelée « unité élémentaire ». La compagnie, commandée par un capitaine, est répartie en quatre sections. Elle comprend le capitaine, trois lieutenants, un sous-lieutenant ou un adjudant-chef, un adjudant, un sergent-major, un sergent fourrier, huit sergents, un caporal-fourrier, 16 caporaux, deux tambours, deux clairons, un infirmier, quatre brancardiers, un tailleur, un cordonnier, un cycliste, trois conducteurs et 210 soldats.

➤ **La section** : la section commandée par un lieutenant (ou un sous-lieutenant, ou bien un adjudant) se décompose en quatre escouades soit une puissance de 68 fusils.

➤ **L'escouade** : l'escouade, ce sont 15 soldats placés sous le commandement d'un caporal.

Le baptême du feu du 15/7 se fait le 18 et 19 août 1914 à Walheim, au sud de Mulhouse. Le régiment subit ses premières pertes soit 68 hommes perdus dont trois Ubayens : Eugène Masse de la Bréole, Calixte Tron de Revel et Pierre-Léon Donneaud (dit Massène) de Larche à Wittersdorf.

L'offensive en Alsace est un échec et il y a du « grabuge » à l'ouest des Vosges ! Comme la 44<sup>e</sup> DI est toujours à la disposition du général en chef, celui-ci l'engage en renfort des Vosges et la division quitte précipitamment l'Alsace pour gagner Rambervillers où une tragique bataille a lieu le 28 août 1914 à Ménil-sur-Belvitte (au sud de Baccarat). Ce combat retentissant fait plus de 700 victimes soit un quart de l'effectif du régiment. 49 Ubayens font partie de ces « Morts pour la France » en ce premier mois de combat.



Dès l'annonce de ces premiers tués de la guerre, la vallée de l'Ubaye est secouée, meurtrie. Peu après, l'abbé Alphonse Collé, le curé de Ménil-sur-Belvitte établit une relation très étroite avec les familles meurtries de la vallée par l'intermédiaire de l'abbé Pelissier, curé de la paroisse de Barcelonnette. Ces relations épistolaires vont durer de nombreuses années. Dès 1915, des voyages sont organisés avec l'autorisation de l'état-major pour commémorer ces combats au cours de nombreuses cérémonies. L'abbé Collé fait réaliser premier drapeau en soie par les jeunes filles ubayennes avec les sous récoltés en Ubaye et créera le premier musée de la Bataille à Ménil.

En 1917, il demande aux communes concernées de réaliser un drapeau aux armes de la ville. En conseil municipal, la commune de Barcelonnette répond favorablement à cette initiative et ce drapeau, réalisé par les dames de la Croix-Rouge, est baptisé par l'abbé Chabot le 22 mars 1918. Le 28 août 1918, les délégations des municipalités de Barcelonnette, de Grenoble, Lyon, Chambéry, Grenoble, Le Puy, Roanne, Montbrison et Saint-Etienne et les familles l'amènent à Ménil.

Puis chaque année, ces villes ayant des hommes incorporés au 15/7 s'y rendent accompagnant les familles. D'ailleurs, les communes de l'Ubaye comme celle de Barcelonnette et de Fours vont participer à la création d'un monument dédié à l'Infanterie Alpine en votant en conseil municipal en 1922 une somme conséquente pour la réalisation de cet ouvrage. Sur le côté droit de ce monument terminé en 1927, appelé par le Guide Michelin de 2012, le « *Monument des Ubayens* », en raison du lourd tribut payé par la vallée de l'Ubaye une belle sculpture réunit un Alpin du 157<sup>e</sup> RI (à gauche sur la photo ci-dessus) et un Alpin du 97<sup>e</sup> RI de Chambéry (à droite sur la même photo ci-dessus).

Enfin, une nécropole terminée en 1926 (photo ci-contre) contenant 1096 tombes françaises réunit un grand nombre de combattants du 15/7 tombés au cours de cette bataille dont une quarantaine d'Ubayens.

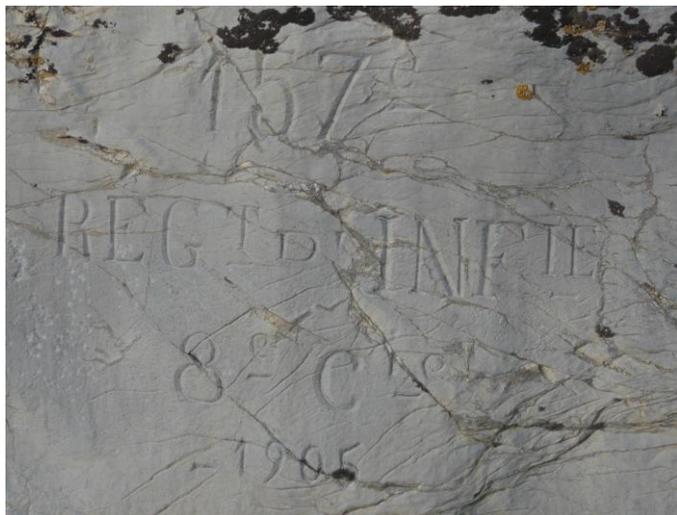
Revenons à la fin août 1914. Après cette terrible bataille de Ménil-sur-Belvitte, la guerre continue pour ce régiment en partie ubayen. Le 15/7 combat dans la Woëvre puis se bat à Bouconville. Puis, on le dirige en Belgique où il se bat sur l'Yser. Fin 1914, le roi des Belges va visiter les blessés du 15/7 à l'hôpital de Furnes.



En 1915, le 157<sup>e</sup> RI est ramené en France et se battra à Flirey en Meurthe-et-Moselle de janvier à mars. En 1916, à son tour, il participe aux combats de Verdun à Avocourt où il se distingue le 29 mars 1916 en reprenant le réduit du Bois d'Avocourt. Le général Pétain félicite le régiment : « Le 157<sup>e</sup> RI a fait plus que son devoir ». Enfin, il rejoint les Vosges du côté de la Chapelotte avant d'être désigné pour renforcer l'armée d'Orient au sein de la 76<sup>e</sup> DI.

On va le retrouver sur le front d'Orient en janvier 1917, à Salonique d'abord puis dans la région des lacs d'Albanie. Durant l'été 1918, il se trouve à Athènes puis à Monastir en Macédoine. Lors de l'offensive générale, il va à pied en Serbie puis en Bulgarie (y compris en péniches sur le Danube) et termine en occupation en Hongrie où sa mission consiste à faire face aux bolchevicks hongrois à Szeged. À la fin de la guerre, ce régiment a perdu au front 2 962 hommes (51 officiers, 189 sous-officiers et 2 722 soldats ou caporaux). Pire encore, au cours des premiers quatre mois et demi de combat en Alsace et dans les Vosges, le 15/7 perd 1107 hommes soit 37% du total. Finalement, il est hélas dissous le 29 août 1919 dès son retour en France. Sa mémoire est entretenue jusque dans les années 1960, grâce à l'Amicale des anciens combattants du 157<sup>e</sup> régiment d'infanterie alpins, ainsi nommée par les nombreux anciens combattants, créée dès le 19 août 1919 par l'anciens Alpains regroupés à Lyon.

Plus tard, il va reparaître et deviendra régiment de réserve de 1960 à 1982 et stationnera à Embrun. Le célèbre historien : le Colonel Henri Béraud qui séjourne de temps à autre à Théus et qui a écrit *l'Album mémorial des Alpes*, est le dernier chef de corps de ce régiment en 1962. Puis ses traditions et son drapeau seront repris par la 157<sup>e</sup> demi-brigade alpine qui sera créée en Ubaye, à la veille de la seconde guerre mondiale.



On trouve encore quelques traces de la présence de ce régiment notamment sur l'ancienne route militaire de Restefond (photo de gauche) ou bien à l'entrée du fort de Pelousette (photo ci-dessous).



## Le 30<sup>e</sup> BCP.

Disons quelques mots sur le 30<sup>e</sup> BCAP qui était présent en Ubaye au moment de la mobilisation. Il est à Jausiers depuis janvier 1914. Auparavant, il avait effectué de nombreux mais courts séjours en Ubaye. Ses cadres connaissent bien la région. Il avait effectué de nombreuses reconnaissances, faisait même du pitonnage avant l'annonce de la mobilisation.

Ce bataillon lui aussi pratiquait le ski et c'est lui qui avait organisé, en janvier 1914, le premier concours de skis en liaison avec le Syndicat d'initiative de la vallée. Au moment de la mobilisation d'août 1914, le bataillon reste sur place et son complément ainsi que ses réservistes, qui quittent avec déception Grenoble ayant reçu l'ordre de rejoindre Jausiers pour rester en mission de couverture. Il est à ce moment-là commandé par le lieutenant-colonel Goybet.



Le 6 août, le complément de Grenoble avec 600 hommes rejoint Jausiers. Le lendemain, il reçoit un télégramme le prévenant qu'il doit s'apprêter à être embarquer à Chorges à destination des Vosges. Sa batterie alpine et sa section du génie restent sur place. Les hommes et les cadres sont dans l'impossibilité de revoir leurs familles avant le grand départ vers l'inconnu, ce qui a procuré beaucoup d'angoisse et de déception...

À 3 h 30 du matin du 8 août, le bataillon quitte Jausiers et cantonne le soir au Lauzet.

Le 9 au soir, il cantonne à Chorges. 25 officiers, 102 sous-officiers 1 633 chasseurs 45 chevaux et 106 mulets embarquent dans trois trains, une partie le 10 août et le reste le 11 août. Le 13 août, le bataillon est au complet à Gérardmer. Et il subit le baptême du feu au combat du Sattel, dans les Vosges, près de Münster. Il se bat ensuite dans les Vosges au Linge de juin à octobre 1915. En 1916, il participe à la bataille de la Somme dans le secteur de Reims en 1917 et on le retrouve en Italie et enfin dans la région de Saint-Quentin à Séry-les-Mézières à la fin de la guerre. Il ne reviendra plus en Ubaye.

## La présence militaire durant la guerre de 1914-1918

Après le départ brutal du 30<sup>e</sup> BCP puis du 157<sup>e</sup> RI, ce sont près de 7 000 militaires qui ont quitté la vallée. C'est un grand vide. Mais les mesures du temps de paix touchant les unités de réserve sont immédiatement appliquées. Quatre unités de réserve viennent peu à peu en Ubaye. Or, près d'une dizaine de milliers d'hommes remplacent les 7 000 hommes de l'active partis au front. Et la vallée contient environ 13 000 habitants. Des difficultés apparaissent soudainement au niveau du ravitaillement de la population. Le sous-préfet, en août 1914, crée un « comité de ravitaillement » appelé à faire face à cette soudaine préoccupation causée par un manque brutal de ressources (y compris en hommes valides) et des difficultés de transport.

Vont donc s'installer en Ubaye :

- Le 357<sup>e</sup> RI de réserve qui arrive le 6 août en Ubaye pour en repartir le 15 septembre 1914.
- Le 3<sup>e</sup> bataillon territorial de chasseurs alpins arrive le 8 août en Ubaye et la quitte le 7 novembre.
- Le 111<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale arrive le 8 et 9 août et part au front le 27 septembre. Ce régiment vient de Montélimar dès le 4 août 1914 et peu à peu va occuper les cantonnements laissés libres à Larche, Meyronnes, la Condamine, Tournoux, Virayse.
- Le 112<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale arrive en Ubaye le 6 août mais reste à Saint-Vincent-les-forts. Lui aussi part pour le front le 6 octobre. Ce régiment mobilise énormément d'Ubayens.
- La compagnie 14/15 du génie quitte à son tour l'Ubaye le 19 octobre.
- Autre mesure prévue par la mobilisation. Trois hôpitaux sont créés temporairement en Ubaye. Celui de la Condamine continue à fonctionner jusqu'au 25 novembre. Un hôpital est créé à Barcelonnette le 12 août et est fermé le 25 novembre 1914.

- Le troisième hôpital est installé au groupe scolaire de Jausiers le 11 août et lui aussi est fermé le 25 novembre 1914
- Dans les forts, les batteries du 12<sup>e</sup> régiment d'artillerie à pied sont relevées par des batteries territoriales formées par les mêmes régiments qui sont ensuite dirigées sur la frontière du Nord-Est, le 15 novembre 1914.
- Courant 1915, on désarma les forts. Les pièces d'artillerie, les munitions, les vivres furent descendus à Chorges et rejoignent le front par les soins du parc d'artillerie de Briançon et l'intendance de Gap.

Voici quelques précisions sur la présence de ces unités de réserve.

### **Le 357<sup>e</sup> RI.**

Le 357<sup>e</sup> régiment d'infanterie<sup>30</sup> fait partie de l'armée des Alpes et est régiment de place forte (initialement fort de Tournoux), formé donc à la mobilisation générale du 2 août 1914 à Gap, sous le commandement du lieutenant-colonel de Susbielle, ancien commandant en second du 157<sup>e</sup> RI. Comme tout régiment de réserve, il ne comporte que deux bataillons. Il est peu à peu composé de 35 officiers, de 122 sous-officiers et de 1963 hommes avec 22 chevaux de selle et 25 chevaux de trait. Il est embarqué à Gap le 6 août et débarque à Chorges. Il est composé du 5<sup>e</sup> bataillon commandé par le commandant Boudet (17<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> compagnie)<sup>31</sup> et du 6<sup>e</sup> bataillon commandé par le commandant Nugues-Bourhat (21, 22, 23 et 24<sup>e</sup> compagnies (prenant les numéros suivants des quatre bataillons du 57<sup>e</sup> RI).

Il rejoint à pied le village d'Ubaye où il cantonne le 6 août au soir. Le 7, il est dirigé sur Les Thuiles et arrive le 8 août à Jausiers. L'état-major et le 5<sup>e</sup> bataillon prennent garnison à Jausiers et le 6<sup>e</sup> bataillon aux Sanières et aux Davids sans la 21<sup>e</sup> compagnie qui reste à Jausiers.

Le 26 août, nouvelle répartition : la compagnie hors-rang, l'EM et la 18<sup>e</sup> compagnie cantonnent à La Condamine, les 17, 20 et la moitié de la 19<sup>e</sup> compagnie sont au quartier Breissand, l'autre demi-compagnie cantonne dans Jausiers. Le 6<sup>e</sup> bataillon au complet est à Barcelonnette

Pas de changement jusqu'au 9 septembre. Durant, cette période, le régiment effectue des marches, des tirs et complète son instruction.

Le 9 septembre à 21 h, une dépêche vient de Lyon. Le 357<sup>e</sup> RI doit de rendre à Gap pour se transformer de régiment de place en régiment de campagne.

Le 10 septembre : journée consacrée aux préparatifs de départ.

Le 11 septembre, le régiment quitte l'Ubaye et cantonne au Lauzet et à Ubaye. Le 12, il a rejoint Chorges. Et le 13, il rejoint Gap en train.

Le 15 août, il est dirigé sur le camp de la Valbonne en débarquant en gare de Montluel (15 km à l'est de Villeurbanne). Il est reconstitué en munitions, vivres de réserve, reçoit des chevaux et des mulets pour ses deux sections de mitrailleuses.

Le 18 septembre, il est dirigé dans les Vosges et débarque à Épinal et arrive le 19 à Brouvelières. Il fait partie de la 151<sup>e</sup> brigade d'infanterie du général Dalbiez. Celui-ci blessé le 23 septembre, le lieutenant-colonel de Susbielle prend le commandement de la brigade (avec le 297<sup>e</sup> RI de Chambéry et le 359<sup>e</sup> RI de Briançon) et c'est le commandant Boudet qui va commander le 357<sup>e</sup> RI. Il reste dans les Vosges jusqu'à la mi-décembre et rejoint la région de Flirey, en Meurthe-et-Moselle au nord-ouest de Nancy, le 13 décembre 1914 (région également occupée par le 157<sup>e</sup> RI en 1915).

On le retrouve dans les Vosges au début de 1915, dans la région de Soultzeren puis au vieil Armand et dans les tranchées de Sillackerwasen et à Metzeral et enfin dans la région de La Fontenelle en juin 1915...

---

<sup>30</sup> Tous les 177 régiments d'active à l'ordre de bataille de juillet 1914 dérivent un régiment de réserve qui prend le numéro du régiment d'active + 200. Ils sont automatiquement commandés par le commandant en second du régiment d'active.

<sup>31</sup> La numération des unités suit celle du régiment d'active. Comme le 15/7 avait 16 compagnies, la 1<sup>re</sup> compagnie du 357<sup>e</sup> RI est la 17<sup>e</sup> compagnie.

Hélas, il est dissous le 27 juin 1915, sans raison apparente, sinon que c'est là, l'expression de la nécessité de supprimer ces régiments pour renforcer en combattants d'autres régiments, particulièrement décimés. Ainsi, le 5<sup>e</sup> bataillon passe au 297<sup>e</sup> RI et le 6<sup>e</sup> bataillon passe au 359<sup>e</sup> RI. Le drapeau est ramené au dépôt de Gap. Son existence est donc courte et il a subi peu de pertes. Pourtant six Ubayens tombent au sein de ce régiment

### **Le 3<sup>e</sup> BTCAP (bataillon territorial de chasseurs à pied).**

Il est formé le 3 août 1914 à Vienne sous le commandement du capitaine Hugues et reçoit ses réservistes les 3 et 4 août, ce qui lui permet de constituer quatre compagnies. Son effectif est de 15 officiers et une cinquantaine de sous-officiers et de 1008 chasseurs et huit chevaux. Le 6 août, il embarque à 3 h 30 en train à destination de Chorges où il débarque à 22 h 30. Comme le cantonnement est déjà occupé par le 111<sup>e</sup> RT, il marche de nuit vers le village d'Ubaye, où il n'arrive que le 7 août à 8 h 30.

Le 8 août, il poursuit sa marche sur Barcelonnette. Ne pouvant poursuivre sur Tournoux car trop occupé, il doit cantonner à Barcelonnette. Le 10 août, il reçoit cependant l'ordre d'envoyer une section par compagnie à Cuguret, au fort Moyen, à la batterie des Caurres et à Vallon-Claous.

Ce n'est que le 12 août, que le restant toujours à Barcelonnette, peut rejoindre la Haute vallée. La 1<sup>re</sup> compagnie est à Jausiers. La 2<sup>e</sup> et la 4<sup>e</sup> compagnie vont sur Saint-Paul. Et la 3<sup>e</sup> compagnie s'installe aux baraquements de l'Ubaye à la Condamine.

Le 21 août, 40 travailleurs de la 3<sup>e</sup> compagnie remettent en état le sentier partant de la Condamine à Cuguret. Ce jour-là, le médecin aide-major de 1<sup>re</sup> classe Chaffal, écrit une carte postale de la mairie de Saint-Paul à ses parents (photo ci-contre - Collection Jehan Landé), où il indique que l'infirmerie avec 50 lits se trouve à l'étage et c'est là qu'il procède aux visites médicales.

Le 24 août, 14 hommes sous la direction du génie procèdent à l'évacuation par explosion de rochers entravant la route près du pont de la Fortune et le gouverneur de Tournoux exprime toute sa satisfaction pour la rapidité avec laquelle son détachement a rétabli les communications sur la route de Saint-Paul entravée par les matériaux de toute sorte débordant d'un torrent.

Le 25 août, une dépêche du gouverneur de Lyon avertit que les différents bataillons territoriaux doivent se tenir prêts à quitter les vallées pour faire partie des troupes de campagne. Le chef de corps donne l'ordre d'intensifier l'instruction militaire dans toutes les sections.

Le 27 août, le détachement de Vallon-Claous est supprimé. Le 2 septembre, le poste de Cuguret est réduit à 30 hommes.

Comme le 357<sup>e</sup> RI quitte l'Ubaye pour Gap le 10 septembre, la répartition des troupes est alors plus aisée :

Le 111<sup>e</sup> RIT occupe Jausiers et Cuguret, les baraquements de Pellegrin de l'Ubaye, le fort moyen, La Condamine, Saint-Paul, Meyronnes, Larche, Virayssé et Roche-la-Croix dans les postes laissés libres.

Le 3<sup>e</sup> BTCAP, au complet, reste à Barcelonnette

Un télégramme du gouverneur de Lyon le numéro 21103 précise : « pour relever dépôts déficitaires, prélevez dans les huit régiments territoriaux et les quatre bataillons de chasseurs, mobilisés par la 14<sup>e</sup> région, 250 hommes par bataillon aptes à faire campagne y compris sous-officiers et caporaux en commençant par volontaires. » Une compagnie de marche est immédiatement constituée par l'état-major du 3<sup>e</sup> BTCAP.

14 septembre. Ce contingent reçoit l'ordre de partir sur Grenoble commandé par le capitaine Boulu. Le JMO précise :

« Ce contingent qui a été constitué par les soins du chef de bataillon est ainsi composé : capitaine Boulu (commandant) - lieutenant de Saint-léger - sous lieutenants Pouguer, Adjudant Mouin, Sergent-fourrier faisant fonction de sergent-major Moine - huit sous-officiers - 16 caporaux et 223 chasseurs dont quatre brancardiers et quatre clairons.



Le capitaine présente sa belle compagnie au chef de bataillon Hugues qui est heureux d'adresser ses félicitations aux volontaires qui ont demandé à faire partie de cette unité admirablement sélectionnée qui, la première dans le 3<sup>e</sup> bataillon territorial, a l'honneur de faire partie des troupes de campagne. Aux regrets de voir partir un peu avant lui ses chers chasseurs, le commandant ajoute que ses vœux les plus sincères de bonne chance et de succès.

La compagnie de marche qui fera étape le 15 au Lauzet, le 16 à Chorges, et arrivera le 17 septembre à Gap partira demain à 4 h 30. Le bataillon l'accompagnera jusqu'aux Thuiles où il fera ses adieux. »

7 octobre : le gouverneur de Lyon donne l'ordre de diriger sur le 23<sup>e</sup> chasseurs un contingent de 350 chasseurs du bataillon territorial.

11 octobre : arrivée d'un détachement de 100 chasseurs venant du dépôt de Vienne.

29 octobre : le gouverneur de Tournoux reçoit un télégramme qui ordonne par ordre ministériel de quitter l'Ubaye afin d'embarquer à Chorges le 9 novembre à destination de Vienne où il sera renforcé et constitué en unité type de campagne.

6 novembre : à son départ pour Vienne, le bataillon se concentre à Revel, il est cantonné le 7 à Ubaye, le 8 à Chorges et s'embarque le 9 à Chorges à 10 h du matin à destination de Vienne où il arrive à 24 heures. Dans cette ville, il perçoit ses équipements et matériels complémentaires et poursuit l'instruction. Il ne quitte Vienne à destination de Gérardmer puis le front des Vosges que le 19 novembre.

Dans le journal des dimanches 17 et 24 janvier 1915, un article révèle que le comité de l'association des Femmes de Barcelonnette pour les Secours aux soldats a reçu du commandant Hugues commandant le 3<sup>e</sup> BTCAP ce courrier du 18 décembre 1914, adressé à madame Gassier la présidente.

Le 3<sup>e</sup> BTCAP combat dans les Vosges et participe même à la bataille du col de la Chipotte près du 157<sup>e</sup> RI qui combat à Ménil-sur-Belvitte. On le retrouve sur la Marne, participe à la 1<sup>re</sup> bataille de l'Artois. En 1915, il combat à Souchez près d'Arras. En 1916, il est sur la Somme, au chemin des Dames en 1917, en 1918 en Champagne et à la fin de la guerre, il est dans la région de Saint-Quentin. Sa guerre a été meurtrière puisque ses pertes s'élèvent à 2 039 officiers, sous-officiers et chasseurs.

### **Le 111<sup>e</sup> RIT (111<sup>e</sup> régiment d'infanterie territorial).**

Après les mesures de mobilisation qui se font à Montélimar, le régiment embarque le 5 août 1914 et quitte la ville à 15 h 31 à destination de Chorges. Commandé par le lieutenant-colonel Jaissy, il est composé de deux bataillons à quatre compagnies soit 22 officiers 142 sous-officiers et 1 939 hommes ainsi que 20 chevaux.

Le 7 août, il arrive à Méolans et le 8, il cantonne à Saint-Pons. Le 9, la compagnie hors-rang et le 2<sup>e</sup> bataillon sont à Barcelonnette.

Le 10 août, une section de la 4<sup>e</sup> compagnie est dirigé sur Viraysse. Une seconde de la même unité doit se rendre à Roche-la-Croix et 25 hommes de la 3<sup>e</sup> compagnie sont dirigés vers Larche.

G. Terrail, ingénieur et soldat au 111<sup>e</sup> RIT écrit une lettre à Madame la présidente du dispensaire de Barcelonnette et le remercie en ses termes :

« Permettez à un soldat du 111<sup>e</sup> territorial de vous remercier au nom de tous les soldats de ce régiment qui ont eu recours à votre dispensaire, et en son nom personnel aussi, des bons soins que vous leur avez donnés et que vous leur donnerez encore...

... Merci à toutes ces dames et à toutes les jeunes filles du dispensaire ».

Dès la mobilisation, Mme la commandante du Noyer de Lescheraine, Mme la capitaine Barrin, Mme Dufour, la digne épouse du vaillant lieutenant de gendarmerie de notre arrondissement, Mme Defert, Mme Derbez dont la maison a été transformée en dispensaire. L'objectif de ce dispensaire est d'offrir « les mille douceurs que nos réservistes à la face brûlée, épuisés par les longues étapes que nos soldats surmenés par les jours de fièvre n'auraient pu trouver nulle part ailleurs. » Ce sont donc des victuailles qu'elles offrent : « charcuterie, soupes, boîtes de conserve, vin, bière limonade, café, thé, sucre chocolat rhum, sirops - linges de corps, mouchoirs, chaussettes, tricots. »

Le 13 septembre ; la troupe de Saint-Pons et de Barcelonnette rejoignent Meyronnes avec l'état-major du 1<sup>er</sup> bataillon, de la compagnie hors rang et de la 1<sup>re</sup> compagnie et la 2<sup>e</sup> compagnie reste à Fontvive. La 3<sup>e</sup> compagnie à Saint-Ours. L'état-major du 2<sup>e</sup> bataillon avec les 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 7 compagnies stationnent à Tournoux. Et la 8<sup>e</sup> compagnie est aux Gleizolles.

Le 11 septembre nouveau mouvement. L'EM et la 8<sup>e</sup> compagnie sont à La Condamine. Le 1<sup>er</sup> bataillon est à Jausiers, sauf une section de la 1<sup>re</sup> compagnie à Cuguret. La compagnie hors-rang et l'état-major du 2<sup>e</sup> bataillon et la 7<sup>e</sup> compagnie sont aux baraquements de la Condamine. Cette dernière détache une section au fort moyen. La 6<sup>e</sup> compagnie est à Saint-Paul et la 5<sup>e</sup> compagnie est répartie sur Meyronnes, Larche Viraysse et Roche-la-croix

Le 27 septembre, après avoir reçu l'ordre de quitter la vallée, le 111<sup>e</sup> RIT quitte ses cantonnements, rejoint Chorges et Savines et embarque en chemin de fer à destination du camp de la Valbonne. Et le 6 octobre, il embarque à destination du front à Villers-Cotterêts, près de Soissons.

Durant la Grande guerre, il combat tout d'abord dans l'Aisne jusqu'en avril 1915. Il est dirigé à l'ouest de Reims du 15 avril au 15 juin 1915 demeure en Champagne jusqu'à fin juin 1916. Il combat ensuite dans le secteur de Vauquois du 30 août au 14 décembre 1916 et en Argonne puis au service des forts de Verdun.

Après l'armistice toujours dans le secteur de Verdun il sera dissous le 6 février 1919

Ses pertes sont peu nombreuses : 91 hommes en tout dont un sous-lieutenant, 8 sergents et douze caporaux.

### **Le 112<sup>e</sup> RIT (112<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale).**

Il est plus connu en Ubaye car il est issu de la subdivision de Gap et était rattaché administrativement au 157<sup>e</sup> RI et des Ubayens y ont été mobilisés.

À la mobilisation il est commandé par le lieutenant-colonel Valot. L'état-major du régiment ainsi que le 2<sup>e</sup> bataillon et la 2<sup>e</sup> compagnie sont à Mont-Dauphin tandis que la 1<sup>re</sup> compagnie est à Château-Queyras. L'EM du 1<sup>er</sup> bataillon, les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> compagnies sont à Saint-Vincent-les-Forts, dès le 6 août 1914. Les unités s'installent, améliorent le cantonnement et poursuivent l'instruction.

Suite aux pertes subies par le 157<sup>e</sup> RI, le 15 septembre, 7 lieutenants 15 sous-officiers et 485 caporaux et fantassins se rendent à Gap et passent au 157<sup>e</sup> RI.

Le 27 septembre, en provenance de Mont-Dauphin et de Vars, le 2<sup>e</sup> bataillon arrive en Ubaye. La 5<sup>e</sup> compagnie cantonne à Saint-Paul, la 6<sup>e</sup> à La Condamine, la 7<sup>e</sup> à Meyronnes et la 8<sup>e</sup> à Jausiers.

Le 4 octobre, à son tour, le régiment reçoit l'ordre de se mettre sur pied de guerre.

Le 6 octobre, la 5<sup>e</sup> et la 7<sup>e</sup> compagnie se déplacent aux Thuiles, La 6<sup>e</sup> compagnie continue sur le Martinet tandis que la 8<sup>e</sup> se dirige directement sur Ubaye.

Le 7 octobre, toutes ces compagnies convergent vers Ubaye et le 8 octobre, le 2<sup>e</sup> bataillon, au complet, rejoint Chorges. Ce même jour, les 3 et 4<sup>e</sup> compagnies de Saint-Vincent font route à destination de Chorges. Mais le chef de bataillon Rostan commandant le 1<sup>er</sup> bataillon reste provisoirement à Saint-Vincent comme commandant d'armes.

Le 10, le départ de Chorges se fait à 15 h 56 pour le 2<sup>e</sup> bataillon et à 18 h 56 pour le 1<sup>er</sup> bataillon.

Le régiment arrive le 11 octobre au camp de la Valbonne. Il est intégré à la 96<sup>e</sup> division territoriale puis à la 191<sup>e</sup> brigade commandée par le colonel Fumet.

Le 18 octobre, le régiment débarque à Mourmelon-le-Petit et est destiné à occuper le secteur de Prosnes. Le 17 novembre, il reçoit un troisième bataillon. Il reste dans la région jusqu'en juin 1915 et gagne le secteur des Hauts-de-Meuse. En septembre, on le trouve sur le front de Suippes. Et il rejoint le front de Verdun en juin 1916. Très diminué par les pertes de Verdun le régiment est réduit à deux bataillons. Du 8 août au 26 décembre 1916, il combat sur la Somme au sein du 6<sup>e</sup> CA de la 6<sup>e</sup> armée du général Fayolle.

Puis entre le 1<sup>er</sup> janvier et le 9 juin 1917, il participe à l'offensive sur l'Aisne.

Entre le 9 juin 1917 et le 24 mars 1918, le régiment est dans le secteur des Vosges et de la Haute-Alsace faisant désormais partie de la 7<sup>e</sup> armée à l'est de Saint-Dié près de la ligne des crêtes au col du Bonhomme

ou vers la Schlucht. Il revient sur le front de la Somme du 26 mars au 2 mai, 1918 avant de regagner le front de Lorraine entre mai et août 1918, où le régiment est employé à l'entretien des routes.

Mais le 17 juillet, il est notifié que les régiments territoriaux réserve d'infanterie sont supprimés en tant que régiment. Cependant certains d'entre eux sont réorganisés en bataillons isolés de pionniers. Quelques officiers du 112<sup>e</sup> RIT sont affectés au 134<sup>e</sup> RI. Cette mesure prend effet le 11 août 1918.

Les pertes du 112<sup>e</sup> RIT sont conséquentes : 10 officiers dont trois capitaines et 52 hommes en Champagne octobre 1915 à juin 1916, quatre sur les Hauts de Meuse, 68 en Champagne du 15 septembre au 31 octobre 1915, 61 en Champagne entre le 1<sup>er</sup> novembre 1915 et le 12 juin 1916, 25 dans la Somme entre le 20 septembre et le 25 décembre 1916, 24 sur l'Aisne du 25 mars et le 9 juin 1917, 24 autres hommes dans la Somme du 28 mars au 6 mai 1918 et enfin six poilus sur le front de Lorraine ou en captivité, soit 264 hommes ou cadres en tout. Deux Ubayens du 112<sup>e</sup> RIT ne reviennent pas au pays. Il s'agit de Frédéric Liotard de Saint-Vincent-les-Forts et de Paul Maurin de Barcelonnette.

Après le départ de ces unités de réserve, il reste seulement en Ubaye deux compagnies spéciales dites « compagnies de garde de l'Ubaye », fournies par les dépôts du 52<sup>e</sup> et du 157<sup>e</sup> RI.

On a alors dans la vallée :

- ♦ la 1<sup>re</sup> compagnie du 52<sup>e</sup> RI à Jausiers, Tournoux et dans les ouvrages avoisinants,
- ♦ la 2<sup>e</sup> compagnie du 157<sup>e</sup> RI à Barcelonnette et à Saint-Vincent. Ces compagnies ont pour mission d'assurer la garde des bâtiments, puis celle des prisonniers de guerre

### Les prisonniers en Ubaye.

Effectivement, l'Ubaye se voit doter de deux camps de prisonniers, dès lors que les casernes sont vides.

À Barcelonnette, trois dépôts ont été créés :

- ♦ Le premier dépôt concerne des hommes de troupe valides de fin septembre 1914 à novembre 1916. Ces prisonniers sont gardés par la seconde compagnie de garde du 157<sup>e</sup> RI soit environ 120 personnes. À noter qu'il était interdit d'utiliser ces prisonniers au travail sur place, en raison de la proximité de la frontière, ce qui déplaisait à la population qui aurait souhaité en bénéficier pour les travaux des champs au lieu de les voir partir à Chauffayer pour travailler sur le réseau ferré de Gap à la Mure. Cependant, par un télégramme du 26 juin 1915, le ministère de la Guerre, sous la pression du député André Honnorat, autorise l'utilisation des prisonniers de guerre des dépôts de Barcelonnette et de Jausiers, pour des travaux agricoles et de terrassement, dans les communes de l'Ubaye. Conséquence de cette décision, 50 prisonniers provenant du dépôt de Sisteron sont pris en charge par le dépôt de Barcelonnette.



Exemple de billet imprimé par le dépôt d'officiers prisonniers de guerre. (Collection Jehan Landé).

En outre, parmi ces prisonniers, se trouvaient quelques Alsaciens-Lorrains, enrôlés de force, qui finalement ont été regroupés en mars 1915 avec leurs compatriotes au dépôt de Lourdes.

- ♦ Le second dépôt ouvert en octobre 1915 et également fermé en novembre 1916, était composé d'hommes de troupe inaptes au travail ou invalides. Il était gardé par le personnel de la seconde compagnie de garde du 157<sup>e</sup> RI. Ces deux dépôts ont accueilli en tout près de 1700 prisonniers.

Malgré l'inaptitude de ces prisonniers au travail, le 9 juillet 1915, le commandement de la 14<sup>e</sup> région militaire autorise le prélèvement de 60 hommes, presque tous des cultivateurs, afin de donner satisfaction aux agriculteurs, pour les travaux de fenaison. Divisés en équipes, ils sont mis à la disposition des maires, au prorata des besoins de chaque Commune et pour une durée de 15 jours.

- ♦ Le troisième dépôt de novembre 1916 à mars 1920, concernait les prisonniers qui n'avaient pas donné leur parole. Ils n'avaient pas voulu émarger la charte dans laquelle, ils s'engageaient à ne pas s'évader.

Leur garde était en conséquence plus sévère. En novembre 1918, séjournèrent 537 officiers, deux sous-officiers et 144 hommes de troupe.

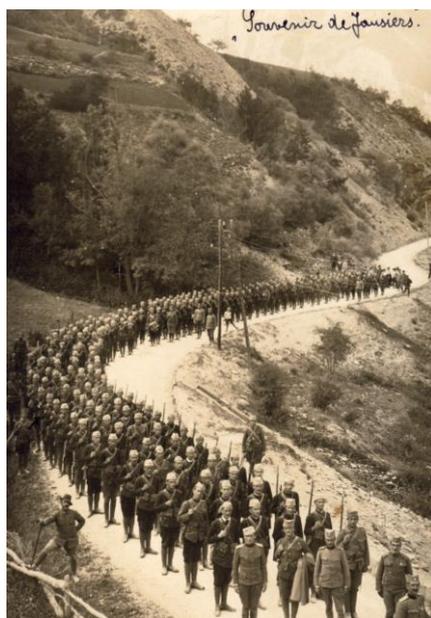
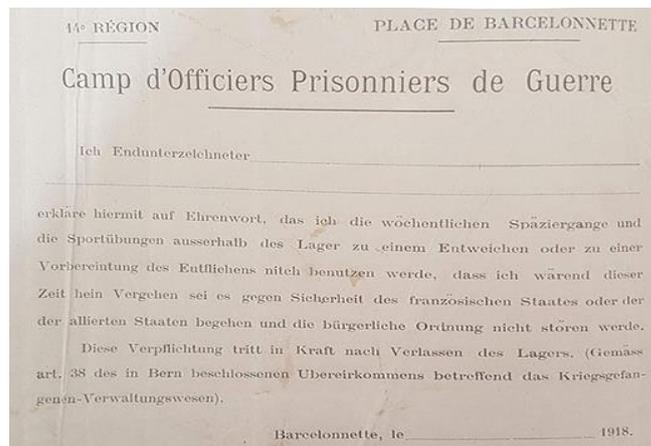
La hiérarchie militaire allemande était conservée : ainsi certains officiers avaient une « ordonnance ». Et, afin de décourager les évasions, les prisonniers ne détenaient pas de somme d'argent (centimes et francs) mais ils pouvaient faire des achats sur place grâce à des billets imprimés sur place par les dépôts. Ces billets étaient remis par les autorités militaires aux officiers prisonniers en échange des sommes d'argent envoyées sous forme de mandat, par leurs familles.

À l'extérieur des casernes, ces billets en centimes ou en francs n'avaient aucune valeur. Cet épisode est bien connu de Jehan Lande, membre du conseil d'administration de l'AVPVU (Association de Valorisation du Patrimoine de la Vallée de l'Ubaye) qui, au fil des ans, a réussi à trouver pratiquement tous les échantillons de ces billets.

À Jausiers, deux dépôts sont créés :

♦ Le premier voit le jour en octobre 1914. Il regroupe une dizaine d'officiers appelés « officiers sur parole », ces officiers ayant donné leur parole par écrit de ne pas tenter de s'évader comme on le voit sur ce document ci-contre transmis par José Saby. Ils étaient autorisés à se déplacer autour du village, ce qui déplaisait à la gente féminine et une partie de la population avait demandé la fermeture du camp. Ce dépôt est fermé le 26 mai 1915.

♦ Un second dépôt est créé le 1<sup>er</sup> octobre 1918 puis fermé en mai 1920 détachés de Barcelonnette et de Sisteron. En effet, dès octobre 1914, on y trouve un camp pour prisonniers de guerre de troupes valides, un



**Photo prise par Isidore Blanc (un des professeurs de Français) lors d'une randonnée du bataillon serbe dans le Parpaillon. (Collection privée Yves Revest).**

autre pour les officiers. Comme dans le camp de Barcelonnette, des billets imprimés sur place permettaient à ces prisonniers de faire des achats dans l'enceinte du dépôt qu'ils n'avaient pas le droit de quitter. Ces deux camps sont dissous en novembre 1916.

Durant cette année 1916, le quartier Breissand accueille en outre le bataillon universitaire serbe de mai 1916 à novembre 1917 et des enfants réfugiés de la région parisienne de mai à septembre 1918.

À Saint-Vincent, dans le fort et dans la caserne de Courtigis, un détachement de faible effectif de territoriaux est présent.

Fin octobre 1919, on dénombre encore 161 officiers allemands prisonniers que l'on souhaite transférer dont huit prisonniers à Châteauroux, sept à Jausiers et 126 au camp de la Courtine. À ce moment, on crée un camp unique d'officiers allemands jusqu'au 13 février 1920. Et un autre camp est installé à Jausiers du 1<sup>er</sup> octobre 1918 au 15 mars 1920.

Enfin, au-delà de ces casernes occupées par des prisonniers ou par des Serbes, aucune autre troupe n'est en Ubaye durant les quatre années de guerre. Toutefois dans les batteries comme Cuguret, Roche-la-Croix, Vallon-Claous, Viraysse et la petite caserne de Larche, des postes mixtes d'une dizaine d'hommes commandés par un sous-officier gardent ces ouvrages durant l'hiver 1914.

En 1915, comme toutes les pièces d'artillerie ont été dirigées vers le front, cette occupation n'est pas renouvelée. Les forts de l'Ubaye, fermés à clé, sont désespérément vides...

## Chapitre II

### La présence des unités militaires en Ubaye de la fin de la première guerre mondiale à la fin de la seconde guerre mondiale.

Cette seconde période qui s'étend de la fin de la guerre de 1914-1918 à la seconde guerre mondiale commence très modestement avec une absence quasi-totale de militaires y compris dans les forts jusqu'à l'arrivée du 15<sup>e</sup> BCA en 1922. Et elle se termine peu à peu par une nette montée en puissance avec la construction de la ligne Maginot des Alpes et, face à la menace hitlérienne, par la mobilisation de nombreuses unités. Cela se traduit en 1939 par la présence la plus massive de troupes militaires en Ubaye de ce siècle jusqu'à l'armistice du 24 juin 1940.

Après la guerre de 1914-1918 et le départ des derniers prisonniers, la vallée est vide : peu de militaires sont présents. Les forts sont fermés, les casernes de Barcelonnette et de Jausiers sont quasi inhabitées, excepté quelques militaires de garde.

Les autorités civiles s'inquiètent de cette absence militaire et commencent à se préoccuper du sort des casernes et font part à l'État de cette légitime inquiétude.

Il faut attendre 1920 et le début de la réorganisation de l'armée en cours pour avoir quelques précisions sur une possible occupation des locaux.

Ainsi le 20 octobre 1920, le général Buat, ministre de la Guerre envoie un courrier à M. Honnorat et lui signale qu'il est prévu au retour des bataillons de Silésie de la 46<sup>e</sup> division de récupérer les casernes de Barcelonnette à son profit. Pour Jausiers, une étude reste à faire.

Puis, en 1921, d'autres informations sont annoncées. En réalité, comme les municipalités de Barcelonnette et de Jausiers, conscientes de l'utilité d'une présence militaire en Ubaye, avaient insisté auprès d'André Honnorat, celui-ci a fait jouer ses relations parisiennes dans le but d'obtenir gain de cause par l'affectation d'un corps de troupe en Ubaye.

Fin janvier 1921, le Journal de Barcelonnette écrit :

« On dit que le 15<sup>e</sup> bataillon de chasseurs serait appelé incessamment à tenir garnison à Barcelonnette. Aucune notification officielle n'est encore connue à l'heure où nous mettons sous presse, et il est possible que le 15<sup>e</sup> chasseurs à pied - non alpin - et qui n'appartient pas à la 14<sup>e</sup> région militaire de Lyon ne vienne jamais ici. »

#### L'histoire de la présence du 15<sup>e</sup> BCA (15<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs Alpains) à Barcelonnette.

Cela se précise le mois suivant car un détachement du dépôt du 15<sup>e</sup> BCP arrive en mars afin de prendre possession des casernes.

Le restant du bataillon sous les ordres du chef de bataillon Mellier venant de Haute-Silésie arrive officiellement à Barcelonnette le 11 juillet 1922 à 7 h du matin. Il est accueilli par M. le maire et le conseil municipal au complet. Son arrivée fut magistrale. En face de la sous-préfecture, une inscription « Honneur et gloire au 15<sup>e</sup> bataillon de chasseurs ». Dans son discours d'accueil, le maire, M. Dou « rappelle avec quel courage et quelle abnégation nos petits chasseurs se conduisirent durant la guerre et jusqu'à ces jours derniers en Silésie. »



Un bouquet, cravaté des couleurs tricolores fut offert par le jeune Doux au commandant Mellier qui, vivement ému par cette délicate attention, embrasse le gamin.

Et à 11 h un apéritif sera offert aux cadres par la municipalité. Naturellement trois jours après, le 15<sup>e</sup> BCA au complet et sa fanfare participent aux activités et cérémonies du 14 juillet et cette journée est exceptionnelle car les Barcelonnettes retrouvent non sans une certaine émotion ces fameux chasseurs.

Le 15<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied (BCP) a été créé en 1854 et sa garnison est Brienne et surtout Saint-Étienne-les-Remiremont dans les Vosges depuis le 21 novembre 1823 à 1914 Faisant partie de la 81<sup>e</sup> brigade d'infanterie appartenant à la 41<sup>e</sup> division d'infanterie du 7<sup>e</sup> corps d'armée, il commence la guerre de 1914-1918 sur les crêtes des Vosges (Uffolz, Crête de Barrenkopf, Crête de Schratzmännle, secteur de Rehfelsen et surtout au Hatmannswillerkopf) jusqu'en 1916 où il participe à la bataille de la Somme. En 1917, il est au chemin des Dames puis fait partie de l'armée d'Italie fin novembre de 1917. Du 11 au 21 février 1918, il est en première ligne au célèbre Monte Tomba et en avril, le bataillon rentre en France. Lorsque l'armistice est signé, le bataillon est à Nouvion. Il traverse Bruxelles le 22 décembre 1918 et est désigné pour faire partie des troupes d'occupation en Rhénanie. Le 15<sup>e</sup> BCP devient 15<sup>e</sup> BCA alors qu'il séjourne à Teschen dans les Sudètes et « s'alpinise » en prenant garnison à Barcelonnette.



Ce bataillon a un insigne naturellement réglementaire (c'est une tête d'Alsacienne) du fait de sa longue présence de 1914 à 1916 à Bruyères en Alsace. De là, il prenait son repos dans la région de Thann (poche alsacienne conquise par les Français) où les « accointances » avec les Alsaciennes ont nettement réconforté le moral de ces petits chasseurs... Il a un refrain. « J'fumerai bien une pipe mais je n'ai pas de tabac ».

En arrivant à Barcelonnette, il est cantonné dans les beaux bâtiments inaugurés en 1913, au quartier Haxo.



Comme ce quartier est à plus de 1 000 m d'altitude, André Honnorat a réussi à lui attribuer des sommes supplémentaires pour le chauffage des casernes en hiver.

Le bataillon, comme son prédécesseur vit en symbiose avec la population de la vallée de l'Ubaye. Énumérons la façon dont ce bataillon s'intègre parfaitement et facilement au sein de la population locale. Dès son arrivée, le bataillon offre des services à la cité. Ainsi, cette année-là, le commandant Mellier est tout à fait disposé à mettre à la disposition des particuliers des animaux d'attelage (chevaux et mulets) conformément à une circulaire ministérielle N°952 du 28 janvier 1920. Et cette intégration quasi naturelle se poursuit.

En février 1923, le 15<sup>e</sup> BCA organise une journée sportive, en concertation avec M. Caire, président du Syndicat d'initiative qui a eu cette idée de créer cette première manifestation d'hiver sportive. Ont été également concernés les Éclaireurs de France, le Club alpin ainsi que l'Union des commerçants. Au programme course relais ski, saut à skis, course de raquettes, course de luge, tandis que les « officiers de complément<sup>32</sup> » sont invités à se faire connaître auprès du chef de corps de troupe dans la garnison du lieu où il habite afin de communiquer leur desiderata s'ils veulent assister aux exercices pratiques de l'unité.



**Discours de Paul Reynaud, lors de l'inauguration du monument aux morts de Barcelonnette, le 19 août 1923.**

Et naturellement, tout le 15<sup>e</sup> BCA et sa fanfare, comme la musique du 15/7 avant la guerre, sont sollicités pour la cérémonie du dimanche 19 août 1923 où le monument aux morts de de Barcelonnette est enfin inauguré en présence d'André Honnorat, sénateur, de Paul Reynaud député et du général Bordeaux commandant le groupe fortifié des Hautes et Basses-Alpes. etc.

En mars 1925, le 15<sup>e</sup> BCA organise une sortie des juniors sportifs de Jausiers, et bien sûr fait partie intégrante du concours annuel de skis à Barcelonnette et s'intègre dans l'organisation d'épreuves sportives à Larche. Et en mai, les sous-officiers donnent le premier spectacle artistique au collège.

Pourtant, les chasseurs du 15<sup>e</sup> BCA peuvent manifester un certain mécontentement au vu de l'augmentation du coût de la vie constatée en Ubaye.

Ainsi le Journal de Barcelonnette, en date du 31 mai

1925 raconte que :

« le 29, une soixantaine de petits chasseurs permissionnaires pour lutter contre la vie trop chère et le prix excessif des voyages en autocar ont gagné à pied allègrement la gare de Prunières. Voilà certes un moyen de locomotion pratique qui n'est pas à la portée de tout le monde, mais qui est certainement plus agréable qu'un voyage en autobus où les voyageurs sont empilés comme des anchois dans un bocal. »

En mai 1927, le 15<sup>e</sup> BCA participe à la fête de Jeanne d'Arc en lui donnant un certain éclat. En juin de la même année, la route du col de Valgelaye ou d'Allos est ouverte grâce à la main d'œuvre militaire et le génie militaire, sous certaines conditions tolère la circulation des routes stratégiques comme le chemin de Vallon Claous au col de Vars ou le chemin du Pinet inférieur à Restefond et aux Fourches.

En 1931, le sergent-chef M. Brun se marie. À cette occasion, une quête faite pour les pauvres recueille la somme de 45 francs 75.

Voici quelques renseignements sur la composition du bataillon.

Composé de quatre compagnies de voltige, d'une compagnie lourde comprenant la section de mitrailleuses (celle-ci est en garnison à La Condamine) et de nombreux mulets, l'effectif est d'environ 30 officiers et de 1000 hommes. Le bataillon dispose également d'une section d'éclaireurs installée à Larche. Celle-ci quitte le poste de Larche, déjà occupé par l'ancien 15/7 afin de s'installer dans un autre poste à Fouillouse en juillet 1934. Le bataillon dispose d'une compagnie dite de « piquet d'alerte » qui intervient en cas de catastrophe ou de piquet. Ainsi le 22 février 1934, le piquet est sur les lieux d'incendie d'un immeuble en feu à Saint-Pons et intervient avant l'arrivée des pompiers de Barcelonnette.

La tenue des Alpains est la suivante : tenue adaptée de couleur bleue soutachée de jonquille avec un cor de chasse sur les écussons. Les guêtres sont remplacées par des bandes molletières, les chaussures de montagne

---

<sup>32</sup> Officier de réserve.

cloutées sont de type napolitain. Les clous sont en tête de diamant pour s'accrocher au rocher ou à la glace. La semelle est même gravée à la lettre d'identification de la compagnie, ce qui permet de suivre ainsi la bonne colonne. La vareuse est à large col pour se protéger du froid. Par contre, la ceinture de flanelle est bleue. Plus tard, le mantelet sera remplacé par la cape dans laquelle on s'enroule au bivouac. Pour se distinguer des « à pied » les galons des officiers sont en chevrons, comme on peut le voir sur les photos d'époque.

Chaque compagnie se compose de quatre sections qui se décomposent en demi-section puis en trois groupes de combat commandés par un sergent.

À la compagnie, de manière théorique, on trouve : un capitaine commandant d'unité, trois lieutenants, un sous-lieutenant, un adjudant-chef et un adjudant, un sergent-major, le sergent-fourrier, huit sergents, le caporal-fourrier, 16 caporaux, deux tambours, deux clairons, un infirmier, quatre brancardiers, un tailleur, un cordonnier, un cycliste, trois conducteurs et enfin 210 hommes.

Comme dans chaque bataillon de chasseurs, le bataillon dispose d'une clique commandée par le caporal-clairon avec des clairons et des cors de chasse. Ce caporal clairon d'une réelle importance (et c'était une fonction très prisée) suivait toujours le chef de corps et sonnait du clairon pour donner les ordres. Puis ces sonneries étaient rejouées par les clairons des compagnies (les premiers postes radio n'arrivent qu'en 1939-1940). Bien sûr, on se servait aussi du sifflet, des signaux à bras et des signaux optiques et de l'organe de commandement qu'est la voix forte de l'officier ou du sous-officier.

D'ailleurs, pour être un bon officier, il fallait avoir un « bon organe » de commandement, c'est-à-dire une voix porteuse, cette particularité étant nettement signalée dans la notation.

En février 1925, le lieutenant Koenig (futur maréchal de France) qui fait partie des cadres du bataillon est muté le 25 février au 11<sup>e</sup> BCA de Gap.

De mai 1924 au 20 août 1924, il est désigné pour repartir en Rhénanie, sans doute à cause de sa récente connaissance de la région.

Un an après, fin août 1925, nouveau départ de France : le bataillon est prévu pour se rendre au Maroc en compagnie du 23<sup>e</sup> chasseurs et d'une partie du 159<sup>e</sup> RI ainsi que la section de mitrailleuses du 6<sup>e</sup> BCA. Son départ se fait le jeudi 3 septembre. Il ne rentre que le 29 novembre 1925 à Marseille où il reste au repos durant quelques jours. Il reprend le train pour Prunières le 1<sup>er</sup> décembre 1925. Les commerçants qui s'aperçoivent que le bataillon doit rentrer à pied à partir de Prunières, recueillent des dons, louent des taxis afin de ramener le bataillon à Barcelonnette.

Le concours de ski du 14 février 1926 s'organise autour du CAF, du Syndicat d'initiative et du 15<sup>e</sup> BCA. Le 15<sup>e</sup> fait désormais entièrement partie de la vie sociale en Ubaye. Au retour de manœuvres, geste de considération vis-à-vis de la population, c'est systématiquement le défilé en ville avant de rejoindre le quartier. Si la fanfare ne fait pas partie de la manœuvre, elle quitte le quartier pour se placer devant les troupes et tout le bataillon gagne le quartier derrière le chef de corps à cheval et la fanfare. Cette fanfare, toujours appréciée comme la musique d'antan du 15/7, donne pratiquement un concert chaque dimanche après-midi, place Manuel, est choyée par les habitants. Même le programme du concert du dimanche est indiqué dans la presse.



**Les sous-officiers du 15<sup>e</sup> BCA et le commandant Mellier, chef de corps, en 1922.**

En août 1936, une souscription est lancée en ville afin de recueillir des fonds pour aider la fanfare à acheter de nouveaux instruments

Les sous-officiers organisent de nombreuses séances récréatives en plus de la fête des sous-officiers qui se termine par un bal très apprécié des habitants de la vallée. Au programme également des concours de boules au profit de la population. Le stand de tir du 15<sup>e</sup> BCA au Chazelas est mis à la disposition de la STU (Société de tir de l'Ubaye).

Même le foyer du chasseur se met de la partie et organisait un concours de boules, le premier ayant eu lieu le mardi 13 juillet 1937.

L'instruction des cadres de réserve est aussi une préoccupation du commandement du bataillon. Des cours de préparation militaire pour la troupe et une école de perfectionnement des officiers de réserve (EPOR) et de sous-officiers de réserve (EPSOR)° sont installés au quartier Haxo. Les caporaux ou sous-officiers de réserve peuvent s'y inscrire et suivre des cours et sont systématiquement habillés par l'armée. Ils sont en principe réunis au sein de l'amicale des sous-officiers de réserve de la vallée. In fine, un drapeau leur est confié le dimanche 21 juillet 1935.

Bals, concours de boules, activités sportives, fêtes des sous-officiers, tout est prétexte pour vivre au sein de la population. Quand le chasseur en tenue jouit d'une courte permission du samedi soir ou du dimanche ou quand en montagne, la journée est consacrée au repos, il fréquente les bistrotts mais va aussi à la messe.

Les cadres font l'objet de mutations, les stages sont fréquents. Les nominations, les mutations, les départs en stage, la moindre inspection font l'objet de petites annonces dans la presse locale : « *le Journal de Barcelonnette* » qui paraît chaque semaine en Ubaye depuis le 22 octobre 1882<sup>33</sup> et également dans le journal concurrent et moins connu « *L'Écho de l'Ubaye* »<sup>34</sup>. Mais aussi, le Bataillon fait part de ses malheurs. Et la population, au complet, se joint à la peine des hommes du bataillon comme lors de l'avalanche du 3 mars 1927 sous le Chapeau de Gendarme où périt le sergent Tarris, comme lors de l'accident du sous-lieutenant Leplatenier en 1935, victime de l'effondrement d'une corniche dans un virage de la route juste avant Larche<sup>35</sup>. En lisant le Journal de Barcelonnette, on peut aisément se rendre compte de l'intimité du bataillon avec sa ville.



**Personnels du 15<sup>e</sup> BCA, installant la plaque en hommage au sergent Tarris, sans doute en 1928 ou en 1929. On distingue la plaque sur la gauche.**

Ainsi, le jeudi 3 mars 1927, un terrible accident se produit sous le Pain de Sucre. Une reconnaissance à skis au Chapeau de Gendarme avec les lieutenants Bouquet et de Mars accompagné des sergents Tarris et Jouve se termine par la disparition du sergent Tarris dans une avalanche, alors que le groupe évoluait dans une neige épaisse sous le Pain de Sucre. Le journal de Barcelonnette du dimanche 6 mars précise que :

« dès midi et demi, on pouvait les apercevoir de Barcelonnette<sup>36</sup>. Malgré les difficultés de la montée que l'on pouvait deviner à la lenteur de leur avance, on les

<sup>33</sup> Il cessera de paraître le 12 août 1944.

<sup>34</sup> Ce journal apparaît le 29 septembre 1906 et ne paraît plus après la mobilisation d'août 1914.

<sup>35</sup> Une stèle en hommage au lieutenant Leplatenier a été érigée en bord de route : elle est toujours visible.

<sup>36</sup> À cette époque, l'Ubaye de la vallée était nettement moins boisé que maintenant.

voyait atteindre le couloir qui accède à la face est du Pain de Sucre et s'y engager résolument. Cependant, devant l'impossibilité de pouvoir poursuivre leur marche dans ce couloir dont la pente devenait presque verticale, on les voyait abandonner vers une heure et quart et prendre le chemin du retour. La descente commence dans d'assez bonnes conditions semblait ne plus devoir comporter de danger, puisqu'ils se trouvaient déjà hors du couloir où l'on pouvait redouter l'avalanche. C'est précisément alors qu'ils atteignaient la pente ensoleillée que la catastrophe se produisit. L'on vit fort bien, même à l'œil nu, le glissement de neige se produisant, et emportant le sergent Tarris puisque ce que fut lui la victime. Aussitôt, le peloton de skieurs du 1<sup>e</sup>, était alerté par un officier témoin du drame...

... Le soir à 5 h 15, le peloton de secours revenait avec le lieutenant Bouquet et le sergent Jouve. Un peloton de chasseurs est allé occuper la maison forestière des Allaris et tenter de retrouver le corps du sergent Tarris. »

L'article concernant le rapatriement du corps du Sergent Tarris au quartier (le 27 mai 1927) est particulièrement émouvant. En effet, le corps fut retrouvé suite à la fonte des neiges. C'est le capitaine Daval secondé par le lieutenant Puvis de Chavannes et par une partie du peloton de skieurs du bataillon que le corps fut découvert, la tête et les bras émergeant de la neige. À 18 h 30, au pont du Plan, une simple et imposante cérémonie avait lieu. À cette heure-là, précise le Journal de Barcelonnette :

« tous les hommes du bataillon, en état de porter les armes, et précédés de la fanfare du bataillon, étaient massés dans l'hémicycle formé par le croisement des routes d'Allos et de la Conchette du débouché du pont. À 18 h 45, M. le chef de bataillon Simon, précédant de quelques minutes la caravane qu'il a tenu à accompagner lui-même, donnant ainsi la preuve nouvelle de son paternel attachement pour les hommes qui lui sont confiés, arrive dans l'hémicycle, donne quelques ordres de détail et s'entretient avec diverses personnes. À 19 h, le corps qui a été mis dans un cercueil provisoire et orné de fleurs et de drapeaux tricolores, arrive un bref commandement : Présentez Armes ! et aussitôt la fanfare exécute la marche de Sidi Brahim, cependant que les troupes saluent et que la foule, presque toute la population, s'incline émue par la simplicité et la grandeur de l'hommage rendu. Puis le cortège s'ébranle. La fanfare exécute la Marche funèbre de Chopin. Une section, l'arme basse, entoure le char, derrière M. le commandant Simon, puis le reste de la colonne en armes, et enfin la foule accompagnant le corps jusqu'à la caserne dans le plus grand recueillement... »



**Le cor de chasse du 15 rénové en 2008 par l'Amicale ubayenne des chasseurs alpins.**

Plus tard, en hommage à ce sergent, le 15<sup>e</sup> BCA a posé en 1928, une plaque sur le grand rocher situé au bas du couloir de l'avalanche (sur le sentier entre le col des Allaris et le col de Cloche, photo page précédente) et en dessous un insigne en métal du 15<sup>e</sup> BCA. En 2008, grâce à Louis Bouvet qui avait trouvé la plaque au pied du rocher, l'amicale ubayenne des chasseurs alpins a replacé la plaque sur le rocher et en a profité pour peindre en jonquille<sup>37</sup> l'insigne du 15 (photo ci-dessus).

En octobre 1929, le bataillon bénéficie d'un vrai stade de garnison, avec piste en cendrée de 400 m avec des tribunes surélevées. Ce stade dispose d'une piste de 100 m, d'un emplacement pour le lancement de grenades, agencé de façon très originale tranchées et trous d'obus, d'un terrain de basket, de sautoirs, d'une barre-fixe, d'un emplacement de lancer du poids.

<sup>37</sup> Dans les traditions chasseurs, jaune se dit « jonquille » et rouge se dit « bleu cerise ».

Le bataillon possède une équipe de foot et même une équipe de rugby. Le 8 novembre 1929, l'équipe bat celle de Gap par six essais contre zéro dans le cadre du championnat militaire du 14<sup>e</sup> corps d'armée.

On a une bonne connaissance des activités du 15<sup>e</sup> BCA en lisant l'historique suivant qui a été rédigé pratiquement au jour le jour durant une dizaine d'années entre le 12 juillet 1922 et le 31 décembre 1931. Cet historique rassemble les principales activités du corps, notamment toutes les sorties et relate en outre, toutes les affectations au 15 ou les départs des cadres au profit d'autres unités. Et sa lecture est impressionnante, car les intenses marches, reconnaissances, manœuvres en montagne sur plusieurs jours ou semaines attestent de l'incroyable force et résistante physique de tous les cadres et de leurs hommes.

### **Année 1922.**

« 20 avril : le peloton de skieurs (détachement de Larche) commandé par le lieutenant Bariola effectue à 9 h le raid : Larche, col de la Portiolette, col du Vallonet, Fouillouse, Saint-Paul, la Condamine.

- Le 15 juin : départ pour les manœuvres en montagne. Étape Barcelonnette, La Condamine (baraquements de l'Ubaye). Départ à 6 h et arrivée à 9 h.

- 16 juin : étape la Condamine Larche départ à 6 h et arrivée à 9 h.

- 17 juin : repos.<sup>38</sup>

- 18 juin : reconnaissance au col de Larche sous la direction du capitaine Daval commandant provisoirement le bataillon.

- 19 juin : reconnaissance au col de L'Enclausette.

- 20 juin : cantonnement.

- 21 juin : reconnaissance du col de Viladel : lieutenants Cristille et Duval. Reconnaissance du col de Feuillas, capitaine Doreau et lieutenant Versini. Reconnaissance du col de Ruburent : capitaine Daval et lieutenant Hasse. Retour par le col de la Gypièrre et le vallon de Rouchouse.

- 22 juin : cantonnement.

- 23 juin : reconnaissance de la batterie de Mallemort : capitaine Chagnat.

- 24 juin : repos.

- 25 juin : cantonnement.

- 26 juin : reconnaissance de la batterie de Viraysse : capitaine Chagnat. Itinéraire batterie de Mallemort, ravin de la Peyrassse, collet de Viraysse.

- 27 juin : cantonnement.

- 29 juin : cantonnement.

- 30 juin : reconnaissance des cols de Portiolette et du Vallonet. Retour par les baraquements de Viraysse et la batterie de Mallemort.

- 1<sup>er</sup> juillet : repos. 2 juillet. Cantonnement.

- 3 juillet : reconnaissance du pas de la Cavale : capitaine Daval. Reconnaissance du sommet de Vallon Long (3022 m) par le ravin de la Duyère : capitaine Daval. Reconnaissance du sommet de Vallon Long par la batterie de Roche-la-Croix et le vallon de Siguret. Retour par le Pas de la Longue.

- 6 juillet : cantonnement.

7 juillet : exercice de cadres sur les pentes de Tête Dure et du Bec de Lièvre. Etude de défense du col de Larche.

- 8 juillet : repos.

- 9 juillet : cantonnement.

- 10 juillet ; reconnaissance du col des Quartiers d'août et de la passe de Parassac.

- 11 juillet : cantonnement.

- 12 juillet : étape Larche Barcelonnette. Départ à 4 h et arrivée à 11 h.

---

<sup>38</sup> L'expression « repos » signifie qu'aucune activité officielle n'est prévue ce jour-là, la troupe étant réellement au repos, pouvant s'occuper de ses affaires tandis que l'expression « cantonnement » que la troupe suit des activités comme le nettoyage des armes et des équipements ou matériels, la poursuite de l'instruction, la pratique d'activités sportives, etc.

- 14 juillet fête nationale. Revue à Barcelonnette.
- 17 juillet : étape Barcelonnette-Restefond. Départ 4 h, arrivée 12 h.
- 18 juillet : cantonnement.
- 19 juillet : reconnaissance des cols de Colombart et de la Colombière sous les ordres du chef de bataillon.
- 20 juillet ; cantonnement.
- 21 juillet : reconnaissance col de la Moutière et Cime de la Bonette.
- 22 juillet : repos.
- 23 juillet ; cantonnement.
- 24 juillet ; reconnaissance col de Sanguinière et col de la Braisse.
- 26 juillet : inspection du général commandant le 14<sup>e</sup> corps, gouverneur de Lyon.
- 27 juillet : le bataillon fait mouvement de camp des Fourches au camp de Restefond.
- 28 juillet : reconnaissance du Pas de la Cavale et du col de Pourriac.
- 29 juillet : repos.
- 30 juillet ; cantonnement.
- 31 juillet : reconnaissance observatoire de Las Planas et cime de Frandière puis du col de la Colombière.
- 1<sup>er</sup> août : cantonnement.
- 2 août : reconnaissance Col du Fer et lacs de Vens.
- 4 août : reconnaissance col de Morgon, le sommet de Pel-Brun. Reconnaissance col de Gorgeon long et du Mont Aiga.
- 5 août : repos.
- 6 août : le bataillon fait mouvement au camp des Fourches, Fours Saint-Laurent par le col de la Moutière. Départ 6 h. Arrivée 11 h 45.
- 7 août : cantonnement.
- 8 août : reconnaissance du col de Talon et sommet du Picho.
- 9 août : cantonnement.
- 10 août : reconnaissance cols de la Cayolle et de la Petite Cayolle.
- 11 août : cantonnement.
- 12 août : Reconnaissance col de Fours.
- 13 août : étape Fours Saint-Laurent - Barcelonnette.
- 20 août : le bataillon avec ses recrues fait mouvement dans la soirée sur La Condamine.
- 21 août : inspection du général Graziani dans la matinée. Étape La Condamine Saint-Paul dans la soirée.
- 22 août : Saint-Paul - Maurin.
- 23 août : cantonnement. Reconnaissance d'officiers au col du Longet.
- 24 août : reconnaissance col du Tronchet et col Girardin.
- 25 août : reconnaissance col de Mary et col du Marinnet.
- 26 août : repos.
- 27 août : étape Maurin Saint-Paul.
- 30 août : cantonnement.
- 2 septembre : reconnaissance col de la Gippiera.
- 5 septembre : inspection du général commandant la 27<sup>e</sup> DI.
- 6 septembre : repos. 7 septembre : Manœuvre au col de Vars avec le 23<sup>e</sup> BCA de Gap.
- 8 septembre : étape Saint-Paul Meyronnes.
- 9 septembre : repos.
- 10 septembre : cantonnement.
- 11 septembre : reconnaissance col de Mirandol, signal Larche nord, col de la Montagnette, signal Larche sud. Reconnaissances observatoires crête de la Duyère.

- 12 septembre : cantonnement.<sup>39</sup>
- 13 septembre : tirs de combat entre le plateau de Mallemort et le ravin du Pinet.
- 14 septembre ; cantonnement.
- 15 septembre : étape Meyronnes Barcelonnette.

#### **Année 1924**

- 25 février : par décision ministérielle du 23 février 1924, le lieutenant Koenig (le futur général en 1940), est affecté au 15<sup>e</sup> BCA.
- 30 novembre : le lieutenant Barnola est affecté aux troupes d'occupation du Maroc.

#### **Année 1925.**

- 8 juin : le chef de bataillon a la douleur de faire part de la mort du lieutenant Barnola tombé au champ d'honneur du 66<sup>e</sup> RTA, le 25 mai, aux combats qui se sont déroulés dans le massif de Brisbane.

#### **Année 1926.**

- 10 mars : le lieutenant Car (le futur résistant ubayen FFI en 1943) est affecté au 1<sup>er</sup> étranger.
- 26 juin : par décret du 26 juin, le chef de bataillon Mellier, commandant le 15<sup>e</sup> BCA est nommé lieutenant-colonel.
- 4 août : départ du bataillon en manœuvres sous le commandement du capitaine Daval. Effectifs : 15 officiers, 38 sous-officiers, 307 caporaux et chasseurs. Étape La Condamine (baraquements). Départ 6 h et arrivée 9 h 30.
- 5 août : étape La Condamine Larche.
- 14 août : le lieutenant-colonel reprend le commandement.
- 17 août : étape Saint-Paul Guillestre.
- 18 août : étape Guillestre L'Argentière-la-Bessée.
- 21 août : étape La Salle Le Bez, Le Casset, Le Lauzet.
- 23 août : étape Le Casset Valloire par le col du Galibier. Les manœuvres de transmissions commencent à 13 h 30. Le bataillon est en réserve de division. La 3<sup>e</sup> compagnie va s'installer à Valmeinier.
- 24 août : la 2<sup>e</sup> compagnie est mise à la disposition du 6<sup>e</sup> BCA et se porte à La Bargette.
- 27 août : À 6 h 30, le bataillon est prêt à contre-attaquer avec le 27<sup>e</sup> BCA et reçoit l'ordre d'aller cantonner au Freney.
- 28 août : étape Freney Saint-Martin d'Arc. Départ 15 h et arrivée à 19 h.
- 30 août : étape Valloire Le Monétier-les-Bains par le col de la Pousonnière.
- 1<sup>er</sup> septembre : étape Le Monétier Saint-Blaise.
- 2 septembre étape Saint-Blaise - Saint-Crépin.
- 3 septembre étape Saint-Crépin - Embrun.
- 4 septembre : un détachement avec le capitaine Daval (5 officiers et 40 hommes) pour aller cantonner aux Orres.
- 5 septembre étape Embrun - Le Lauzet par le col de Pontis. Le détachement des Orres part à 4 h, passe le col des Orres à 8 h 30 et rejoint Barcelonnette.
- 6 septembre : étape Le Lauzet - Barcelonnette.
- 8 septembre : le commandant Simon prend le commandement du 15<sup>e</sup> BCA.

#### **Année 1927.**

- 7 février : départ d'une reconnaissance d'hiver, commandée par le capitaine Montant. Étape Barcelonnette Villard-de-Lans.

---

<sup>39</sup> Le bataillon étant au Maroc, il n'y a plus de raison de continuer à rédiger cet historique. Cet historique est immédiatement remplacé obligatoirement par la tenue quotidienne, comme en 1914, du Journal de Marche et des Opérations.

Effectifs :

- a) skieurs : 4 officiers 2 sous-officiers 14 caporaux et chasseurs,
- b) raquettes : 2 officiers 5 sous-officier 21 caporaux et chasseurs,
- 8 février : parcours Villard-de-Lans camp de Restefond.
- 9 février : parcours camp de Restefond, Saint-Étienne-de-Tinée par le col 2676, le collet 2575 et les clos de Bousièyas.
- 10 février : repos à Saint-Étienne-de-Tinée.
- 11 février : reconnaissance Refuge du lac de Rabuons.
- 12 février : parcours Saint-Étienne-de-Tinée, Fours, Saint-Laurent par le col de la Moutière. Un détachement de skieurs lieutenant Puvis de Chavannes passe par le col de la Braise.
- 13 février ; repos à Saint-Laurent.
- 14 février : parcours Fours Barcelonnette par le col de Fours.
- 1<sup>er</sup> juillet : départ du bataillon en manœuvres sous le commandement du capitaine Daval.

Effectifs : 13 officiers et 385 hommes.

- 2 juillet : étape La Condamine Serennes.
- 3 juillet : étape Serennes Maurin.
- 4 juillet : le commandant Simon, rentrant du Centre d'études tactiques de montagne, rejoint le bataillon.
- 6 juillet : construction d'emplacement de mitrailleuses au col Tronchet.
- 7 juillet : reconnaissance du col de Cristillan par la 2<sup>e</sup> Cie. Reconnaissance du col Albert par la 3<sup>e</sup> Cie. Étude de la couverture par la 1<sup>re</sup> Cie. Construction d'emplacement de mitrailleuses par la CM<sup>40</sup>.
- 9 juillet : étape Maurin Serennes. Le détachement de Viraysse rejoint la Condamine.
- 11 juillet : travaux de réfection du sentier Petite Serennes Le Minet, Cote 2208 col de Mirandol sous la direction du lieutenant Carlier.
- 12 juillet : étape Serennes Larche par le col du Vallonet et le collet de Viraysse.
- 13 juillet : repos



Carte postale d'un chasseur avec le fanion du 15<sup>e</sup> BCA, vendue au foyer du chasseur.

- 14 juillet : revue des troupes passée par le chef de corps à 9 h 30.
- 15 juillet : reconnaissance du col Rémy par la compagnie de mitrailleuses et la section d'éclaireurs et retour par le vallon de Rouchouse.
- 16 juillet : réfection du sentier de Viraysse sous la direction du lieutenant Thévenot.
- 17 juillet : repos.
- 18 juillet : reconnaissance du travail à exécuter dans la réfection du sentier Saint-Ours, Col de Mirandol. Les éclaireurs et le lieutenant Thévenot recherchent dans le Bois de La Sauze la position éventuelle d'un observatoire permettant de communiquer avec Larche nord et Larche sud.
- 19 juillet : reconnaissance de la batterie de Viraysse par la compagnie de mitrailleuses. Reconnaissance du col de Ventassus, du col des Monges et du col de Sautron.
- 20 juillet : le colonel Guignard commandant la 7<sup>e</sup> demi-brigade alpine accompagné du lieutenant Thévenot reconnaît Tête Dure, le col Rémy et le col des Monges.
- 21 juillet : cantonnement. Exercice de cadres : étude du dispositif de couverture.
- 22 juillet : aménagement de l'observatoire de la Lauze par la section d'éclaireurs.

<sup>40</sup> Compagnie de mitrailleuses.

- 23 juillet : réfection du sentier Saint-Ours col de Mirandol. Le chef de bataillon et le capitaine Daval quittent Larche pour assister à un exercice de cadres en Tarentaise. Le bataillon est commandé par le capitaine Montant...
- ... 29 juillet : réfection du sentier du Pas de la Cavale. Réfection par la section d'éclaireurs du sentier Collet de Viraysse et blockhaus de Roir Alp. Inauguration du monument aux morts de la commune de Larche. La section d'honneur est commandée par le lieutenant Freyne...
- ... 17 août : un détachement de travailleurs commandé par le lieutenant Carlier va relever une compagnie du 6<sup>e</sup> BCA au camp de Restefond, pour les travaux de la route Restefond-Jausiers. Effectifs : 2 officiers et 79 hommes de troupe.
- 18 août : inspection du général Desgouttes commandant l'armée des Alpes.
- 19 et 20 août : exercices préparatoires aux tirs de combat.
- 21 août : le général Lebrun, ancien gouverneur de Lyon, accompagné du général Jaymel vient séjourner deux jours au camp des Fourches.
- ... 31 août : retour à Barcelonnette.

### **Année 1928.**

- 25 janvier : par décision ministérielle, le lieutenant Car du 4<sup>e</sup> régiment étranger rapatriable du Maroc le 19 février est affecté au 15<sup>e</sup> BCA.
- 1<sup>er</sup> juillet : départ du bataillon en manœuvres. Étape Barcelonnette la Condamine baraquements. Effectifs : 12 officiers et 197 hommes de troupe.
- 3 juillet : reconnaissance du Pas de la Cavale sous la direction du capitaine Daval pour préparer le passage du général Jacquemot, gouverneur militaire de Lyon venant du camp des Fourches.
- ... 24 juillet : raid de la section d'éclaireurs Lieutenant de Fonclure : col du Tronchet Ceillac, Cols du Fromage et du petit Fromage, Saint-Véran.
- 25 juillet : la section d'éclaireurs rejoint Maurin par le col de la Cula.
- 10 août : manœuvre contre le 6<sup>e</sup> BCA cantonné à Larche.
- ... 12 août : étape Saint-Paul Guillemestre par le col de Vars.
- ... 16 août : étape Saint-Blaise le Casset.
- 18 août : démonstration par la compagnie de chars de combat du capitaine Janin.
- 19 août : exercice de combat avec chars.
- 25, 26 et 27 août : Manœuvre de division. Le bataillon forme le plastron sur la rive gauche de la Guisanne. Regroupement à Névache le 27 au soir.
- ... 3 septembre : étape Guillemestre la Condamine par le col de Vars et la route stratégique de la batterie de Vallon Claous. Départ 1 h. Grande halte dans le bois de Tournoux, arrivée aux baraquements à 1 h.



**Char Renault R 17 utilisé pour l'instruction des personnels du 15<sup>e</sup> BCA dans la région de la Condamine. Ce modèle de char a été utilisé par la commune de la Condamine, comme engin de déneigement, dans les années 1950.**

### **Année 1929.**

- 11 février : départ d'une reconnaissance d'hiver. Barcelonnette Larche. Effectifs : 4 officiers, 5 sous-officiers 27 caporaux et chasseurs.
- ... 18 février : skieurs : reconnaissance dans le vallon du Lauzanier.  
Raquettistes : reconnaissance en direction du col de Mirandol.
- 20 février : étape La Condamine Barcelonnette.

- 1<sup>er</sup> juillet : départ pour la Condamine d'un détachement de travailleurs chargé de la remise en état du chemin de Viraysse (du 2 juillet au 8 août). Effectifs : un officier, 4 sous-officiers et 55 caporaux et chasseurs.
- ... 27 juillet : manœuvres avec chars dans la région du col de Vars.
- ... 5 août : le bataillon est bloqué à Saint-Paul par une épidémie de diphtérie et ne peut participer aux manœuvres de division.
- ... 1<sup>er</sup> novembre : le chef de bataillon Dessaux prend le commandement du 15<sup>e</sup> BCA.

### **Année 1930.**

- 8 février : départ d'un raid à skis exécuté par le lieutenant Fonclare, trois sous-officiers et un chasseur. Parcours : Barcelonnette Guillestre par le col des Orres, de Girabeau et Chapuil.
- 9 février : parcours Guillestre Saint-Véran par les cols de Fromage et petit Fromage.
- 10 février : parcours Saint-Véran Barcelonnette par le col de la Noire. Témoignage de satisfaction du chef de corps.
- ... 11 au 18 avril : le bataillon cantonne aux Sanières et exécute des tirs de combat au champ de tir de l'Alpe, La Frache.
- ... 22 avril : une compagnie d'instruction de recrues est formée à Jausiers (caserne Breissand) sous le commandement du capitaine Humbert. La compagnie d'instruction rejoint Barcelonnette.
- ... 8 juillet : départ du bataillon en manœuvres.
- ... 14 juillet : le colonel de Lachaux, commandant la 7<sup>e</sup> demi-brigade passe en revue les détachements de Serennes et de Saint-Paul.
- ... 21 juillet : le peloton des élève caporaux et le peloton des engins et transmissions s'installent aux baraquements de l'Ubaye.
- 22 juillet : travaux des unités dans leurs quartiers.
- 25 juillet : reconnaissance des signaux de Larche nord et de Larche sud par les détachements des Gleizolles et de Tournoux.
- 31 juillet : inspection du sous-secteur par le général Dosse commandant la 27<sup>e</sup> DI. Visite du quartier de Fouillouse par la commission d'études des frontières.
- ... 3 août : un sergent et cinq chasseurs occupent la batterie de Viraysse.
- ... 19 août : regroupement du bataillon à Maurin.
- ... 29 août : étape Valloire Saint-Martin d'Arc.
- 1<sup>er</sup>, 2 et 3 septembre : étape de nuit Saint-Michel-de-Maurienne Modane. Le PC s'installe à Charmeix. Le bataillon se rassemble en fin de manœuvres au cantonnement du Bourget. Les éclaireurs sont isolés à l'infirmerie de Modane à la suite d'un cas d'encéphalite.
- ... 5 septembre : revue à Modane. Le 24<sup>e</sup> BCA remet le drapeau des chasseurs au 6<sup>e</sup> BCA. Défilé place de la gare devant les généraux Desgouttes et Serrigny.
- ... 8 septembre : étape Valloire Le Monétier par le Galibier.
- ... 11 septembre : repos à Roche-de-Rame.
- ... 16 septembre : étape La Condamine - Larche.

### **Année 1931.**

- 1<sup>er</sup> janvier : encadrement du bataillon. Chef de corps : chef de bataillon Dessaux.
- ✓ État-major : Capitaine-adjoint : capitaine Daval. Capitaine-adjutant major : capitaine Humbert. Médecin chef : médecin capitaine Duffloz. Officier de renseignement : lieutenant Thévenot. Capitaine Major : capitaine Vasselon. Trésorier : lieutenant Car. Lieutenant chargé du matériel : lieutenant Bonneaud. Officier d'approvisionnement : lieutenant Bonneaud.
- ✓ Section d'éclaireurs (Larche) lieutenant Girard et lieutenant Bureau.
- ✓ Skieurs de Barcelonnette : lieutenant de Fontclare.
- ✓ Section Hors Rang : capitaine Plouhinec.

- ✓ 1<sup>re</sup> compagnie : capitaine Bertrand et sous-lieutenant Flotard.
- ✓ 2<sup>e</sup> compagnie : capitaine Lamarque. Lieutenant Persuy et sous-lieutenant André.
- ✓ 3<sup>e</sup> compagnie : capitaine Colonna d'Istria. Lieutenant Tourillon et sous-lieutenant Mellier.
- ✓ Compagnie de mitrailleuses : capitaine Montant, lieutenant Morane, sous-lieutenant Colonna, lieutenant Segretain.

- ... 14 janvier : manœuvre à Fouillouse. Les éclaireurs évacuent les baraquements de Viraysse.  
 - ... 25 janvier : départ de la section d'éclaireurs pour des manœuvres de groupement de skieurs en Briançonnais. La section se rend à Briançon par autobus et voie ferrée. Elle fait partie de la compagnie de skieurs de la 7<sup>e</sup> demi-brigade sous les ordres du capitaine Bertrand du 11<sup>e</sup> BCA.

- ... 13 mai : manœuvre contre le 11<sup>e</sup> BCA. Cantonnement au Lauzet.  
 - ... 20 mai : départ pour Larche d'une compagnie de marche sous les ordres du capitaine Lamarque. Cette unité doit participer aux travaux de construction de l'ouvrage de Larche.

24 au 29 juin : raid sur Villefranche-sur-Mer exécuté par le chef de bataillon Dessaux, le Capitaine Hubert, le Lieutenant Guizard et la section d'éclaireurs. Itinéraire : Jausiers, Les Sagnes, col des Granges, Saint-Sauveur, col Saint-Martin, Granges de Jremesnil, col de Draus, Baisse de Saint-Véran, Baisse de Suées, Peira Cava, cols de l'Orme, de la Blé, de Braud, de Paraut, La Turba, Villefranche.

- 19 juillet : le général Weygand inspecte les ouvrages de Larche.

... 25 juillet : le bataillon se rassemble à Meyronnes.

- 31 août : le bataillon cantonne à Tournoux où il est renforcé de réservistes.

1 et 2 septembre : manœuvres de corps d'armée dans la région du col de Vars.

- ... 5 septembre : revue près de la gare de Mont-Dauphin. Défilé devant le général Serrigny, gouverneur militaire de Lyon.

- 6 septembre : le bataillon cantonne à Sainte-Marie de Vars.

- 7 septembre : étape Sainte-Marie Barcelonnette.

- 8 septembre : obsèques du général Jacquemot, commandant l'armée des Alpes, foudroyé le 4 septembre dans la région des Fourches<sup>41</sup>.

- 1<sup>er</sup> octobre : le sous-lieutenant Ollion, sortant de l'école spéciale militaire est affecté au 15<sup>e</sup> BCA.

- 25 décembre : le lieutenant Thévenot est nommé capitaine au 13<sup>e</sup> BCA (rang du 25 décembre). »

Fin de l'historique du 15<sup>e</sup> BCA contenant 41 feuillets.

Mardi 11 janvier 1938, le commandant Cusenier<sup>42</sup> prend le commandement du 15<sup>e</sup> BCA à la suite du chef de bataillon Rudloff (à gauche sur la photo ci-contre). Son épouse est de Barcelonnette. Durant l'hiver 1938, il assiste à une démonstration... de raquettes pour les mulets au col de Larche. Un de ses cadres a conçu des raquettes pour les mulets. Ce sont des chaussons assez longs en toile très dure, fixés par des courroies au bout des pattes ont été accrochés des raquettes. Evidemment, les chasseurs alpins se sont aperçus que cela ne pouvait être utilisé que sur de courtes distances et surtout sur terrain plat. L'année suivante, c'est lui qui emmènera le bataillon à la guerre. Il deviendra un des grands résistants de la vallée de l'Ubaye et prendra sa retraite à Barcelonnette. Ce dernier aspect relatif à l'histoire du 15<sup>e</sup> BCA durant la seconde guerre mondiale sera traité plus loin.



<sup>41</sup> D'où l'appellation du quartier Jacquemot à Barcelonnette, le nom du général Haxo étant alors supprimé.

<sup>42</sup> Au moment où ces lignes sont écrites en mars 2017, son épouse (née Gassier) réside à Barcelonnette.

## Les unités militaires de passage entre les deux guerres.

Revenons au début de cette seconde période de suite après la Grande Guerre. Le passage des unités, bien régulier avant la guerre de 1914-1918 se poursuit toujours en Ubaye mais va être nettement moindre et s'accroîtra à l'approche de la seconde guerre mondiale et les troupes présentes peu à peu, n'exécutent plus de marche ou de manœuvre car elles vont servir de main d'œuvre militaire (MOM) au profit de la construction des ouvrages Maginot.

Beaucoup d'unités passent des périodes plus ou moins courtes à la belle saison et cela concerne surtout les bataillons de chasseurs qui doivent poursuivre leur entraînement. Ces passages sont, une nouvelle fois, souvent cités dans le journal de Barcelonnette.

Il faut pratiquement attendre 1927 et la réorganisation de l'armée de terre pour revoir des troupes en Ubaye. Ainsi, le samedi 9 juillet 1927, le 6<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins de Grenoble utilise les granges préparées par leurs propriétaires pour les 22 officiers, les 30 sous-officiers et les 503 hommes de troupe. Ce séjour se termine en Haute-Ubaye le 31 juillet à Saint-Paul, par une cérémonie où un hommage est rendu aux poilus héroïques, suivie d'un défilé et se poursuit avec le concert de la fanfare et une retraite aux flambeaux. C'est une habitude qui se prend : toute unité a le souci de rendre hommage aux poilus « Morts pour la France » en 1914-1918.

Le vendredi 26 août, c'est au tour du 23<sup>e</sup> chasseurs de Gap avec 440 hommes et cadres de passer à Barcelonnette. Notons qu'en cette période, la préparation militaire est reprise et intéresse une dizaine de jeunes gens formés par E. Bompard, président de la Société agréée auprès du commandement avant leur examen de septembre. L'avantage de cette préparation est de pouvoir choisir sa garnison puis permet de passer caporal au bout de quatre mois et d'être nommé sergent au bout de huit mois de service.

À noter que la surprenante loi de finances du 15 mai 1918 qui prescrit « que toutes les communes sur le territoire desquelles se trouvent des bâtiments militaires appartenant à l'État, doivent verser une redevance annuelle basée sur le nombre de présence des militaires, chevaux et mulets qui y stationnent, tant en manœuvres qu'en casernes. Cette redevance qui prend le nom de « frais de casernement » est fixée par le décret du 29 septembre 1926, à dix francs par homme et 18 francs par cheval ou mulet. Elle est perçue trimestriellement par l'administration des Contributions indirectes. »<sup>43</sup> C'est un tollé général au sein des conseils municipaux de la vallée. La commune de Larche qui ne reçoit aucun bénéfice de la présence du détachement qui d'ailleurs se ravitaille au dépôt de Barcelonnette demande une exonération de cette taxe en 1926. Idem pour la Condamine en 1933 et Meyronnes en 1934.

La 3<sup>e</sup> batterie du 12<sup>e</sup> bataillon d'artillerie à pied comprenant trois officiers, huit sous-officiers et 80 canonniers séjourne le 10 mai 1928 à Barcelonnette.

Toujours en juillet 1928, le 3<sup>e</sup> bataillon du 6<sup>e</sup> régiment de tirailleurs marocains est en Ubaye : il est composé du colonel commandant le régiment, de 20 officiers et de 600 hommes et de deux noubas<sup>44</sup> qui séjournent en Ubaye les 16, 17 et 18 juillet en vue d'exécuter des manœuvres. C'est sans doute la première fois que les habitants de Barcelonnette ont le plaisir de voir défiler un bataillon « indigène » et tous en sont réjouis d'avance, selon le Journal de Barcelonnette. Lors de leur séjour, les officiers du bataillon ont organisé un bal à 21 h 30 à l'hôtel des Alpes.

À nouveau, le 6<sup>e</sup> BCA de Grenoble est de passage à Jausiers du 23 juillet au 3 août 1928. Chaque soir, la fanfare donne un concert, place de l'église tandis que de nombreuses distractions ont été offertes au public, celles-ci étant organisées par les cadres.

En juillet 1928, on signale le passage du 23<sup>e</sup> BCA de Gap.

En février 1929, on signale la présence d'un détachement du 27<sup>e</sup> régiment de tirailleurs algériens d'Avignon qui effectue un séjour afin d'y effectuer des marches en montagne et des reconnaissances, ce qui est assez inhabituel, les tirailleurs n'étant guère des montagnards, surtout en hiver.

---

<sup>43</sup> Note indiquée par Irène Magnaudeix dans son étude, page 72.

<sup>44</sup> Musique des régiments de tirailleurs

En août 1929, le 6<sup>e</sup> BCA, de retour en Ubaye, donne une fête à l'occasion de la Sidi Brahim<sup>45</sup> à Jausiers poursuivie par une belle retraite aux flambeaux la veille. Le 4 août, une prise d'armes a lieu, au cours de laquelle un adjudant a fait l'appel de ces héros morts au champ d'honneur. Après la prise d'armes, la population s'est réunie à l'église pour un service religieux à l'intention de ces défunts. L'après-midi une foule compacte assistait sur le champ de manœuvres à un spectacle. Même des gens de Gap étaient présents. Des numéros ont enthousiasmé le public comme le *Ballet chinois*, le concours de fanfares et la présentation de la défense du marabout de la Sidi Brahim. Et cette sympathique journée s'est terminée « par un bal organisé dans les salles de la caserne élégamment décorées. L'entrain fut magnifique et ce ne fut pas sans regrets que l'on se sépara à deux heures du matin » selon le Journal de Barcelonnette.

Dimanche 12 janvier 1930, le tremplin construit à La Condamine par M. Bonnet est inauguré par les sous-officiers du 6<sup>e</sup> BCA. L'un d'entre deux a réussi un saut de 15 mètres et son fils, le jeune Jean Bonnet a fait un saut de 8 mètres.

Le 26 et 27 juillet 1930, deux bataillons du 27<sup>e</sup> tirailleurs algériens avec 42 officiers, 100 sous-officiers et 1300 tirailleurs cantonnent à Barcelonnette.

Jeudi 31 juillet, « un groupe d'officiers supérieurs du Centre d'études de montagne, au cours d'exercices dans la vallée, a pris quelques heures de repos dans notre ville » selon le Journal de Barcelonnette qui ajoute : « un groupe de jeunes officiers, élèves de l'école d'application du génie<sup>46</sup> sous la conduite de leurs professeurs était de passage. Et le samedi 2 août, deux batteries du 93<sup>e</sup> régiment d'artillerie de montagne ont traversé la ville au cours de manœuvres.

Le 9 novembre, les poilus et amis survivants de la classe de fer (classe 1900) ayant séjourné au fort de Tournoux pour la plupart, ont organisé un grand banquet à l'hôtel du Commerce de La Condamine. »

L'année 1931 est une année douloureuse avec la mort accidentelle du général Jacquemot.

Auparavant, le 1<sup>er</sup> février 1931, la vallée de Barcelonnette est heureuse d'accueillir les championnats militaires de cross-country.

En août 1931, le général Weygand, chef d'état-major de l'armée, inspecte la frontière du Sud-est.

Durant le séjour du 6<sup>e</sup> régiment de tirailleurs marocains présent depuis le début d'août 1931, tous les soirs, la Noubia donne un concert pour le plus grand plaisir du public. Un tirailleur épris de boisson dans son cantonnement ferme en l'occurrence s'en est pris à un camarade et l'a mortellement blessé d'un coup de couteau.

Août 1931, c'est l'époque des grandes manœuvres. Une partie importante du 15<sup>e</sup> corps sous le commandement du général Serrigny séjourne en Ubaye. Ainsi la 1<sup>re</sup> division nord-africaine<sup>47</sup> manœuvre avec la 54<sup>e</sup> brigade composée du 6<sup>e</sup>, du 11<sup>e</sup> et du 15<sup>e</sup> BCA et la 1<sup>re</sup> brigade nord-africaine avec le 28<sup>e</sup> régiment de tirailleurs de Santhony, le 5<sup>e</sup> RTM, et les 2 et 5<sup>e</sup> régiments d'artillerie divisionnaire et le 93<sup>e</sup> régiment d'artillerie de montagne soit environ 10 000 hommes. Une aubaine pour le public des chars d'assaut étaient également présents, et un groupe du 9<sup>e</sup> spahis a obtenu un grand succès. Les manœuvres se sont déroulées entre le 27 août et le 5 septembre. On signale également le survol d'avions du 35<sup>e</sup> d'aviation.

Dans le Journal de Barcelonnette, un long article est consacré au général Jacquemot mortellement foudroyé le vendredi 11 septembre 1931 dans la région du camp des Fourches. Ce jour-là alors que le général Jacquemot, commandant en chef de l'armée des Alpes et membre du Conseil supérieur de la Guerre, en inspection dans les Alpes, se trouvait avec des officiers de son état-major sur une cime au-dessus du camp des Fourches. Un violent orage obligea le groupe à redescendre vers le camp. C'est au cours de la descente que le général fut foudroyé. Soigné sur place par le médecin général Oberlé, il put redescendre en autochenille le samedi matin à Barcelonnette, où il reçut de nouveaux soins. Consternation à Barcelonnette !

---

<sup>45</sup> Les combats de la Sidi Brahim sont toujours fêtés par les chasseurs.

<sup>46</sup> Dans les années 1960, l'école d'application du génie d'Angers continuait à effectuer un séjour en montagne. Logés au quartier Jacquemot, les officiers stagiaires devaient notamment étudier la réalisation d'une piste de montagne au-dessus d'Enchastrayes.

<sup>47</sup> La division dont l'état-major était à Lyon, était composée du 27<sup>e</sup> régiment de tirailleurs d'Avignon, du 22<sup>e</sup> tirailleurs de Montélimar et du 5<sup>e</sup> tirailleurs marocains de Bourg-en-Bresse.

Mais, malgré ces soins, il décéda vers 18 h 50. Il avait 62 ans. Et le lundi 14 septembre, avant que sa dépouille soit dirigée sur Angoulême où les obsèques devaient avoir lieu, une imposant hommage lui a été rendu devant l'église de Barcelonnette puis sur le terrain de manœuvre du quartier Haxo. Ont défilé à cette triste occasion, le 11<sup>e</sup> BCA de Gap, un bataillon du 5<sup>e</sup> RTM, une batterie du 93<sup>e</sup> RAM de Grenoble.

Dans ce même journal, en date du 20 mars 1932, une adjudication est organisée au quartier Haxo pour l'attribution de fumiers de la place de Tournoux et de Barcelonnette. Les candidats doivent s'adresser au capitaine-major du 15<sup>e</sup> BCA.

Et le Journal de Barcelonnette informe ses lecteurs qu'à Restefond, la stèle en hommage au général Jacquemot, située au bord de la route juste, après le passage du col de la Bonette, a été inaugurée le 20 août 1932 en présence de madame Jacquemot et le nom Jacquemot est donné au quartier Haxo.

Le 24 novembre, la garde du drapeau du 157<sup>e</sup> RIA a été confiée à la 10<sup>e</sup> compagnie du 159<sup>e</sup> RIA de Briançon, au cours d'une belle cérémonie qui s'est déroulée à Embrun, sous le commandement du colonel Mellier, ancien commandant du 15<sup>e</sup> BCA et commandant de la place de Briançon. Au cours d'une belle allocution, il retraça les faits d'armes du 157<sup>e</sup> RI durant la Grande Guerre.

En 1933, Le 6<sup>e</sup> RTM vient à son tour en Ubaye fin mai. En juillet, des avions du centre militaire d'Aspres-sur-Buech, chargés de la défense du secteur de l'Ubaye effectuent de nombreuses reconnaissances dans la vallée et sont visibles dans le ciel.

Fin août, des unités de la 14<sup>e</sup> et de la 15<sup>e</sup> région militaire effectuent des manœuvres du côté du camp des Fourches. Cela permet au 11<sup>e</sup> BCA de Gap de donner un concert pour la fête de la Saint-Louis aux hôtes de l'hôpital Sainte-Anne de Jausiers.

Du fait de la réorganisation en 1933 de l'artillerie, le ministre de la Guerre a décidé d'implanter la 5<sup>e</sup> batterie du 154<sup>e</sup> d'artillerie à Tournoux, unité en provenance de Grenoble. Elle prend position de son nouveau poste vers la mi-novembre. De même qu'une compagnie du 159<sup>e</sup> RIA est en garnison aux baraquements d'Ubaye. À partir de cette date, les « bleus » arriveront directement dans ces unités sans passer par les portions centrales (Briançon pour le 159<sup>e</sup> RIA).

On se rend compte qu'il existe à Tournoux, à Jausiers et à Barcelonnette des détachements du Centre de mobilisation d'infanterie N° 148 appelé « centre de mobilisation secondaire d'infanterie n°148 ». Dans ces centres, le matériel est entretenu en permanence et ces petites unités peuvent utiliser des maîtres-ouvriers sans emploi ou en retraite.

En août 1934, un bal est organisé par le 15<sup>e</sup> BCA dans la salle d'honneur du quartier Jacquemot et les bénéfices de ce bal sont destinés au comité de Grenoble pour l'érection d'un monument à la gloire des « Diables bleus ».<sup>48</sup>

En 1934, un bataillon du 159<sup>e</sup> RIA est à Jausiers et y est détaché jusqu'en 1938. Le colonel Mellier, ancien chef de corps du 15<sup>e</sup> BCA et très connu en Ubaye est promu au grade de général de brigade.

En 1935, on signale un nouveau passage du 6<sup>e</sup> RTM avec huit officiers, 30 sous-officiers et 280 hommes de troupe accompagnés de 42 animaux : le régiment cantonne à Barcelonnette les 28 et 29 août dans les granges préparées par les propriétaires.

## **La situation des unités militaires ubayennes avant le début de la seconde guerre mondiale.**

Après la Grande Guerre, malgré le désir de paix, les gouvernements d'une nation devenue nettement pacifique continuent cependant à se préoccuper des problèmes de la défense du territoire. Si les menaces concernent surtout l'est de la France, on ne néglige pas pour autant les autres frontières.

---

<sup>48</sup> Appellation donnée aux chasseurs au cours de la Grande Guerre.

En 1929, la CDF, (Commission de Défense des Frontières) au sein de l'état-major établit un rapport intitulé « Défense de la frontière du Sud-Est ». Sur les six lignes de communication routière traversant les Alpes, celle du col de Larche est à prendre en considération. Il s'agit d'améliorer l'existant, héritier du système défensif de la période 1873-1913 qui comportait les barrages de la Tarentaise, de la Maurienne, du Briançonnais, de l'Ubaye et de Restefond et enfin du barrage de l'Authion et de la Tinée-Vésubie plus au sud.

À la suite de l'avènement de Mussolini en 1922 et de la victoire sans équivoque des fascistes en 1924, il devient nécessaire de prendre un certain nombre de précautions.

En août 1926, l'état-major demande au général Degoutte, commandant l'armée des Alpes d'étudier la possibilité d'organiser la défense des frontières. Cela se traduit ensuite par l'idée de réaliser 36 centres de résistance de façon dispersée et en 1927, il confirme qu'il s'agira de fortifier 115 kilomètres sur les 440 kilomètres que compte la frontière des Alpes.

C'est pourquoi, en décembre 1927, on estime qu'il fallait construire 20 ouvrages d'infanterie en Ubaye en plus des trois ouvrages déjà existants en première ligne et des cinq autres à l'arrière.

En 1931, on prévoit une dépense de 62, 5 millions de francs pour le barrage de Larche avec Roche-la-Croix, Saint-Ours haut et Bas qui vont être renforcés d'ouvrages nouveaux et bétonnés, sans oublier le téléphérique de Roche-la-Croix et les ouvrages de Restefond, des Granges Communes et de la Moutière. Au niveau des abris, considérés comme étant des ouvrages secondaires, il est décidé que l'ouvrage de Fouillouse, puis les deux abris de Larche et ceux de Maurin, y compris le dernier vers Restefond seront construits par les militaires, la MOM (main d'œuvre militaire). Les premiers ouvrages commenceront à être édifiés entre 1928 et 1930 et ne seront pas tous terminés au début des hostilités comme par exemple celui de Restefond y compris la voie routière à améliorer au niveau du col de Restefond.

En plus de ces ouvrages, les militaires ont besoin de champs de tirs. En 1926, Le plus grand champ de tir est celui du vallon de Clapouse, sous le col de Restefond. Barcelonnette met à la disposition des militaires le champ de tir de la Valette en 1912, toujours utilisé actuellement par le 4<sup>e</sup> RC de Gap (régiment de chasseurs à cheval). En face de Tournoux, la Condamine en possédait un, en rive gauche de l'Ubaye. Jausiers en possédait trois (Chanenc, Clapouse, Les Sagnes) dont celui de Chanenc qui a été toujours utilisé par le 11<sup>e</sup> BCA et le CIECM dans les années 2000. Enfin, signalons dans la zone de Viraysse, un champ de tir occasionnel utilisé au profit de la batterie de Roche-la-Croix qui nécessitait l'interdiction de circuler sur la RN 100.

### **Le 15<sup>e</sup> BCA à l'approche de la seconde guerre mondiale.**

Le temps passe, 1939 approche, qu'est devenu le 15<sup>e</sup> BCA ?

Le 15<sup>e</sup> BCA est alors composé de trois compagnies de fusiliers-voltigeurs, d'une compagnie d'accompagnement avec une section de mitrailleuses et une section de mulets, d'une compagnie hors rang.

Les muletiers proviennent tous du 28<sup>e</sup> régiment de tirailleurs tunisiens de Montélimar. Cela peut paraître curieux mais, à la veille de la seconde Guerre mondiale, le service militaire ne durait qu'une année, il était donc impossible pour le commandement de former des muletiers. En conséquence, tous les muletiers provenaient des régiments coloniaux dont la troupe s'engageait pour quatre années.



**La section de mulets du 15<sup>e</sup> BCA en 1938. Les hommes portent « la chechia » mais l'encadrement porte la « tarte ».**

Ils avaient tous la tenue alpine mais par contre conservaient la « chechia » et n'avaient pas droit à la « tarte » sauf pour l'encadrement qui restait alpin.

L'armement du bataillon se compose toujours du fusil Lebel, de la mitrailleuse Hotchkiss de 8 mm mais aussi du fusil-mitrailleur modèle 1924/29 de 7,5 mm, ce qui génère des problèmes de munitions.

Dans chaque compagnie, on trouve deux mortiers de 60 mm et par contre, car plus puissants et à la portée nettement supérieure, également deux mortiers de 81 mm à la compagnie lourde.

Dans le sac à dos, le chasseur range les effets ou équipements suivants : la toile de tente, la canne ferrée ou le bâton, les raquettes, des gants de laine, des lunettes noires, la gamelle, le quart, les couverts, le nécessaire de toilette, le cirage et la brosse,

du voile de gaze pour se prémunir de l'ophtalmie, un nécessaire à couture ainsi qu'une partie du matériel collectif : corde ou outil. L'ensemble de ce « barda » pèse 25 kg.



**Le fanion du bataillon et les fanions des compagnies du 15<sup>e</sup> BCA. À ce moment-là, le quartier porte désormais le nom de « quartier Jacquemot ».**

Le bataillon, souvent, à la veille de la seconde guerre mondiale, a lui aussi contribué à la construction de la ligne Maginot des Alpes. Jacques Dangon, membre de l'amicale ubayenne des chasseurs alpins aimait raconter comment, alors qu'il effectuait son service militaire entre 1938 et 1939 au sein du 15<sup>e</sup> BCA, tout le bataillon avait été appelé à travailler comme main d'oeuvre militaire. Durant l'été de 1938, au retour de manœuvres dans le secteur de Restefond, il avait pris cette photo de tout le bataillon (1 000 hommes environ) en train de creuser une tranchée d'un kilomètre en quatre jours afin d'y poser un câble téléphonique<sup>49</sup> devant relier le petit fortin du Mont des Fourches à l'ouvrage de Restefond.

Lisons son récit :

« Retour des manœuvres d'été de 1938. Du 8 au 12 juillet. Quatre étapes longues et très variées. Sur routes, sentier, prairies, zones de cailloux désertiques sous le soleil torride, secteurs encore enneigés, d'autres boisés. Distances jamais inférieures à 30 kilomètres avec dénivelés cumulés jamais inférieurs à mille mètres ; les sacs individuels d'environ 15 kilos contenant un outil, plus objet de cuisine ou de campement ; le poids du fusil Lebel, des deux cartouchières, de la musette et du bidon de deux litres. Ces quatre étapes nous ramenèrent à Barcelonnette, au quartier Général Jacquemot, au bout d'un mois d'absence ; fourbus mais heureux, émerveillés d'avoir parcouru en tous sens cette région encore très préservée des Alpes du Sud, d'une beauté caractéristique, un peu envoutante, et pourtant familière. Les râleurs étaient rares... et se taisaient vite, ne trouvant pas d'échos à leur mauvaise humeur.

Certes, nous étions menés à rude école... mais nos chefs partageaient entièrement les efforts qu'ils exigeaient de nous, donnant ainsi l'exemple.

Un jour - au bout d'une longue ascension sous le soleil dans la zone désertique du col des Terres Pleines, le bataillon avançant en colonne par un, étirant ainsi les sections l'une après l'autre sur une distance dépassant le kilomètre - deux de mon groupe, défaillants, je chargeai le sac de l'un deux au-

<sup>49</sup> Tous les ouvrages de la ligne Maginot étaient reliés par téléphone au départ du PC du fort de Tournoux, 300 kilomètres de câbles ont été installés à 2 m de profondeur et à 4 m, à proximité des ouvrages, une tâche quasi titanique.

dessus du mien, et pris le fusil du second... et le fusil du premier, dix minutes plus tard. Ainsi suis-je arrivé au terme de cette étape chargé de deux sacs à dos, de trois fusils Lebel, plus deux outils individuels. Je pesais alors 72 kilos correspondants à ma taille de 1,73 mètre, équilibre musculaire perdu deux ans plus tard, et malheureusement perdu définitivement.

Le 15<sup>e</sup> bataillon de cantonniers ambulants : le 13 Juillet 1938, sans prendre le moindre repos, les compagnies s'exercent durant plusieurs heures au pas de chasseur, l'arme sur l'épaule, faisant et refaisant le tour du quartier au son du Téméraire, de la Marche des Bataillons et autres : Échos de la Rochotte, sous l'impulsion bien rythmée de l'excellente fanfare de l'adjudant-chef Brachini. Et pour la fête nationale du 14 Juillet, le bataillon au grand complet et en tenue de sortie », se rend au monument aux Morts de 1914-1918, célébrer le souvenir de leur sacrifice par une prise d'armes, avec dépôt de gerbes de fleurs bleues, jonquilles et bleu-cerise mais... nos chefs partageaient entièrement les efforts qu'ils exigeaient de nous, donnant ainsi l'exemple.

Un jour, au bout d'une longue ascension sous le soleil dans la zone désertique du col des Terres Plaines et participation des édiles du département et de la municipalité. Après quoi, fanfare en tête, le bataillon fit le tour de la ville au pas de chasseur, offrant aux Barcelonnettes et aux nombreux estivants, un défile de bonne tenue.

Trois journées de repos consacrées aux démontage, nettoyage et inspection de toutes les armes par les officiers ; mais aussi travaux de propreté individuelle ; lavage du linge au bord de l'Ubaye, « briquage » des chambrées, etc. Et au petit matin du 18 Juillet 1938, le 15<sup>e</sup> BCA repart. Mais il laisse les armes aux râteliers ou au magasin. Les

chasseurs emportent des pelles et des pioches. Les bats des mulets sont chargés de grandes tentes Marabout, hormis ceux transportant les cuisines, et du matériel de campement. Première étape à Bayasse, où l'on monte quelques marabouts. L'habitat y étant insuffisant pour loger tout l'effectif. La deuxième étape, par le Vallon de la Moutière et Restefond, nous amène aux prairies de Pelousette, entre le camp des Fourches et Bousièyas (altitude 2280 m) où le bataillon est accueilli par une unité du 4<sup>e</sup> génie (le téléphone). Sous la direction et l'assistance technique de laquelle les pelles et les pioches, en quatre journées bien remplies vont creuser un kilomètre de tranchée de 0,80 m de large sur 2,50 m de fond. Sur ce fond, on pose un gros câble de téléphone, phase terminale d'une ligne stratégique... et on rebouche de suite ! Les soldats du génie interviennent lorsqu'il faut utiliser de l'explosif pour faire sauter un morceau de roche, ou autre obstacle résistant aux pioches. Les chasseurs - et les cadres sont ravis de cette diversion inattendue ; ils exercent la musculature de leurs bras, épaules et dos... décharges du sac habituel. Et ce camp sous toile est une initiation pour la plupart des hommes. La besogne est abattue avec un entrain et une ardeur tels, que lorsque nous quittons les gars du 4<sup>e</sup> génie au matin du 29 juillet pour rentrer le soir même au quartier général Jacquemot, par Restefond, Lans et Jausiers (38 kilomètres et 1 400 mètres de dénivelée en descendant). Ces techniciens diront à nos officiers qu'ils n'en revenaient pas d'une telle qualité de travail ; que le kilomètre au programme ait été effectivement achevé en quatre jours ; qu'ils n'oublieront certainement jamais ce 15<sup>e</sup> BCA !



**Le « 15<sup>e</sup> bataillon de cantonniers ambulants » posant un câble téléphonique au mont des Fourches.**

Quant à nos chasseurs du 15<sup>e</sup> bataillon, tout en creusant, et en rebouchant la tranchée, ils se sont rebaptisés « 15<sup>e</sup> Bataillon de Cantonniers Ambulants ».

En 1939, il fait partie de la 7<sup>e</sup> demi-brigade alpine en compagnie de son voisin de Gap le 11<sup>e</sup> BCA et du 28<sup>e</sup> BCA (bataillon de réserve) qui sera formé à la mobilisation.

En novembre 1939, il est toujours commandé par le chef de bataillon Cusenier que beaucoup d'Ubayens ont connu (au centre de la photo ci-contre, en compagnie des sous-officiers du bataillon).

Dès la déclaration de la guerre, il est positionné le long de la frontière et occupe même les vieux postes d'altitude. Il quitte les Alpes après l'occupation des nombreux cols, pour les Ardennes qu'il atteint le 7

novembre. Durant l'hiver, c'est « la drôle de guerre ». Le Commandant de Linarès en prend le commandement.

Jacques Dagon se souvient de ce séjour dans les Ardennes. Il raconte :

« Le premier mort du 15<sup>e</sup> BCA en 1939. C'est hélas en Ubaye que le bataillon pleure son premier mort de la guerre.

À la Toussaint 1939, toute la 27<sup>e</sup> DIA (division de la Gentiane), sous le commandement du Général Doyen embarque en wagons : « 40 hommes - huit mulets » en gare de Chorges, direction inconnue et débarque en gare d'Attigny, dans la boue des Ardennes françaises. Un bref mouvement à pieds conduit chaque unité à son cantonnement. Le 15<sup>e</sup> BCA arrive à Ambly-Fleurie, village cosu ancré dans les champs de betteraves. C'est là qu'à la mi-décembre parvient la nouvelle du premier mort en service commandé. Le sergent-chef X était sous-officier de carrière, habitant Barcelonnette et père de famille de cinq enfants. À la mobilisation, il demanda au commandant Cusenier, ses cinq enfants ayant besoin de lui, de bien vouloir lui confier une mission moins exposée que celle de mitrailleur qu'il avait à la compagnie. Quand la 7<sup>e</sup> demi-brigade alpine s'embarqua à Chorges, on sût que le sergent-chef restait en Ubaye avec les sections d'éclaireurs-skieurs de toute la division. Il en était le vaguemestre et un side-car devint son outil de travail quotidien, facilitant, en même temps que le courrier des SES, le transport de petits ravitaillements (pharmacie, courses personnelles urgentes, etc.). À la mi-décembre de cette même année, du côté du monument au général Jacquemot, vers le camp des Fourches, le side-car bascula dans un ravin. Le sergent-chef X mourut sur le coup. Ce ne sera que deux mois plus tard, dans la nuit du 11 février 1940, que la guerre tuera nos premiers hommes au combat : le sergent-chef Mathonet et un autre chasseur du Corps franc du 28<sup>e</sup> BCA, au cours d'un accrochage dans la vallée frontière de la Horm. »

Effectivement, le 6 janvier 1940, il est déplacé plus à l'Est et monte en ligne dans la région de Bitche. Au printemps 1940, de mars à mai, il effectue des travaux en Haute-Alsace près de la frontière suisse.



Puis, lorsque l'armée allemande déborde la Ligne Maginot par le nord, il est emmené « dare dare » en train à Château-Thierry et part à pied pour défendre l'Aisne, juste à l'est de Soissons et se bat au Mont de Soissons, le 8 juin 1940, où 115 chasseurs alpins de la demi-brigade alpins, tombèrent lors de cette vigoureuse attaque de la ferme des Templiers située au nord du Mont de Soissons. Le 9 juin, ce sont les ultimes combats de défense de la Fère-en-Tardenois. À partir du 10 juin, c'est la retraite par la Marne, la

Loire, le Cher, l'Indre et enfin la Creuse. À l'armistice, le 15<sup>e</sup> BCA est en position sur la Gartempe au nord de Guéret. Le 11 juillet 1940, il est dissous. Pendant ce temps, le quartier du 15<sup>e</sup> BCA à Barcelonnette, entièrement vide, est aménagé en hôpital divisionnaire. Dans le petit village de Serches, situé en contrebas du Mont de Soissons, se trouvent encore près de 40 tombes de ces chasseurs alpins. Et après la guerre, Jacques Dangon et les réservistes du 28<sup>e</sup> BCA ont érigé une stèle (photo ci-contre) un bloc de granit ramené des Alpes : elle se trouve sur la route de Château-Thierry menant à Soissons au sud de la ferme des Templiers.



### Les autres unités militaires présentes en Ubaye jusqu'en 1940.

À la veille de la seconde guerre mondiale, La défense des Alpes est confiée à l'armée des Alpes, préparée dès 1927. En 1939, son commandement est assuré par le général Olry. Ce sont 190 000 hommes qui sont répartis le long des Alpes au début de la guerre, chiffre qui sera réduit à environ 176 000 hommes en avril 1940.

Celui-ci dispose de la 8<sup>e</sup> division coloniale et deux corps d'armée : le 14<sup>e</sup> corps d'armée commandé par le général Beynet et le 15<sup>e</sup> commandée par le général Boucher.

Le 14<sup>e</sup> corps d'armée est réparti en trois secteurs : secteur du Rhône, secteur de la Savoie et secteur du Dauphiné. Le secteur du Dauphiné couvre les deux départements des Hautes-Alpes et des Basses-Alpes de la Névache au nord jusqu'au Col de la Bonette, limite sud du secteur. La défense de la vallée de l'Ubaye est donc confiée à ce secteur. Le secteur du Dauphiné a la taille d'une brigade et ses forces se répartissent entre la 75<sup>e</sup> demi-brigade alpine au nord et le 157<sup>e</sup> demi-brigade au sud et en Ubaye. Il est commandé par le général Cyvoct dont le PC est à Roche-de-Rame.



En 1935, la 157<sup>e</sup> demi-brigade alpine de forteresse a été formée le 15 octobre et regroupe le 72<sup>e</sup> BAF (Bataillon Alpin de Forteresse) d'Embrun affecté au Briançonnais et le 73<sup>e</sup> BAF à l'Ubaye. Elle est commandée par le colonel Dessaux, l'ancien chef de corps du 15<sup>e</sup> BCA (au centre de la photo ci-contre, au milieu d'officiers du 73<sup>e</sup> BAF). Le 73<sup>e</sup> BAF est formé à partir d'éléments provenant du 159<sup>e</sup> RIA de Briançon. Il est composé de deux compagnies d'intervalle<sup>50</sup> et de deux compagnies d'équipages d'ouvrage.

<sup>50</sup> Leur mission est de combattre comme des fantassins sur les zones d'intervalle entre les ouvrages.

Le bataillon occupe les garnisons de Larche, de Jausiers et de Tournoux. La compagnie hors rang loge au quartier Breissand. Le PC de cette demi-brigade est à la villa Morelia de Jausiers.

Le 13 novembre 1935, le drapeau du 157<sup>e</sup> RIA a été officiellement remis à la 157<sup>e</sup> demi-brigade alpine (photo ci-contre). C'est une imposante prise d'armes qui se déroule le mercredi 13 novembre 1935 à Jausiers. Étaient présents le général Dosse gouverneur de Lyon, le général Mellier gouverneur de Briançon, le général Du Noyer de Lescheraine ancien chef de corps prestigieux du 15-7 durant la Grande Guerre, ainsi que le général Marminia, ancien chef en Orient.



Les deux drapeaux des 157<sup>e</sup> et 159<sup>e</sup> au milieu du carré des troupes (à droite, le drapeau du 157<sup>e</sup>).

Comme troupes, un détachement du 159<sup>e</sup> RIA de Briançon, le 15<sup>e</sup> BCA, le 73<sup>e</sup> bataillon alpin de forteresse, un détachement du génie et détachement du 154<sup>e</sup> d'artillerie de Tournoux. Le gouverneur de Lyon a rappelé

que 51 officiers, 186 sous-officiers et 2 513 hommes de troupe. C'est le général du Noyer qui remet le drapeau au 73<sup>e</sup> BAF qui tient garnison au quartier Breissand de Jausiers. Beaucoup de membres de l'amicale des anciens du 15-7 de Lyon étaient présents. À l'issue de la cérémonie, le général du Noyer a remis son fanion personnel du régiment au colonel Dessaux, commandant la 157<sup>e</sup> demi-brigade en s'exprimant ainsi :

« Mon Colonel, je vous remets mon fanion qui ne m'a jamais quitté pendant la guerre. J'avais pensé le laisser à ma famille... Je n'ai pas d'enfants ???, mes enfants, ce sont les anciens du 157<sup>e</sup>. Mon colonel, je vous le remets de tout cœur, je le confie à votre garde, en souvenir des anciens du 157<sup>e</sup>. »

Le PC des forces de la vallée de l'Ubaye du colonel Dessaux, est à Tournoux à la batterie XII.

Le colonel Dessaux en plus des deux bataillons alpins de forteresse dispose d'un bataillon en provenance du 299<sup>e</sup> RIA et d'une artillerie imposante.

Au niveau de celle-ci, elle est commandée par le lieutenant-colonel Thouvard du 162<sup>e</sup> RAP (Régiment d'Artillerie de Position) qui sera remplacé par le lieutenant-colonel Bresse du 293<sup>e</sup> RALH (Régiment d'Artillerie Lourde Hippomobile). En renfort de ces unités, le 24 mai 1940, la 2<sup>e</sup> batterie du 114<sup>e</sup> régiment d'artillerie lourd de corps d'armée et la 1<sup>re</sup> batterie du 93<sup>e</sup> RAM (régiment d'artillerie de montagne) sont envoyés en Ubaye, le 11 juin 1940, juste au moment de la déclaration de guerre de l'Italie.

Enfin, ces forces sont réparties en deux sous-secteurs : le sous-secteur Ubaye-Ubayette et le sous-secteur de Jausiers. Ce sont environ plus de 10 000 hommes qui vont faire face à 60 000 Italiens en juin 1940.

Quelques précisions sur les bataillons alpins de forteresse.

### Le 73<sup>e</sup> BAF.

Reformé dès le 25 août 1939, ce bataillon de forteresse qui faisait partie des sept BAF existants créés en 1934, dont le 4<sup>e</sup> bataillon du 159<sup>e</sup> RIA à Jausiers) a été réorganisé le 1<sup>er</sup> octobre 1935. Il comprend désormais une section de commandement, deux SES (Sections d'Éclaireurs-Skieurs), une compagnie d'éclairage et d'observation, une compagnie hors-rang et deux compagnies. Ce bataillon défend le secteur de Sagnes et de Restefond dans les ouvrages suivants : La Moutière, Restefond, les Fourches, Bouzièyas, la Pelousette et les Granges Communes.



## Le 83<sup>e</sup> BAF.



Ce bataillon est essentiellement composé de réservistes avec des cadres provenant de la 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> compagnie du 73<sup>e</sup> BAF. Son effectif est de 16 officiers, de 98 sous-officiers et de 916 Alpins. On lui a attribué également neuf chevaux et 92 mulets (et une fanfare).

L'implantation de toutes ces unités est la suivante :

La garde de l'ancien drapeau du 15/7 est cependant confiée au 73<sup>e</sup> BAF. Le bataillon s'installe dans les forts de la ligne de résistance principale (Saint-Ours et Roche-la-Croix) et occupe les points d'appui de la ligne des avant-postes au niveau de Larche.

### L'implantation des troupes sur le terrain.

#### ● Sous-secteur Ubaye-Ubayette

L'artillerie de ce sous-secteur est placée sous les ordres du chef d'escadron Féraud du 162<sup>e</sup> RAP dont le PC est lui aussi à Tournoux au fort moyen avec trois groupements Le groupement A 3 sous les ordres du capitaine Rigaud (293<sup>e</sup> RALH).

#### ♦ Le quartier de Saint-Paul.

La 1<sup>re</sup> compagnie du 83<sup>e</sup> BAF est renforcée par le 1/299<sup>e</sup> RIA dans la zone du Castelet, de Fouillouse et de Plate Lombarde avec l'appui direct de l'artillerie du chef d'escadron Terrier (114<sup>e</sup> RAL) qui a son PC à Serennes. Le petit ouvrage avancé de Plate Lombarde est commandé par le lieutenant Loye. À signaler l'existence de positions défensives vers Maurin interdisant l'arrivée de forces ennemies par les vallons de Mary ou du Longet.

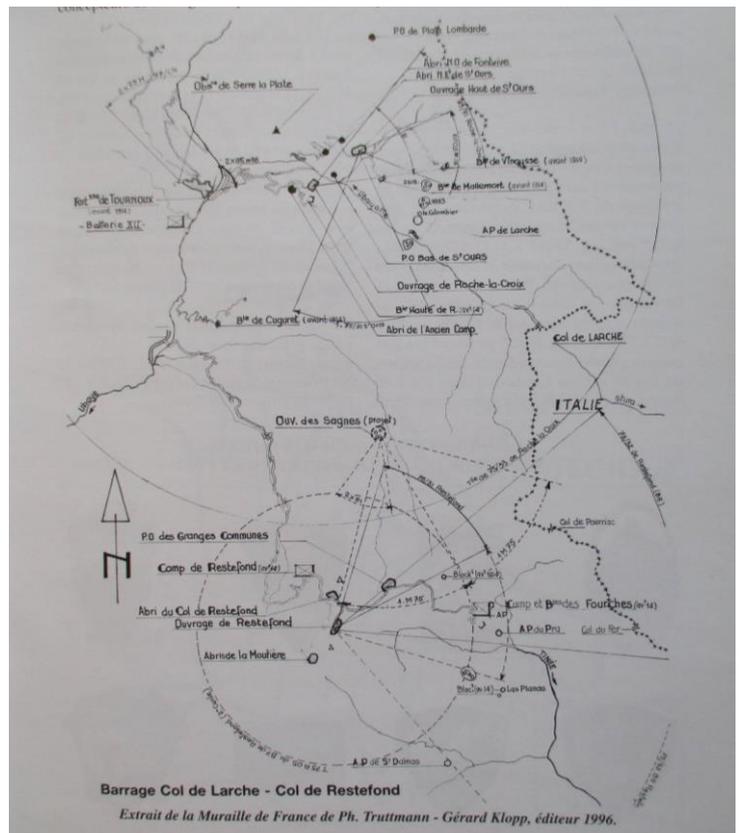
#### ♦ Le quartier de Meyronnes.

Les équipages d'ouvrage de Saint-Ours Haut, de Saint-Ours bas et de Fontvive ainsi que l'observatoire de Serre La Plate font partie du 83<sup>e</sup> BAF qui disposent de l'appui des pièces d'artillerie du groupement d'artillerie A 2 du capitaine Fabre (162<sup>e</sup> RAP) dont le PC est à Roche-la-Croix. Saint-Ours haut est commandé par le capitaine Mollard accompagné de 11 officiers et de 233 hommes de la 12<sup>e</sup> batterie du lieutenant Mollard. À Saint-Ours bas, le lieutenant Jubelin et ses 24 hommes ont la mission de barrer la route RN 100.

#### ♦ La ligne des avant-postes de l'Ubayette.

Cette ligne est composée de plusieurs ouvrages, qu'occupe la 2<sup>e</sup> compagnie du 83<sup>e</sup> BAF commandée par le capitaine Guérin puis le capitaine Bertrand-Comitant.

L'ouvrage Maginot à l'ouest du village est commandé par le sergent-chef Dunand avec 34 hommes de la 1<sup>re</sup> section de la 2<sup>e</sup> cie. Le point d'appui de la cote 1893 avec 20 hommes de la 3<sup>e</sup> section de la 2<sup>e</sup> compagnie est commandé par l'adjudant-chef Nectoux. Au-dessus un petit rocher, le rocher « Le Truc » avec trois hommes sert de protection éventuelle du repli des deux ouvrages plus élevés que sont le point d'appui 2018, affecté à la 3<sup>e</sup> section de la 2<sup>e</sup> compagnie avec le sergent-chef Griennay.



Carte des différents ouvrages de la ligne Maginot et de leurs possibilités de tirs des différentes batteries en 1939.

Enfin, le vieux fort de Viraysse construit entre 1885 et 1888 à 2 700 m est rattaché au groupement A 3 et la garnison de 40 hommes est commandée par le lieutenant Duittoz du 162<sup>e</sup> RAP). Quatre canons servis par des artilleurs ont été positionnés à ciel ouvert au col situé sous le fort. Et une demi section d'éclaireurs-skieurs renforce la petite garnison.

En avant de cette ligne des avant-postes, à Maison-Méane, on trouve la section d'éclaireurs-skieurs du lieutenant Costa de Beauregard qui s'est rendue célèbre durant les combats de juin 1940. Enfin, en rive droite, trône l'ouvrage de Roche-la-Croix ouvrage édifié entre 1883 et 1889, revalorisé en 1931 par un ouvrage Maginot avec une tourelle éclipseable. C'est la position principale de cette ligne principale de résistance, commandée par le capitaine Fabre du 162<sup>e</sup> RAP avec six officiers et 155 hommes.

Les vieilles positions de Vallon Claous, de la batterie des Caures et de la batterie B 12 du vieux fort de Tournoux sont occupées par les artilleurs. La batterie B 12 a été modifiée en ouvrage Maginot. Des canons anti-aériens ont été placés en 1939 à la batterie des Caurres.



**Jacques Vollaire de Crots sur la tourelle de Roche-la-Croix au printemps 1939.**

● Sous-secteur de Jausiers. Ce secteur est commandé par le lieutenant-colonel Soyer de la 157<sup>e</sup> demi-brigade alpine. Au niveau de l'artillerie, c'est le chef d'escadron Perroy du 162<sup>e</sup> RAP qui commande quatre groupements d'artillerie B 1 à B 4.

♦ Le quartier des Sagnes est occupé par la 1<sup>re</sup> compagnie du 73<sup>e</sup> BAF et l'artillerie du groupement B. Le détachement du 162<sup>e</sup> RAP est commandé par le lieutenant Ravet. Son PC se situe à la batterie de Cuguret.

♦ Le quartier de Restefond. C'est la 2<sup>e</sup> compagnie du 73<sup>e</sup> BAF qui s'est installée avec le capitaine Martin comme chef au PC de l'ouvrage de Restefond.

Au col de Restefond, le sous-lieutenant Poitrey commande 82 hommes. Son ouvrage flanque l'ouvrage des Granges Communes.

♦ L'ouvrage de Restefond est un ouvrage énorme sous le commandement du capitaine Dalstein du 73<sup>e</sup> BAF. En arrière, des canons de 155 mm sont servis par les artilleurs du 162<sup>e</sup> RAP du capitaine Martin soit 10 officiers et 216 hommes.

♦ À l'ouvrage d'infanterie des Granges Communes inachevé en 1939, le lieutenant Boileau veille avec 2 officiers et 30 hommes.

♦ L'avant-poste des Fourches, commencé en 1931, voit la présence du Lieutenant Delecraz. Il doit interdire l'accès au col des Fourches tout en surveillant les autres cols.

♦ Le quartier Rougna, le dernier quartier du dispositif ubayen, avec l'ouvrage de la Moutière et celui du poste du Pra sont servis par des hommes du 2<sup>e</sup> bataillon du 299<sup>e</sup> RIA, tandis que l'artillerie du groupement B 3 avec 16 pièces d'artillerie est commandée par le chef d'escadron de Laffon du 93<sup>e</sup> RAM. Il a installé son PC à l'ouvrage de la Moutière. L'ouvrage Maginot de la Moutière est commandé par le sous-lieutenant Taxil qui dispose de 42 hommes

À signaler que, de Maurin au nord, jusqu'au col de la Braisse, on dénombre 36 blocs et 12 abris bétonnés avec des dalles d'au moins 35 cm pour 12 hommes couchés. Les PA 1893 et 2018 de la ligne des avant-postes en font partie.

Ce sont près de 10 000 hommes<sup>51</sup> qui vont se battre de manière admirable sous les ordres du Colonel Dessaux (ancien chef de corps du 15<sup>e</sup> BCA en 1935) entre le 10 et le 24 juin 1940 au soir, date de l'armistice où la plupart de ces unités sont dissoutes dès juillet à Chauffayer dans le Champsaur. En Ubaye, l'Armée des Alpes est restée invaincue. Près de 13 000 coups seront tirés soit 250 tonnes de munitions dont 30% par l'artillerie de position. À Maurin, à Plate-Lombarde, en avant de la ligne des avant-postes de Larche, au col des Fourches, les Alpains arrêteront les Italiens et feront de nombreux prisonniers. Ils ont été admirablement appuyés par l'artillerie.

Le bilan est élogieux : 10 pertes françaises contre 2 052 du côté italien : 127 tués, 399 prisonniers et 1526 blessés ou « congelati ». Ces hommes se sont vaillamment battus alors qu'ils « savaient » que partout ailleurs, la défaite était consommée. Comme le dit, le colonel Dessaux dans son dernier ordre du jour :

« L'honneur est sauf, vous pouvez garder la tête haute ».

Au moment de la dissolution des troupes ubayennes, une prise d'armes aura lieu à Chauffayer le 14 juillet 1940 qui verra la dissolution des deux bataillons de forteresse, puis viendront les opérations de démobilisation à Briançon le 4 août 1940.

Après l'armistice, le fort de Tournoux sera partiellement occupé par les troupes italiennes puis allemandes.

Dès 1943, c'est la résistance qui se prépare, la libération provisoire de l'Ubaye en juin 1944 où l'on retrouve des Ubayens devenus des résistants dans les FFI comme le lieutenant-colonel Cusenier, le commandant Carr, le commandant Bureau, Émile Aubert, René Chabre, Delanef, Devaux, Davin et bien d'autres encore. Puis fin 1944 et en avril et mai 1945, ce sont les derniers combats de cette petite poche, délaissée lors de la libération de la Provence qui vont enfin libérer la région. Le fort est occupé durant l'hiver 1944 par la 6<sup>e</sup> compagnie du 99<sup>e</sup> RIA dans des conditions plutôt précaires. À noter de courts passages d'unités comme le 24<sup>e</sup> BCA pour l'attaque du col de Larche fin avril (d'où les traditions gardées par le CIECM en 1996), comme le 5<sup>e</sup> dragons, le 1<sup>er</sup> bataillon du 15/9, la 6<sup>e</sup> compagnie du 99<sup>e</sup> RI, le groupe d'artillerie du 69<sup>e</sup> régiment d'artillerie d'Afrique de montagne, un groupe de renforcement d'artillerie de la DFL (Division Française Libre).



**Roche-la-Croix sous la neige en 1940.**

---

<sup>51</sup> Dans certains documents, il est question de 15 000 hommes. Selon l'historien Henri Béraud, ce chiffre est nettement exagéré et il estime que ce sont plutôt environ 10 000 hommes qui font face aux Italiens.

## Chapitre III

### Les unités présentes en Ubaye de 1948 à 2009

À la fin de la guerre, les forts sont quasi intacts. Des petits détachements de tirailleurs marocains et algériens vont de temps à autre les occuper. En 1948, il n'abrite plus de troupes, sauf un dépôt de munitions gardé en permanence par un piquet du 11<sup>e</sup> BCA. De 1954 aux environs des années 1975, la « Guerre Froide » hante les esprits. Et voici la présence du GAF (Groupe Alpin Frontalier) composé uniquement d'officiers « toutes armes » encadrant des civils pour installer un réseau moderne de transmissions et l'électricité comme si ces forts pouvaient servir d'abris antiatomiques. C'est plus qu'un simple entretien, de façon à pouvoir, le cas échéant, s'en servir.

En 1957, la guerre d'Algérie coûtant cher, on a continué à utiliser des obus à eau pour ne pas blesser les bergers et abîmer les pâturages... Le service du génie tâche de maintenir en état les différents moteurs. Ainsi, Monsieur Valensan, durant de nombreuses années, était chargé de cet entretien. Les forts sont définitivement désarmés et par conséquent ne sont plus entretenus après 1975.

#### L'histoire du 11<sup>e</sup> BCA



Entre temps, en Ubaye, commence l'histoire du 11<sup>e</sup> BCA arrivé en réalité dès 1948. Ce Bataillon formé le 2 février 1854 a commencé son aventure à Strasbourg. Il est devenu alpin en 1889 à Albertville. À Albertville, le futur général Gamelin le commande du 2 novembre 1911 au 22 juin 1913.

À Annecy depuis 1894, il est engagé en 1914 dans les Vosges après avoir quitté cette garnison le 4 août 1914. On le voit combattre au Linge et au Vieil Armand. Il participe à la bataille de la Somme en 1916. En 1917, le bataillon est transporté sur l'Aisne et les périodes d'entraînement alternent avec la montée sur les lignes. En automne 1917, lui aussi est appelé à renforcer le front d'Italie et se bat alors au Monte Tomba le 30 décembre 1917. En 1918, il est ramené en Picardie, en Flandre et enfin

sur l'Ourcq où il se trouve au moment de la grande offensive. Au moment de l'armistice, il combat devant Guise. À la fin de la Guerre, il stationne d'abord dans la région parisienne à Viarnes, Neuilly, Challes. En 1919, il participe à l'occupation de la Ruhr, faisant partie de l'armée du Rhin. On le voit à Hainfeld, Gemersheim, Schornsheim, Landau, Trèves et Neustadt. De mai à juillet, 1921, on l'envoie à Meideric en Ruhr puis revient à Neustadt, à Düsseldorf, à Kreuznach de décembre 1925 à novembre 1926 et enfin à Kaiserslautern jusqu'au 30 juin 1930.

À son retour en France, il s'installe à Gap à la caserne Reynier en remplacement du 23<sup>e</sup> BCA, qui est dissous. Souvent, il manœuvre contre son homologue de Barcelonnette, c'est à dire le 15<sup>e</sup> BCA. D'ailleurs, ces deux corps de troupe font partie de la même brigade alpine, la 7<sup>e</sup> demi-brigade alpine. Ces deux bataillons, à la mobilisation de 1939, dérivent le 28<sup>e</sup> BCA. À la déclaration de la guerre, ces trois bataillons gardent les crêtes et les cols des Alpes, en soutien des bataillons de forteresse de l'Ubaye avant de partir pour l'Est de la France en octobre 1939.

18 octobre 1939 : le 11<sup>e</sup> BCA part effectivement pour Chorges (17 km est de Gap). Il embarque par voie ferrée à destination d'Attigny et de Coucy (Ardennes). La SES reste en Ubaye.

20 décembre 1939 : le 11<sup>e</sup> bataillon s'entraîne dans le secteur de Rethel.

28 décembre 1939 : le bataillon est cantonné dans le secteur de Bitche, quartier Schwarzenbach, jusqu'au 2-

3-1940 : le 11<sup>e</sup> BCA est en alternance avec le 15<sup>e</sup> BCA dans cette zone.

12 mars 1940 : le 11<sup>e</sup> BCA se trouve dans le secteur de Belfort. Il s'installe à Ligsdorf (30 km est de Delle).

22 avril 1940 : le bataillon est à Wolschwiller, tout près de la frontière suisse.

Opérations de mai à juin 1940.

22 mai 1940 : le 11<sup>e</sup> BCA rejoint Château-Thierry.

24 mai 1940 : il est engagé dans les combats sur l'Aisne, secteur de Montreuil-aux-Lions.

7 juin 1940 : au sud-est de Soissons, dans les combats entre l'Aisne et l'Ourcq ; avec la demi-brigade, il s'illustre face à un ennemi supérieur en nombre jusqu'au 8 juin et subit des pertes à l'attaque de la ferme des Templiers du Mont de Soissons.

9 juin 1940 : le 11<sup>e</sup> BCA doit se replier mais il résiste jusqu'au 10 juin sur place dans les bois de la Ferme du Préau jusqu'au sacrifice total. Le bataillon est cité à l'ordre de l'armée.

11 juin 1940 : le 11<sup>e</sup> BCA et le 28<sup>e</sup> BCA forment un bataillon de marche sous les ordres du capitaine Giboudo, adjudant-major du 28<sup>e</sup> BCA. Le repli se fait en direction de Vauchamps (6 km est de Montmirail)

12 juin 1940 : défense de Montmirail. Poursuite du repli par Quincy, la région nord de Guéret et Eymoutiers. C'est sa dernière position au 24 juin 1940.

Après l'armistice, le 11 juillet 1940, c'est la dissolution du 11<sup>e</sup> BCA. Les éléments d'active sont affectés au 2<sup>e</sup> bataillon du régiment de l'Allier (futur 152<sup>e</sup> RI), à Montluçon., il redevient le 11<sup>e</sup> BCA par décret du 16 décembre 1944 avec les cadres et la troupe en provenance des maquis de l'Oisans et du Queyras. Tout au long de l'hiver 1944-1945, il est en Haute-Maurienne au pied du Mont-Cenis tandis que des Allemands occupent les crêtes. Le 4 avril 1945, il prend part à l'assaut célèbre du Mont-Froid où se distinguent le sergent-chef Lacabe de Barcelonnette. Jean Robert et l'adjudant-chef Bernardi participent à ces combats mais surtout, on retiendra la prise du bloc Est du Mont-Froid par l'adjudant-chef ubayen Benoît-Lison, le sergent Ménoni et l'éclaireur Bertrand qui, dix minutes après, plante le drapeau français sur le bloc.

Deux jours après ces combats, le général de Gaulle décerne une citation à ce bataillon, au cours d'une prise d'armes qui s'est déroulée à Bramans. Le 7 septembre 1945, il repart en Autriche à Bregenz au bord du lac de Constance. André Tochon-Ferdollet de Barcelonnette fait partie du voyage.



**Le fanion du 11<sup>e</sup> BCA à l'entrée du quartier Jacquemot dans les années 1950.**

Avril 1948, il revient en France, André Tochon-Ferdollet ramène un piano qui sera offert au 11<sup>e</sup> BCA puis, à sa dissolution en 1990, terminera ses jours au CIECM. Et en 2009, il sera désormais confié à la dissolution du CNAM/détachement de Barcelonnette en juillet 2009, à la municipalité de Barcelonnette. Le bataillon est transformé d'abord en centre d'instruction et va former durant de nombreuses années de nombreuses recrues, soit pour la guerre d'Algérie (notamment pour les bataillons alpins comme le 22<sup>e</sup> BCA à Bouïra, le 14<sup>e</sup> BCA à Blonda, le 15<sup>e</sup> BCA en Petite Kabylie et le 25<sup>e</sup> BCA le long de la frontière tunisienne), soit pour la région militaire de Marseille.

En 1948, Maxime Julien, agriculteur et écrivain public est l'un des premiers appelés à servir au 11<sup>e</sup> BCA. Il se souvient fort bien de son séjour à Barcelonnette :

« Je faisais partie de la classe 48/2 (les classes comportaient deux contingents. Le premier pour les hommes nés dans le premier semestre de l'année, le second pour les autres). Né en Octobre je faisais donc partie de la classe 48/2. Incorporé en tant qu'appelé au 11<sup>e</sup> BCA, au quartier Jacquemot à Barcelonnette du 15 novembre 1948 au 15 novembre 1949, je fais mes « classes<sup>52</sup> » à la première compagnie, marche à la fourragère le 29 avril 1949 au Parpaillon.

<sup>52</sup> Période initiale d'instruction militaire de base pour tout appelé.

Bref passage à la 2<sup>e</sup> compagnie pour un entraînement au tir avec le fusil MAS 36, des marches en montagne et un entraînement au combat. Formation de clairon et entrée dans la fanfare à la compagnie de commandement sous les ordres du chef Cazeaux et du sergent Muntch.

Grandes manœuvres en août 1949 dans la Haute Ubaye et au col de Vars, ces opérations furent malheureusement marquées par le décès de l'un des nôtres sur la route de Serenne dans un accident, au volant d'un camion G.M.C qu'il venait de dérober à l'ennemi et qui quitta la route pour effectuer plusieurs tonneaux. Pendant ce temps notre section fut privée de ravitaillement toute une journée, le mulet qui devait nous l'amener étant tombé dans un précipice en cours de route. En fin d'opérations, ma section séjourna quelques jours à Saint-Clément dans la vallée de la Durance, le reste de l'effectif rallia par la petite vallée de Crevoux.

À cette époque, le bataillon était encore doté d'une section de muletiers, les écuries se situaient derrière le bâtiment faisant face à ce qui était alors le poste de police à l'entrée de la caserne. À l'emplacement des nouveaux bâtiments actuels il y avait les garages et une deuxième écurie. La SS (section de ski) était cantonnée à Jausiers. Dans le coin, seule la station de ski du Sauze existait et lors des chutes de neige des volontaires du bataillon allaient damer les pistes. Les dameuses mécaniques n'étaient pas encore connues l'hiver, la place Manuel autour de laquelle était scellée une rangée de parpaings, servait de patinoire après que l'on eut fait verser l'eau de la fontaine.

Mon séjour au Bataillon : mon entrée dans la fanfare fut le départ d'une vie assez trépidante qui me convenait bien, en effet en cette période d'après-guerre, de nombreuses villes ou villages de la région se virent décerner la croix de guerre pour faits de résistance et très souvent nous étions sollicités pour de petites prises d'armes à ces occasions.

Les musiques militaires étant alors très prisées (les majorettes n'existaient pas encore !) nous étions partis pratiquement tous les week-ends pour aller nous produire dans différentes fêtes ou corsos, le reste de la semaine étant consacré aux répétitions « au Petit Bois » en bordure de la route nationale après le Chazelas, sous l'allée de grands pins qui existent toujours. Les clairons devaient à tour de rôle assurer la garde au poste de police par amplitudes de 24 heures, nous couchions au poste pour cas de sonnerie urgente (appel du piquet d'incendie, ou autre).

Les sonneries de la journée étaient nombreuses, réveil, levée des couleurs, rassemblements, la soupe, l'extinction des feux et j'en passe. Comme doivent le savoir la majorité des gens qui liront ces lignes à cette époque les bataillons de chasseurs étaient au nombre de 33 : du premier au trente-deuxième plus le quarantième chacun d'eux, ayant son propre refrain (il y en avait d'ailleurs de croustillants, comme par exemple celui du 9<sup>e</sup> « Marie j'ai vu ton cul tout nu, cochon Le 28<sup>e</sup> « saute putain t'auras d'la saucisse, saute putain t'auras du boudin. » Et le nôtre : « Onzième bataillon de chasseurs alpins, onzième bataillon de lapins ». Il était répété à chaque sonnerie, en plus, au réveil, à la soupe et à l'extinction des feux il était suivi du refrain du bataillon qui correspondait au jour du mois ainsi en écoutant la sonnerie du clairon chacun pouvait connaître la date du jour sans le secours du calendrier.

Les rares dimanches ou nous n'étions pas partis, à l'extérieur, nous donnions un concert en fin de matinée sur la place Manuel. J'ai toujours ressenti une certaine fierté de faire partie de la fanfare. Pour les fêtes de la Sidi-Brahim, nous fumes invités à Cannes pour trois jours et je dirai que le pas redoublé du Téméraire au pas de chasseurs sur la Croisette ça déménageait. Nous étions véritablement ovationnés, nous avons même donné un concert sur l'esplanade du Carlton. Le petit paysan n'étant jamais sorti de son trou que j'étais se trouvait comblé d'aise à ces occasions.

Quelques souvenirs : un agriculteur, monsieur Gas dont la ferme se trouvait tout près de la caserne venait quotidiennement avec le cheval et le tombereau récupérer les restes des cuisines pour nourrir ses cochons. Quelques civils de Barcelonnette étaient employés au bataillon le maître tailleur, le maître bottier, un coiffeur, un armurier. Des volontaires étaient assez souvent demandés pour aller à Gap charger du charbon à la pelle sur des camions de la SATA car au quartier, tout fonctionnait au charbon et sa consommation était donc importante.

Le bar du Chazelas, tout près de la caserne, connaissait une bonne fréquentation de notre part. La gare la plus proche de Barcelonnette était celle de Prunières, la Durance était franchie par un pont aujourd'hui englouti par le lac de Serre-Ponçon.

Quelques anecdotes : un jour, un camarade de chambrée, le chasseur X que je ne nommerai pas et qui n'avait pas inventé l'eau tiède il faut bien le dire s'étant rendu à l'infirmerie pour se faire panser un doigt à la suite d'une coupure bénigne, revint à la carrée en exhibant une superbe poupée sur l'un de ses doigts qui n'était pas celui blessé. Nous n'avions jamais su si l'infirmier avait voulu lui faire une farce ou s'il était distrait lui aussi. Le soir même de notre incorporation un appelé un peu « fils à papa » sur les bords, incapable de faire son lit pour se coucher pleurait comme un gosse. Un autre camarade qui venait du pays Basque, étant frontalier et donc un tantinet contrebandier, devait nous ramener lors d'une permission d'authentiques gourdes en peau de bouc, mais ce cher Goethe (c'était son nom) se fit prendre par les douaniers et les précieuses gourdes lui furent confisquées. Comme un malheur n'arrive jamais seul, en rentrant de cette permission dont il se sera souvenu longtemps, il arrive à Marseille au lieu de prendre le train des Alpes, il monta dans celui pour Paris et ne s'étant rendu compte de sa méprise qu'un fois arrivé à Lyon il rentra à la caserne avec vingt-quatre heures de retard ce qui lui valut un petit séjour au cabanon. Au cours de nos opérations dans la Haute-Ubaye, aux environs de Serenne, où nous avions comme ennemis entre autres, le 15/9 de Briançon, alors que je tirais sur des hommes à environ deux cent mètres passe un chef de section qui me demande « où tires-tu ? » - « Sur les mecs qui sont là-haut sous le grand sapin » - « Mais malheureux ce sont des nôtres ! » - « Alors mes excuses, je me suis trompé d'ennemi... »

Tristesse : au courant de cette année-là, le bataillon eut à déplorer le décès de trois appelés. L'un dont j'ai déjà parlé sur la route de Serenne. Un autre noyé à Fouillouse ayant été resté coincé entre deux rochers en plongeant dans le torrent. Et encore un autre parti d'une façon tout à fait stupide à la caserne. Un soir, où un camarade de chambrée rentrait de permission avec une bouteille de gnole dans la valise, (ce qui à l'époque était un peu une tradition quasi incontournable), la fit circuler parmi ses camarades pour y téter quelques gorgées, ce que chacun faisait volontiers. Le chasseur X quant à lui étant déjà au lit, après avoir embouché ladite bouteille ne la rendit que pratiquement vide à son propriétaire, alors qu'elle était à peine entamée quand elle lui avait été passée. Au cours de la nuit, ses voisins de lit l'entendirent râler, bien que rapidement amené à l'infirmerie au matin, la triste nouvelle circulait dans les chambrées : notre camarade nous avait quitté pour toujours. Encore aujourd'hui, il m'arrive de penser à cela, à cette façon conne de mourir à vingt ans. Julien, Maxime, membre de l'Amicale ubayenne des chasseurs alpins, fier d'avoir servi au onzième BCA. »

En 1953, le bataillon a participé aux opérations de sauvetage du Paris-Saigon.

Le sergent Bernard Wattrelot, résidant au parc de la Chaup, a été un des premiers présents sur les lieux de l'accident. Il raconte :

« Le 1<sup>er</sup> septembre 1953 à 23 heures 33, une catastrophe aérienne se produisait dans le vallon de Saint-Laurent à Fours, un avion d'Air France le F.BAZZ reliant Paris à Saigon heurtait le Cimet à 3021 mètres à environ 300 mètres sous le sommet. Fin août 1953 les effectifs du 11<sup>e</sup> BCA étaient réduits après le départ des anciens (« quillards ») et la non arrivée des nouvelles recrues (« les bleus »). Le premier septembre 1953, comme sergent de semaine à la 1<sup>re</sup> compagnie, vers 23 heures 50, la sonnerie du clairon demandait ma présence au poste de garde. Sur place j'ai reçu l'ordre de réunir les effectifs présents de la compagnie pour un départ en montagne. Vers 1 heure 30



du matin, une vingtaine de chasseurs de la compagnie étaient mis à la disposition des secours de la gendarmerie de Barcelonnette et accompagné de la SES de la 3<sup>e</sup> compagnie.

On nous annonce qu'un avion d'Air France, venait de percuter le sommet du Cimet sur la commune de Fours.

Arrivés sur les lieux après une longue marche dans la nuit, là-haut sur les pentes d'éboulis, c'était une vision d'horreur : au milieu d'amas de ferraille encore fumants des débris humains, déchiquetés étaient éparpillés sur plus de 500 m. Commence alors un pénible travail de collecte des restes dans des conditions acrobatiques et périlleuses.

Les premiers restes des corps mutilés ont été rassemblés. Vers 14 heures, le lendemain, nous sommes redescendus à Saint-Laurent où les corps ont été déposés dans l'église dans une chapelle ardente.

Durant quatre jours, le bataillon a assuré un renfort permanent sous les ordres du commandant Montfagnon, notre chef de corps, à côté de la compagnie de CRS, des personnels du secours en montagne de Nice qui avaient pris le relais. »

En même temps, l'adjudant-chef Jean<sup>53</sup>, chef de la section d'éclaireurs-skieurs, en permission, est prévenu par téléphone qu'il doit intervenir sur le champ avec sa section. Cette section reste plusieurs jours sur place selon le rapport N°565/2 du sous-lieutenant Mercuri, commandant la section de gendarmerie de Barcelonnette en date du 12 septembre 1953 qui précise :

« La section d'éclaireurs-skieurs du 11<sup>e</sup> BCA a travaillé sans relâche. Certains chasseurs ont exploré des lieux d'accès très difficiles et dangereux, même pour des alpinistes confirmés. L'adjudant-chef Jean a particulièrement aidé M. Bellonte, chargé de l'enquête technique, à se rendre auprès de la carlingue qui ne pouvait être atteinte qu'en prenant les plus grandes précautions. »

En 1955, l'aspirant médecin Bernard Jacquinet, aujourd'hui à la retraite, ancien chef de laboratoire, attaché-neurologue au CHU Saint-Antoine de Paris, mais toujours bénévole dans cet hôpital, se souvient de son service militaire au 11<sup>e</sup> BCA. Membre lui aussi de l'amicale, il écrit :

« Parti début novembre 1955 de la gare de Lyon de Paris, en qualité de médecin aspirant, mon ordre d'incorporation en poche, je suis arrivé à la gare de Prunières où un jeune conducteur est venu me prendre en voiture pour me déposer au quartier Jacquemot du 11<sup>e</sup> BCA où, à mon arrivée, j'ai fait la connaissance du médecin capitaine Toledano, chef du service médical du bataillon qui, très agréable, m'a donné quelques précisions sur l'organisation de son unité. Tout d'abord, la connaissance du dentiste auxiliaire puis des quatre infirmiers qui composaient le groupe médical, tous jeunes incorporés en poste depuis quelques semaines. L'ambiance était très détendue, agrémentée d'un jus de fruit...

J'ai ensuite visité l'infirmerie puis le bureau du capitaine pour terminer au 1<sup>er</sup> étage à la chambrée des infirmiers et à... ma propre chambre.

J'ai dû ensuite m'habituer aux différents sons du clairon qui égrenaient la journée avec ses principales indications : petit-déjeuner, les couleurs, le déjeuner, etc. Je commençais donc à m'installer et j'appréciai beaucoup le contact des infirmiers venus pour la plupart de la région marseillaise. Des garçons très joyeux et plein d'humour, prêts à rendre service. J'ai pu m'en rendre compte dès le lendemain avec la vaccination Diphtérie-Tétanos des jeunes recrues. Bref, mes journées étaient bien occupées avec l'organisation de la visite médicale y compris la mise en évidence des inaptitudes à présenter au médecin auxiliaire ou dentiste auxiliaire (tous les problèmes de stomatologie-dentisterie).

Enfin, la visite de l'adjudant de compagnie pour choisir mes tenues avec les différents détails de taille et de peinture qui n'ont été résolues qu'après plusieurs jours.

---

<sup>53</sup> Père de René Jean, résidant actuellement à Larche.

À 16 h, il faisait presque nuit et le repas du soir était prévu à 18 h. Libre de mes mouvements, j'ai pu tranquillement rejoindre ma chambre et m'installer. La nuit fut très froide. Les journées qui se succédaient furent plus agréables avec un soleil timide mais présent.

Mes activités n'étaient pas pénibles : j'avais en plus la responsabilité des cours de secourisme ou d'hygiène. Je participai en ambulance aux marches de nuit ou au départ en exercices à Jausiers. J'avais souvent à vérifier si la nourriture était suffisamment énergétique et si l'état physique des jeunes appelés était satisfaisant, compte tenu de l'effort qu'ils produisaient, surtout en hiver par temps de neige et de froid intense et persistant. Et si l'état physique était satisfaisant mais aussi le moral très bon.

En ma qualité d'appelé bien initié au ski, j'ai pu assister aux Championnats militaires de ski, après m'être bien entraîné au Sauze. Après plusieurs heures de répétition, le grand jour arriva pour les jeunes appelés du bataillon qui avaient alors revêtu la superbe tenue blanche des chasseurs. Puis le défilé se mit en marche précédé de la fanfare : devant il y avait la « patrouille », c'est à dire des garçons de la montagne nés skis aux pieds, ensuite les mules et les chiens Saint-Bernard puis les autochenilles et enfin les troupes pied.

Le colonel, responsable de ces championnats, était aimable mais peu loquace. Il m'a félicité de toute mon attention.

Le séjour alpin fut malheureusement trop bref car la hiérarchie militaire parisienne m'a alors dirigé vers le fort Carré d'Antibes où étaient regroupés tous les militaires sportifs de haut niveau. Je fus affecté au service médical dirigé par un merveilleux lieutenant-colonel. Je suis resté six mois à Antibes, puis à la fin de mon service militaire, j'ai gagné la région parisienne. »

Le 10 juillet 1969, la compagnie d'instruction du 11<sup>e</sup> BCA devient bataillon. Son effectif va passer à 1000 hommes dont 200 cadres. Durant l'été 1968, une dizaine de lieutenants des autres bataillons et quelques aspirants de réserve viennent renforcer ce nouveau bataillon. Composé de trois compagnies de combat, d'une compagnie de commandement et des services à Barcelonnette, d'une compagnie d'instruction installée à Jausiers. Le bataillon dispose également de la CRA (Compagnie de Reconnaissance et d'Appui) comprenant une section de reconnaissance et d'éclairage, la fameuse SES (section d'éclaireurs-skieurs) à Maison-Méane, une section de mortiers lourds (mortiers de 120 mm sur roue) et une section anti-char d'abord équipée du vieux canon de 75 mm puis du canon de 106 mm sans recul, alors que les sections correspondantes des bataillons de Savoie disposaient déjà des missiles antichars téléguidés ENTAC. Ces deux sections sont aussi à Jausiers où le quartier Breissand longtemps abandonné mais surtout dégradé après l'inondation de 1957 a été entièrement rénové par les appelés eux-mêmes. Le bataillon entre ainsi dans la composition de la 17<sup>e</sup> brigade alpine.

**Le 11<sup>e</sup> BCA fier de défiler sur les Champs-Élysées le 14 juillet 1970.  
Au premier plan,  
le lieutenant-colonel Jacquenot,  
chef de corps, suivi du drapeau des  
chasseurs.**



Durant l'été 1969, le bataillon au complet, part en manœuvres pour la première fois et utilise pour la première fois le camp de Canjuers. Équipé de vieux GMC dont certains vont tomber en panne (preuve que ce nouveau bataillon était initialement mal équipé), il met une journée pour rejoindre le camp. À Canjuers, les compagnies occupent les fermes tout juste récemment abandonnées par les propriétaires. Ils y découvrent beaucoup d'objets et de vieux matériels agricoles qu'ils ramènent à Barcelonnette, décorant ainsi les couloirs et les chambres des bâtiments de la troupe.



**La section antichars en « sortie raquettes » dans le vallon du Crachet en février 1969.**

Le bataillon réintègre la 27<sup>e</sup> Division Alpine le 1<sup>er</sup> août 1976. À cette date, le quartier change de nom et s'appelle « quartier Craplet » du nom du général Craplet, devenu inspecteur de l'infanterie et ancien chef de corps du 11<sup>e</sup> BCA de juin 1945 à juillet 1947 en Autriche.

En 1977, Patrick Arnaud, de Saint-Montan entre Montélimar et Orange, fait son service militaire depuis 1976 se rappelle que sa compagnie, la CEA (compagnie d'éclairage et d'appuis) était désignée en 1977, pour servir d'escorte de missiles de l'OTAN depuis Menton à Bourg-en-Bresse. Il se souvient également de opérations de damage des pistes soit à Pra Loup, soit à la Rente au Sauze. Il faisait partie de la section d'éclairage en poste à Maison-Méane. Enfin, en liaison avec la gendarmerie, il est devenu responsable de la base nautique située en amont de Savines. Entre la mi-juin et la mi-août, les chasseurs pouvaient s'adonner à la pratique de la voile sur des voiliers de type 420. C'était également accessible aux gendarmes et à leur famille. Sous les ordres du lieutenant Kerguignuff, quelques appelés servaient comme moniteurs de voile et ils disposaient de deux bateaux à moteur, aux bonnes fins de sécurité.

Dans les années 1980, le bataillon était composé de six compagnies :

- ✓ Au quartier Craplet de Barcelonnette :
  - ♦ L'état-major
  - ♦ La compagnie de commandement et de logistique
  - ♦ Deux compagnies de combat
- ✓ Au quartier Breissand de Jausiers :
  - ♦ La compagnie d'instruction
  - ♦ La 3<sup>e</sup> compagnie de combat
  - ♦ La compagnie d'éclairage et d'appui du 11<sup>e</sup> BCA<sup>54</sup>. On y trouvait la fanfare du bataillon.
  - ✓ Au chalet de Maison-Méane
    - ♦ La SR (section de reconnaissance)<sup>55</sup> ainsi que les équipes de ski du bataillon qui, l'hiver regagnaient la haute vallée.

L'effectif total, cadres compris, était de 1000 hommes environ soit un effectif inférieur à celui d'un bataillon du 157<sup>e</sup> RI de 1914.



**Défilé d'une compagnie du 11<sup>e</sup> BCA dans les années 1980.**

<sup>54</sup> Nouvelle appellation de la CRA des 1969.

<sup>55</sup> Elle était à Jausiers, auparavant, nouvelle appellation de la SEM de 1969.

En 1950, le chalet de Maison-Méane était une ancienne ferme reconstruite par l'État (dommage de guerre) à la suite des destructions de 1940-1945 et appartenait à madame Crééz. En 1954, comme le bâtiment était vide et particulièrement vaste, le ministère de la Défense le loue.

Puis devant l'intérêt de cette habitation dans un lieu propice aux activités hivernales, l'armée de terre la rachète, en 1964, au profit de l'instruction du 11<sup>e</sup> BCA.

Le bataillon mettait à la disposition de ses personnels et des familles, le Club sportif et artistique. De nombreuses activités y étaient proposées au sein de plusieurs sections : escalade, ski, gymnastique, judo, sports d'eau vive. Et le club sportif était ouvert aux habitants de la vallée car, ce club affilié à une fédération nationale dépendant du ministère des Armées pouvait accueillir 30% de civils. Ce club était naturellement très prisé par la population. Mais en plus, s'ajoute à ce « palmarès sportif », le développement du parapente.

Des écoles d'application en stage en Ubaye.

À cette même époque, entre les années 1950 et la fin des années 1970, on note parfois la venue de stagiaires à Barcelonnette. L'EAALAT (École d'Application de l'Aviation Légère de l'Armée de Terre) du Luc-en-Provence envoie ses élèves-pilotes en montagne sur des hélicoptères Bell G 2 puis, lorsqu'ils effectuent leur transformation sur hélicoptères lourds de type Sikorski H 34 puis sur Puma SA 330. Les Sikorski se posaient dans un champ près du Sauze et on voyait les pilotes et leurs moniteurs déjeunaient à l'hôtel d'Honoré Couttolenc. Quelques accidents eurent lieu et, à la Tête de l'Homme, en face du fort de Tournoux, on distingue encore les restes d'un moteur de H 34.

Ces appareils n'étaient guère pratiques en vol en montagne... M. Olivero, maire d'Enchastrayes se souvenait que les hélicos se posaient à la Conche et qu'ils faisaient « un sacré bruit ». Les Barcelonnettes pouvaient également voir des Djinn, des Bell et des Bananes qui se posaient sur le stade du 11<sup>e</sup> BCA.

Quand ces hélicoptères ont été remplacés par des Pumas, en environ 30 minutes de vol, ces aéronefs lourds étaient en zone montagneuse. « Le fin du fin »... était de demander à l'élève-pilote de tenter de se poser sur le rocher qui émerge toujours du lac d'Allos. Il fallait plusieurs tentatives avant de réussir. Ces vols en montagne de l'EAALAT ont été interrompus avec la création du Parc national du Mercantour, qui était interdit de survol pour les aéronefs du Luc.

Une autre école appréciait de séjourner en Ubaye : il s'agit de l'EAG (École d'Application du Génie d'Angers). En effet, les officiers élèves, passant une année de stage d'application<sup>56</sup>, terminent ce cycle scolaire par un voyage d'études.

Aussi, les jeunes officiers du génie venaient durant trois semaines en Ubaye. C'était un séjour qu'ils appréciaient. Le colonel Jean-Pierre Leroux<sup>57</sup> s'en souvient encore de ce séjour en juillet 1967 :

« La division d'application de l'EAG effectuait dans les années 1960 un stage de fin d'études dans la vallée de l'Ubaye. On était venu d'Angers en bus et, sur place, le 11<sup>e</sup> BCA nous a prêté des véhicules tactiques. Nous étions une quarantaine d'officiers environ, tous répartis en trois sections commandées par un capitaine et deux lieutenants, le tout sous la direction d'un commandant.



**Le rocher du lac d'Allos sur lequel on demandait aux pilotes de Puma de tenter de s'y poser...**

<sup>56</sup> Une année à l'issue du passage à Saint-Cyr-Coëtquidan) dans chaque arme avant de rejoindre une affectation dans un régiment.

<sup>57</sup> Son père, Edouard Leroux était sous-officier du génie, spécialiste électro-mécanicien, affecté au bataillon de génie de forteresse à la Condamine en 1939 puis est devenu un résistant ubayen.

Les officiers-élèves étaient logés dans les cantonnements du 11<sup>e</sup> BCA à Barcelonnette.

Un des objectifs principaux de ce séjour était d'étudier le projet d'implantation d'une route située entre le Sauze et la toute nouvelle station de ski du Super-Sauze dont la pente maximale devait être de 8%, avec un rayon de virage de 10 mètres maxi. Il fallait calculer l'équilibre des déblais et remblais pour avoir le moins de transport possible de terre et de roches à déplacer sur de grandes distances. Naturellement, à la fin de cette étude, fallait rédiger ce projet en quelques pages, accompagné d'un schéma explicatif de l'ensemble de l'itinéraire.

Mais aussi, nous avons quelques activités physiques qui étaient essentiellement basées sur la marche en montagne et la visite commentée des fortifications ubayennes :

- ♦ cheminement dans la vallée de Maurin,
- ♦ marche avec un départ à Larche, montée aux cols de Mallemort et du Vallonnet avec étude de l'ouvrage de Plate Lombarde et descente vers le hameau de Fouillouse où nous étions récupérés par des véhicules.
- ♦ une dernière activité a été la visite de la fortification de Roche-la-Croix avec ses forts supérieur et inférieur, la batterie de Cuguret, le fort de Tournoux, la redoute de Berwick. »

**Naissance du parapente militaire au 11<sup>e</sup> BCA.** Pratiqué en tant qu'activité sportive dès 1987 au sein de la vallée de l'Ubaye par quelques cadres du 11<sup>e</sup> BCA, c'est en 1989, au cours du championnat de France de ski au Grand Bornand, que la notion de parapente militaire naît, suite à une démonstration devant le général Forret (CEMAT) effectuée par une cinquantaine de cadres de la division alpine, général Guy Giraud<sup>58</sup> (ancien chef de corps du 11<sup>e</sup> BCA) en tête.

La décision est alors prise de doter les « Alpains » de 600 ailes destinées à équiper les sections de renseignement.

Dès lors, deux officiers chasseurs, titulaires du brevet d'état de parapente, vont poser, l'un (lieutenant-colonel Leray) les bases d'un cursus de formation et de qualification à l'EMHM de Chamonix, et l'autre (lieutenant-colonel Payot), à Barcelonnette, en liaison avec la STAT (Section Technique de l'Armée de Terre) celles d'un concept d'emploi tactique de ce moyen d'aide à la mobilité (les alpins apprenant à voler aux parachutistes !).

Le 11<sup>e</sup> BCA ne sera pas le seul à participer à cette aventure (Le 27<sup>e</sup> BCA, entre autres, en aura aussi sa part). Son action, dans le domaine, se poursuivra au sein du CIECM.

Actuellement, les chasseurs des sections de renseignement de la BIM (Brigade d'Infanterie de Montagne dont l'état-major est à Varcès) utilisent le parapente, de jour comme de nuit, ce qui leur permet l'emport des lourdes charges militaires à moindre effort, quand les conditions le permettent.

La pratique du parapente, d'un simple moyen de cohésion de groupe peut maintenant être considérée comme une capacité tactique supplémentaire complétant celles que doivent posséder les éclaireurs de nos nouvelles SES (Section d'Éclaireurs-Skieurs).



---

<sup>58</sup> Le général Guy Giraud, qui a commandé la 27<sup>e</sup> division alpine, est originaire de la vallée et est le neveu d'Honoré Bonnet.

Les cadres du 11<sup>e</sup> BCA auront été des acteurs engagés dans le développement de la pratique du « râteau la pente » à celle du vol de distance au plan militaire comme au plan civil. L'un d'entre eux deviendra même, en 2003, président de la Fédération Française de Vol Libre<sup>59</sup>.

En 1982, le « bataillon de l'Edelweiss » fait partie de la Force d'Action Rapide. Une de ses missions est de protéger le plateau d'Albion où une partie de la force nucléaire stratégique est installée. En outre, il envoie ses cadres, en relève, dans le bataillon logistique français, à la Force Intérimaire des Nations-Unies au Liban. Ce sont environ 1000 hommes et 200 cadres qui s'intègrent dans la vie de la vallée.

En 1990, nouvelle restructuration des Armées (Plan dit « Armées 2000 »). Le 11<sup>e</sup> BCA est dissous le 30 juin 1990. C'est une catastrophe pour la vallée Grâce à la courageuse et vigoureuse protestation des Barcelonnettes, relayée par les médias, période que bon nombre d'Ubayens ont vécu, le gouvernement, sans doute sensibilisé par l'intervention de Jean-Pierre Aubert, fils du sénateur Émile Aubert, grand ami de François Mitterrand, décide de le remplacer par le CIECM (Centre d'Instruction et d'Entraînement du Combat en Montagne) (CIECM).

### L'histoire éphémère et curieuse du 17<sup>e</sup> BCP.

Parallèlement à la présence du 11<sup>e</sup> BCA, on note l'existence éphémère et relativement discrète du 17<sup>e</sup> BCP. C'est un des neuf bataillons créés en 1853. Il a longtemps tenu garnison à Rambervillers dans les Vosges de 1883 jusqu'en 1914. Après la Grande Guerre, où il se distingue à l'Hartmannswillerkopf, il rejoint Rambervillers. Dissous en 1940, il est, à partir des FFI du bataillon Carol dans la Brenne, il est à nouveau formé en 17<sup>e</sup> BCP d'octobre 1944 à 1945, date à laquelle, il est supprimé.

Il est reconstitué le 1<sup>er</sup> juillet 1954 à partir d'éléments de la sixième demi-brigade alpins en provenance du 11<sup>e</sup> BCA de Barcelonnette et du 22<sup>e</sup> BCA de Nice. Il utilise le casernement de Jausiers et des anciens bâtiments Pellegrin du fort de Tournoux. Il devait faire partie d'un bataillon de marche de la 2<sup>e</sup> demi-brigade de chasseurs devant renforcer les forces françaises en... Indochine sous les ordres du commandant Lavergne de Tressan. Il comprenait quatre compagnies. Le PC et la 4<sup>e</sup> compagnie tenaient garnison à Jausiers. La 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> compagnie prenaient possession des bâtiments Pellegrin tandis que la 1<sup>re</sup> compagnie occupait les locaux de l'ancien hôpital Tarron. Dès la mi-juillet, le bataillon effectue une période d'instruction au camp de Münsigen en Allemagne.



Or, entre temps, le 21 juillet 1954, le Viet-Minh et la France signent la paix à Genève. Soulagement pour les 92% d'appelés du bataillon. Ils n'iront pas en Indochine. C'est pourquoi, le 1<sup>er</sup> août, 1954, toujours au camp de Münsigen, changement de programme : le bataillon reçoit l'ordre de partir pour l'Algérie. Il n'a pas le temps de rejoindre la vallée de l'Ubaye et est dirigé directement vers le camp Sainte-Marthe à Marseille.

Le 17<sup>e</sup> BCP quitte la France le 13 août 1954. Il combattra en Algérie jusqu'aux accords de cessez-le-feu du 18 mars 1962 et restera six années environ en Algérie, étant dissous à Arris le 15 novembre 1963.

Plus tard, le 21 juin 1999, les anciens d'Algérie de ce bataillon reviennent en Ubaye et, au cours d'une simple cérémonie font apposer une plaque devant le bâtiment de la 11<sup>e</sup> compagnie, (premier bâtiment à gauche en entrant).

<sup>59</sup> IL s'agit évidemment du lieutenant-colonel (ER) Jean-Michel Payot, bien connu des Barcelonnettes.

## L'histoire du CIECM

Cette nouvelle unité qui est en fait une école va vite obtenir du succès auprès des compagnies des régiments de l'armée de terre qui apprécient la manière dont est fait l'aguerrissement en montagne. Sa mission a été effectivement l'entraînement au combat en montagne.

Mais lisons ce que raconte le capitaine Joël Igau de Barcelonnette, ancien chef de la SEM (1991-1993), chef du stage Carmin (1996-2000) et officier montagne de 2006 à 2008.

« Cette nouvelle unité, qui est en fait un organisme de formation, va vite obtenir immédiatement du succès auprès des unités qui apprécient la manière dont est fait l'aguerrissement en montagne. Ceci grâce à sa pédagogie de succès, celle-ci est basée sur la réussite d'un maximum de personnel au stage, par l'implication de tous et à tous les niveaux, en valorisant les progrès acquis en fin de stage par rapport au niveau d'entrée. Méthode élaborée par le commandement du centre dès sa création, mais surtout par la motivation et le professionnalisme et l'enthousiasme des instructeurs ainsi que la disponibilité du soutien, ce qui en a fait sa force et aussi son succès. Personnellement : succès loin d'être évident au début car on ne donnait pas cher de la peau du centre, sous équipé et dénigré par la mouvance montagne.

Par la suite, le CIECM remplira les missions suivantes :

- ♦ Participer à l'instruction collective des unités de l'armée de terre dans les domaines particuliers :
  - De l'aguerrissement en milieux montagneux,
  - De la formation physique et psychologique des chefs en situation de fatigue et de stress,
  - De la formation tactique des unités spécialisées,
  - De la formation des unités préparant un engagement.
- ♦ Instruire, encadrer, soutenir des équipes de spécialistes ayant à servir leurs matériels ou à intervenir en milieux montagneux de la 27<sup>e</sup> BIM (Brigade d'Infanterie de Montagne) ou du COS (Commandement des opérations spéciales).
- ♦ organiser des stages de formation militaire initiale pour l'École polytechnique.
- ♦ participer à l'instruction collective des autres armées (armée de l'air, gendarmerie, marine) et des armées étrangères.

Qu'est-ce que l'aguerrissement ? Voici la définition qui en était donnée aux stagiaires :

« L'aguerrissement est un ensemble de procédés contribuant à améliorer l'aptitude opérationnelle des hommes et de leurs cellules d'emploi en les confrontant, sous les ordres de leurs chefs, aux difficultés d'ordre physique et psychologique induites par l'exécution de missions dans des conditions et en milieu inhabituels et hostiles. L'aguerrissement des cadres et des unités s'obtient, de façon privilégiée, dans les centres spécifiques. »

Seul organisme militaire implanté dans le département des Alpes-de-Haute-Provence, le CIECM assurait également les missions suivantes :

- ♦ sécuriser les activités militaires dans sa zone de responsabilité ;
- ♦ intervenir au profit des populations en cas de catastrophe naturelle, dans le cadre du plan de secours préfectoral.

Créé en 1990, suite à la dissolution du 11<sup>e</sup> BCA, le CIECM est composé de 130 personnels environ, pour la plupart issus de ce bataillon, mais aussi de personnels venant de formations n'étant pas de la mouvance montagne.

On trouve, autour de son état-major PC/BOI (poste de commandement - bureau opérations, instruction) :

- La compagnie administrative et de service (CAS) : regroupant tous les services : services administratifs, services techniques, Service général, infirmerie, service des sports, IEC (instruction à la conduite) cellule tir, casernement, RHL (Restauration, Hôtellerie et Loisirs).
- Le groupement d'instruction : avec deux compagnies d'instruction, la 11<sup>e</sup> et la 12<sup>e</sup> compagnie, assurent l'instruction des personnels appelés de la CMD (Circonscription Militaire de Marseille). Elles sont basées au quartier Craplet.

À partir de 1996, suite à la diminution du PAM (Plan Annuel de Mutation), ainsi que la diminution de la durée du service national, il ne restera plus qu'une seule compagnie d'instruction, la 11<sup>e</sup> compagnie. En janvier 2000, celle-ci déménagera vers le quartier Breissand pour quelques temps, jusqu'à la fin du service national en 2001 - 2002 puis sera dissoute.

- Le groupement des stages :

Dans un premier temps au quartier Breissand de Jausiers, sous les ordres d'un commandant, chef des stages, est organisé comme suit :

trois stages dénommés stage Carmin, stage Jonquille et stage Vert. Ceux-ci dispensent une instruction d'une durée d'une à trois semaines. Chaque stage est composé d'un officier, lieutenant ou capitaine, chef d'unité de haute montagne, qui peut donc commander une compagnie en montagne et de quatre sous-officiers détenant chacun le brevet de chef de section et le brevet de chef de détachement de haute montagne, qui peuvent eux commander une section en montagne.

La SEM (Section d'Éclaireurs de Montagne) assurait le renfort technique des stages. La section commandement et un détachement du service restauration soutenaient l'ensemble.

Suite au succès et à la demande croissante de stage, un quatrième stage sera créé en 1991, au quartier Craplet, et prendra la dénomination de stage Bleu.

En 1996, suite à la diminution du Plan annuel de mutation, le stage Vert, qui avait une existence éphémère, est supprimé, sans que le nombre de stagiaires ne le soit. Le stage Vert fera quelques réapparitions en fonction de l'effectif des stagiaires, mais surtout pour former l'encadrement de la 4<sup>e</sup> compagnie de l'École polytechnique ; il ponctionnera son effectif dans l'encadrement des autres stages et parmi les cadres du centre qualifiés montagne et ceci jusqu'à la dissolution du CIECM.

À titre d'information, en 1997 au total, entre 3 200 et 3 700 stagiaires passeront au CIECM, soit 60 stages organisés, dont 30 pour la troupe et 30 pour des stages spécialisés. En 1999, ce sont 4 552 stagiaires.

Afin de former ces stagiaires dont 300 jeunes recrues au groupement instruction, en 1999, le CIECM disposait de l'encadrement de 25 officiers, de 90 sous-officiers et de 155 militaires du rang. Dans les services, travaillaient 10 personnels civils. Le CIECM pouvait accueillir en même temps trois stages de 140 stagiaires, soit 420 stagiaires à la fois, ce qui est important.

En 2002, le groupement n'existe plus. Par conséquent, les effectifs sont réduits : 13 officiers, 57 sous-officiers, 25 engagés volontaires (le service militaire n'existant plus). Mais cet encadrement pouvait accueillir tout de même trois unités élémentaires de 160 personnes soit en tout 480 stagiaires en même temps.



**Déplacement de commandos marines en « ski-joring », les personnels étant tractés par un VAC BV 206 (véhicule articulé chenillé suédois Hagglunds).**

L'objectif de ces stages est bien sûr d'aguerrir les unités, en utilisant les conditions parfois rudes de la vie en montagne, par des déplacements, des stationnements sous igloo en hiver, bivouacs en été, des tirs et du combat TTA (tirs toutes armes) en montagne, tout ceci sous les ordres de leurs chefs organiques, à chaque échelon de la hiérarchie de l'unité en stage, qui est instruite techniquement et conseillée par l'encadrement des stages. Le chef de stage en liaison avec le commandant d'unité, un instructeur par section de combat. On a souvent utilisé les vieilles écuries de Restefond, transformées par nos soins en « chalet de montagne (photo page précédente).

Chaque stage administrait son bâtiment et détenait tous les matériels spécifiques montagne pour équiper une compagnie, environ 130 équipements, qu'il gérait, entretenait et fournissait à chaque stagiaire : (chaussures type koflach<sup>60</sup>, raquettes à neige, bâtons de ski, guêtres, matériel d'escalade, ARVA, et même jusqu'en 2001 : chaussettes, anorak, veste polaire, bonnet, gants, lunettes à neige, matelas de bivouac....., couchage, après cette date ces derniers matériels furent distribués par le service du matériel).



« Debriefing » de stagiaires sur la route de la Bonette.

La SEM est formée en 1990 à partir de l'encadrement et des appelés restant de la SR (section de reconnaissance) du 11<sup>e</sup> BCA, comptera une quinzaine d'appelés, dont quelques Ubayens y ont effectué leur service militaire. Sous les ordres d'un sous-officier, elle sera basée à Jausiers jusqu'à la fin de 1993. Dépendant de l'encadrement des stages, elle assure le renfort technique lors des exercices de franchissement comme les « Via-ferrata », école d'escalade, le canyoning, l'instruction du ski, mais aussi lors des exercices tactiques et de restitution de fin de stage, comme plastron<sup>61</sup>. Après un

renforcement, elle deviendra la SES (Section d'Éclaireurs et de Sécurité) en 1994, car elle a assurée quelque temps, en plus du renfort technique aux stages, la sécurité du quartier Craplet. À partir de 1997 et l'apparition des premiers engagés, elle se spécialise plus dans les disciplines montagne comme l'escalade, le canyoning, l'enseignement du ski, le parapente dont elle deviendra le garant de la technique et de l'entretien des matériels. En 2001, lors de la fin du service national, elle est totalement professionnalisée.

Au sujet du matériel et des équipements au début des stages, voici quelques souvenirs personnels :

Lors de la dissolution du 11<sup>e</sup> BCA tous les matériels opérationnels avaient été reversés et il ne restait que le rebut. Il a fallu reconditionner tout le mobilier et le couchage afin d'accueillir les premiers stagiaires. Puis remettre en condition les matériels techniques et les répartir dans les stages, récupérer et trier les effets spécifiques montagne.

Notre gros souci fut les chaussures de montagne type K2<sup>62</sup>, qui étaient complètement incompatibles pour la marche et blessaient les pieds des stagiaires. Matériel qu'il a fallu remplacer par l'achat de chaussures mieux adaptées comme les koflach. Les anoraks et vestes fourrées que nous fournissions aux stagiaires étaient eux aussi complètement usés et n'étaient plus étanches.

<sup>60</sup> Marque de chaussures de montagne, en plastique avec un chausson, très confortables.

<sup>61</sup> Nom attribué au groupe faisant fonction d'ennemi.

<sup>62</sup> Autre marque de chaussure mais de moins bonne qualité.

Je me rappelle que la première unité en stage était mieux équipée que nous, certes c'était des parachutistes du 17<sup>e</sup> RGP (17<sup>e</sup> régiment du génie parachutiste) : vêtements goretex, chaussure koflach, polaire...

Durant les premiers stages d'hiver, nous avons utilisé systématiquement les skis. Quel que soit l'unité, elle recevait une instruction minimum de déplacement, montée et descente que nous effectuions à la station de ski de la Frache à Jausiers, puis vogue la galère ! Tant bien que mal, on est arrivé à quelques résultats. Par la suite, nous avons utilisé les raquettes à neige alors en dotation : elles étaient en bois ou en aluminium, de forme ovale et n'avaient guère servies ou très peu au temps du 11<sup>e</sup> BCA. Personnellement je n'en avais jamais chaussé : pour moi, neige = ski ! Première sortie : la moitié des raquettes étaient hors service, celles en bois étaient cassées et celles en aluminium étaient en forme de huit !!! Idem que pour les chaussures, après étude et comparaison sur le marché, nous avons acheté de raquettes en plastique blanc.

Quel est le déroulement-type d'un stage de trois semaines ?

Un stage type de trois semaines se déroule de la manière suivante :

Une reconnaissance obligatoire est effectuée par le chef de l'unité en stage, quelques semaines avant celui-ci ; le chef de stage élabore avec lui un programme adapté à l'objectif final visé par le commandant d'unité et qui sera abordé en 3<sup>e</sup> semaine.

✓ La première semaine : après la perception des matériels spécifiques montagne et l'apprentissage de leur utilisation, la première semaine permettait d'évaluer le niveau de l'unité en stage, d'en adapter le contenu si nécessaire et parfois de procéder à quelques remises à niveau de base, afin que la progression soit bénéfique à tous les niveaux, individuel et collectif, du niveau du groupe et de celui de la section.

Lors de la première journée, un panel de cadres et de soldats de l'unité étaient « sondés » par la cellule informatique, afin d'avoir une vue d'ensemble de l'unité. Le même sondage était effectué en fin de stage, afin d'évaluer la progression obtenue ainsi que le niveau de satisfaction et les mesures à apporter afin d'améliorer l'instruction ou le bien-être général.

L'instruction qui suit est consacrée à l'exécution de déplacements et de stationnements en montagne adaptés à la saison, à la connaissance des mesures de sécurité spécifiques au milieu montagne, au secourisme, tout ceci lors de conférences en salle et sur le terrain, à l'utilisation de matériel spécifique montagne, comme les raquettes à neige, l'ARVA<sup>63</sup>, l'UT 2000, <sup>64</sup>le matériel d'escalade....

La salle d'escalade du centre est utilisée à cet effet en toute saison.

Cette première semaine est aussi consacrée à la pratique du tir, soit au champ de tir de la Valette, soit à celui de Chanenc, lors de parcours de tir du niveau groupe.

Une activité était proposée le samedi matin : course d'orientation, parcours alpin (marche avec bâtons) ou tir...

Le week-end restait à la disposition du commandant d'unité, s'il disposait d'un budget, ce qui était souvent le cas, alors les stagiaires faisaient du rafting ou du VTT, baptême parapente... Mais surtout, ils profitaient de ces deux journées pour récupérer et fréquenter les commerces et bars restaurants locaux.

Ces stagiaires disposaient de la salle d'escalade, construite en partie par les personnels de la SEM (section d'éclairage en montagne), sous les ordres du bureau montagne, puis par une entreprise civile. Début des travaux en 1990, les dernières parties du mur étaient réalisées en 2006. Elle est aussi utilisée tous les mercredis par le Club d'escalade du CIECM, dont de nombreux enfants de militaires, mais

---

<sup>63</sup> ARVA : appareil de Recherche de Victime en Avalanche.

<sup>64</sup> UT 2000 : Unité de Transport : traineau été/hiver.

aussi de civils de la vallée, ainsi que par la section sport du Lycée Honnorat. Lors de la dissolution du CIECM, la salle a été rétrocédée au CAF (Club Alpin Français) qui l'utilise encore à ce jour.

✓ La deuxième semaine : le point culminant de cette semaine était le séjour au complexe de tir de la Clapouse/Restefond avec un parcours de tir à toutes les armes légères d'infanterie, un exercice de franchissement, un bivouac sous igloo et aux casernes de Restefond sur trois jours et deux nuits. Elle était aussi consacrée à une sortie sur le terrain comportant un déplacement, du genre un sommet à plus de 3000 m, un stationnement et du combat en montagne au niveau de la section, dans le cadre de l'objectif défini par le commandant d'unité. Le week-end était identique à celui de la première semaine.

✓ Au cours de la troisième semaine : un exercice complet de restitution se faisait sur le terrain où le détachement était évalué. D'une durée de trois jours, avec une infiltration de nuit et une exécution d'une mission de combat du niveau de la compagnie, prédéfinie par le commandant d'unité, puis une exfiltration, avec des franchissements techniques, restituant les acquis abordés durant le stage. Tout cela, en laissant un maximum d'initiative à l'encadrement stagiaire, dans la limite de la sécurité définie par les instructeurs.

À l'issue du contrôle, remise en condition et réintégration des matériels, remise de l'insigne d'aguerrissement, soit sur le terrain, soit lors de la cérémonie des couleurs de fin de stage.

Exemple d'autres stages :

Outre les stages de trois semaines, étaient organisés aussi des stages à une ou deux semaines, pour des unités ou détachement spécifiques comme :

♦ des unités en DOD (Disponibilité Opérationnelle Différée), c'est-à-dire des unités qui étaient en inter-contingent et dont l'encadrement était disponible pour parfaire soit son instruction, soit sa cohésion : il ne donnait pas droit à l'insigne d'aguerrissement.

♦ des stages d'utilisation de parapente d'une semaine.

♦ des stages au bénéfice des écoles, dont le temps était compté : ESM (École Spéciale Militaire de Saint-Cyr), EMIA (École Militaire Inter-Armes) : ces élèves-officiers recevaient l'insigne, eu égard à leur niveau d'instruction ! À noter que depuis la création du CIECM jusqu'à sa dissolution, le seul accident mortel concernant deux stagiaires a eu lieu durant l'un de ses stages,

♦ des stages particuliers au profit des unités des forces spéciales, française et étrangères, qui elles, recherchaient une instruction plus orientée vers la technique que vers la tactique : tireurs d'élite, commando, GIGN, GIPN, même un stage RESCO<sup>65</sup> au profit de pilotes de chasse, commandos hollandais.



**Stagiaires de l'armée du Tadjikistan.**

---

<sup>65</sup> Récupération de pilotes sur le terrain.

- ♦ des stages au profit d'officiers russophones de la CEI sur plusieurs années : formation montagne initiale, (BSM, BAM)<sup>66</sup>, puis au chef d'équipe montagne, en vue d'une formation de perfectionnement à l'EMHM (École militaire de Haute Montagne à Chamonix).
- ♦ des stages au profit d'unités étrangères comme les E.A.U (Emirats Arabes Units) ou plus de 530 personnels furent instruits et équipés en vue de leur envoi en ex-Yougoslavie (grand moment de choc culturel et cultuel !).
- ♦ des stages spécifiques au profit des polytechniciens. À Barcelonnette, c'était leur premier contact avec l'armée de la Nation. Un encadrement supplémentaire venait de chaque arme (armée de l'air et marine nationale). En sus de l'instruction de base et de sorties en montagne, il s'agissait surtout pour le commandement de leur proposer une future affectation militaire selon différents critères y compris après avoir exprimé leur souhait. Ces polytechniciens étaient choyés. L'organisation de ce séjour se devait d'être parfait. Le commandement souhaitait qu'ils gardent une excellente opinion (et de bons souvenirs !) de leurs premiers contacts avec l'armée, par ce séjour de trois semaines en Ubaye avec la remise des galons de sous-lieutenant au sommet de Tête Dure : quand dans quelques années, ils vont accéder aux postes de responsabilité (l'un - ou l'une - sera peut-être un futur président de la République ou un Premier ministre...), ils se rappelleront sûrement du sympathique stage en Ubaye.
- ♦ et enfin des stages au profit des OMLT<sup>67</sup> et d'unités de la 27<sup>e</sup> BIM en vue de leur déploiement en Afghanistan, avec, en liaison avec l'armée de l'air, simulation d'appui aérien sur le col de Restefond. »

Fin 2001, comme il n'y a plus d'appelés, le quartier Breissand de Jausiers est définitivement fermé. Entre temps, le CIECM se voit attribuer en 1993, les traditions du 24<sup>e</sup> BCA, ce bataillon bien connu à Villefranche-sur-Mer et qui participé à la libération de l'Ubaye en avril-mai 1945.



**Les anciennes écuries de Restefond transformées en locaux d'habitation pour les stagiaires.**

Comme autre moyen, le CIECM dispose en plus du quartier Breissand de Jausiers, du chalet de montagne de Maison-Méane, des deux champs de tirs de Barcelonnette et de Jausiers et surtout du magnifique complexe de Clapouse à Restefond, déjà utilisé depuis 1926. À Restefond, au fil des ans, les cadres du CIECM ont entièrement réhabilité les deux écuries détruites en 1945 (photo ci-contre) par les habitants qui ont prélevé les pierres et les charpentes, en les modifiant en locaux d'hébergement. Et la possession de deux chenillettes suédoises (VAC : Véhicule Articulé Chenillé) permet d'y accéder en saison hivernale par l'ancienne route stratégique qui a été modernisée et cédée à Jausiers en 1975. Même le GIGN a profité de ces nombreuses possibilités de tirs.

L'hélicoptère de combat « Tigre » y a même effectué son test de confirmation au tir opérationnel (avec des munitions inertes bien sûr !) roquette et canon. Et, en matière de protection de la Nature, tous les personnels, après chaque tir, ramassent les « étuis », les douilles et débris divers. Une séance de grand nettoyage était organisée à chaque printemps, après la fonte des neiges, avec l'ensemble des personnels civils et militaires du Centre et des anciens.

<sup>66</sup> BSM signifie brevet du skieur militaire, BAM signifie brevet d'Alpiniste Militaire.

<sup>67</sup> Operational Mentor and Liaison Team se traduisant en Équipe de Liaison et de Tutorat Opérationnel qui encadrent les unités afghanes.

En 2008, toute l'Armée est réorganisée. Le « Livre Blanc » paraît. Partout, des coupes sombres sont prévues. Le CIECM devient bizarrement CNAM/Détachement<sup>68</sup> de Barcelonnette et dépend alors de Briançon. Trente cadres sont mutés. En été 2008, c'est le couperet final. Le 2 juillet 2009, le CNAM/détachement de Barcelonnette disparaît.

Durant ces 18 années d'existence, ce sont 9 000 recrues et plus de 20 000 stagiaires qui ont été formés. Notons au passage les Polytechniciens qui, pendant dix années, ont commencé leur période militaire par un séjour de trois semaines en Ubaye.

Enfin, comme pour les unités passées, présentes en Ubaye (157<sup>e</sup> RI et 15<sup>e</sup> BCA, 11<sup>e</sup> BCA et unités de passage), évoquons au-delà des traditionnelles actions, prolongées naturellement par le CIECM au profit des habitants de la vallée ces nouvelles, belles et particulières manifestations :

- les compétitions civiles comme l'épreuve de ski alpinisme « l'Ubayenne » entre 1996 et 2006, en liaison avec le CAF de Barcelonnette, celle-ci n'a plus eu lieu depuis que le CIECM n'a plus été en mesure de soutenir l'organisation.

- Les épreuves civilo-militaires comme le challenge des uniformes, organisé en partenariat avec la société AN RAFTING et le centre, pendant plus de dix ans. Compétition qui a remporté un vif succès, jusqu'en 2007, auprès de tous les formations et organismes portant un uniforme. »

Le 3 juillet 2009, les personnels du CNAM/Détachement de Barcelonnette sont mutés. Le quartier Craplet est fermé. Les locaux, comme ceux de Jausiers, sont mis à la disposition des municipalités de Barcelonnette ou de Jausiers. À part la gendarmerie et les sous-marinières de La Condamine, il n'y a plus de militaires en Ubaye, excepté quelques séjours d'unité en manœuvre ou la venue d'éléments du 4<sup>e</sup> RC<sup>69</sup> (régiment de chasseurs de Gap) devant tirer au champ de tir de la Valette.



**Montée des couleurs au sommet de Tête Dure , en juillet 2007, par des polytechniciens en stage, effectuant leur marche de « remise des galons de sous-lieutenant ».**

<sup>68</sup> CNAM (Centre National d'Agguerrissement en Montagne créé à Briançon après la dissolution du 159<sup>e</sup> RIA.

<sup>69</sup> Ce régiment continue à se servir du champ de tir de la Valette de Barcelonnette.

## Chapitre IV

### L'impact économique et social

#### Les conséquences sur la vie sociale et économique de la présence militaire en Ubaye

Dès la construction de la place de Tournoux, instaurant une présence militaire stable et permanente, la physionomie de la vie sociale et économique de la vallée va nettement changer.

Déjà, à la construction initiale des forts, les premiers changements touchent le domaine économique par la venue ou la création d'entreprises, de commerces et le développement de locaux d'habitation.

Au fur et à mesure que le fort de Tournoux se construit, le village de La Condamine va prendre de l'importance avec l'arrivée d'entreprises de travaux publics qui vont être chargées de cette immense réalisation. La construction des ouvrages nécessite la fourniture de pierres, d'ailleurs très souvent prises sur place. Mais la belle pierre de Serennes est aussi utilisée. En outre, il faut du sable et de la chaux qui va venir de Saint-Ours. Des arbres sont coupés un peu partout mais le bois vient surtout des forêts de Méolans. Il faut travailler et fournir la ferraille. Au carrefour des Gleizolles, de nombreux ateliers sortent de terre.

Autour de ces forts, et en direction des ouvrages d'altitude, quand les nombreuses pistes sont créées, ce sont encore des entreprises qui sont sollicitées notamment pour les petits ouvrages d'art et les murs de soutènement. Les expropriations obligatoires, souvent, créent des tensions, par exemple dans le bois de la Silve menant à l'ouvrage de Roche-la-Croix ou bien le long de la piste menant à Vallon-Claous.

Quant aux commerces qui vont s'ouvrir : boulangeries, boucheries, cordonneries, épiceries, cela profite aux villageois. Certains d'entre eux trouvent de suite du travail. Beaucoup d'adjudications de marché vont être proposées, notamment dans le domaine du nettoyage du couchage ou dans la fourniture de farine, les différents sites du fort de Tournoux ayant des fours à pain. Du fourrage sera constamment fourni aux militaires car ils sont accompagnés de chevaux et surtout de mulets pour transporter les charges en altitude.

De nombreux animaux devant être consommés sur place, vont être abattus dans le nouvel abattoir de La Condamine et le commandement prodigue des conseils en préconisant la pratique du salage de la viande de porc car la conservation est plus longue,

En pleine construction des forts, avant 1900, les capitaines Breton et Lavalette, responsables des travaux, sont les premiers à faire venir leurs familles. Dès le fort terminé, lorsque les divers bataillons s'installent en Ubaye, des logements vont être confiés aux familles des officiers et les écoles voient leurs effectifs augmenter. En 1914, madame Baille, épouse du commandant Baille commandant le 4<sup>e</sup> bataillon du 157<sup>e</sup> RI, tué le 28 août 1914 à la bataille de Méné-sur-Belvitte habite à La Condamine. Tous les habitants du village lui témoignent leur sympathie en cette triste circonstance. Madame Baille quittera définitivement le village en 1915, lorsqu'elle rejoindra sa famille à Nice.

Le village s'embellit. Il faut accompagner cet accueil. Même des fontaines sont installées. Les officiers, de leur côté, tâchent, sur place, de rendre la vie plus agréable.



Comme, la plupart du temps, ils séjournent au fort moyen, le site à proximité est aménagé notamment grâce à la présence d'un jardin muni d'un jet d'eau qui fait l'admiration de tous, lieu de promenade qui permet de bons moments de détente.

Les épouses et les dames du village, qui sont autorisées à fréquenter l'endroit, se montrent élégamment habillées et jouent au croquet. Les notables du pays sont invités à déjeuner ou à jouer au bridge dans le bâtiment qui sert aussi de « popote ». La direction du mess des officiers fait des achats en ville. Il en est de même pour les cadres et les personnels destinés à occuper tous les postes d'altitude. Ce sont des échanges fructueux qui se créent.

Entre 1882 et 1897, Jausiers va également bénéficier de cette forte présence militaire dès que la filature sera transformée en caserne. Commerces, bistrot se développent. Les achats pour les popotes du camp de Restefond ou de celui

des Fourches se font à Jausiers. Un terrain de manœuvres est créé à côté de la caserne. En 1897, les enfants de Jausiers y jouent au foot et ils peuvent voir l'aigle « Parpaillon » (photo ci-dessus), sans doute blessé et soigné dans sa cage. Quand les hommes du 157<sup>e</sup> RI ou des bataillons de chasseurs ont « quartier libre », naturellement tous les bars ou les bistrot du coin sont remplis. Même Barcelonnette, petite ville déjà cossue, profitera de ce changement à l'arrivée du 157<sup>e</sup> RI en 1913. À Meyronnes, juste avant le début de la seconde guerre mondiale, on dénombrait onze bistrot.



### **Les conséquences sociales, culturelles et sportives à l'arrivée des grandes unités.**

**Les musiciens aux premières loges.** Car en même temps, on se rend compte que la vie sociale va changer. Cette présence devenue régulière et massive<sup>70</sup> est constatée à Barcelonnette, Jausiers, bien sûr La Condamine mais atteint également les villages d'altitude comme, Meyronnes et Larche et peu à peu les militaires vont s'intégrer dans la population et vont inviter celle-ci à participer aux activités de loisirs des unités que ce soit dans les activités sportives.

Mais la première manifestation de la présence des militaires, c'est tout d'abord, les prestations des musiciens du 157<sup>e</sup> RI ou des « fanfaristes » des bataillons de chasseurs. De nombreux concerts et quelques bals se produisent régulièrement. C'est l'attraction du dimanche ! Ces concerts étaient très prisés et c'était l'occasion de sortir de belles toilettes. Car chaque régiment a sa musique. Celle du 157<sup>e</sup> RI était forte de 80 musiciens environ. Dès que les musiciens sont disponibles, des concerts sont donnés soit à la Condamine, à Jausiers, puis à Barcelonnette, voire même dans les villages de la Haute Vallée lorsque les troupes, surtout celles de passage, sont au repos ou au cantonnement. Toutes les cérémonies du 14 juillet prennent nettement de l'ampleur. Les troupes de passage font de même dans les villages souvent délaissés lorsqu'elles sont accompagnées de leur musique ou de leur fanfare.

Quand la troupe du 15/7 rentre au quartier Haxo de Barcelonnette, entre septembre 1913 et fin juillet 1914, après toute manœuvre ou toute sortie sur le terrain, il était coutume de mettre la musique en tête et le régiment, chef de corps à cheval derrière, suivi de la troupe et ce dispositif impressionnant regagnait la caserne.

Ces prestations musicales perdurent après la première guerre mondiale avec la fanfare du 15<sup>e</sup> BCA. Tous les dimanches, ces concerts d'avant-guerre reprennent place Manuel et même, le programme des morceaux de musique qui vont être joués, est annoncé par la presse locale.

<sup>70</sup> À la veille de la Grande Guerre, ce sont environ 8 000 militaires qui sont en Ubaye, soit près de la moitié de la population.

Cependant, ces traditions vont disparaître après la seconde guerre mondiale. Il existe bien une fanfare au sein du 11<sup>e</sup> BCA mais les musiciens sont également les servants des pièces de mortiers lourds. Ce service étant prioritaire, les concerts du dimanche deviennent très rares.

**Durant la Grande Guerre.** Quand la guerre de 1914-1918 commence, le conflit sera cruellement ressenti en Ubaye, d'autant plus que de nombreux Ubayens ont été mobilisés ou étaient en train d'effectuer leur service militaire au sein du 157<sup>e</sup> RI. N'oublions pas que 132 Ubayens du 157<sup>e</sup> RI sont morts pour la France. En tout, ce sont plus de 2 000 Ubayens qui ont été mobilisés. Au moins, 500 d'entre eux appartiennent au 15/7. Les autres poilus ubayens sont affectés dans de nombreux régiments, disséminés un peu partout en France. 521 Ubayens ne reviendront pas au pays. Indéniablement, ce lien « Armée-Nation » qui, après déjà deux décennies d'existence, se renforce au cours de la Grande Guerre. Et très tôt, le Journal de Barcelonnette modifie son contenu. De nouveaux articles qui reviennent périodiquement sont insérés. En plus des Télégrammes officiels dont on connaît l'inexactitude, on peut lire : « *Nos montagnards, Nos morts, Lettres du front, Nos compatriotes* ».

Après le départ des unités au dernier semestre 1914 et de tous les réservistes ubayens, la vie économique va souffrir. Ni les Serbes, ni les prisonniers allemands vont compenser cette lourde perte économique. Et déjà, les belles animations organisées par les cadres du 15/7 vont faire défaut et ne sont plus qu'un souvenir... Mais surtout le manque d'hommes et de bras se fait sentir. Tant bien que mal, le gouverneur de la place de Tournoux, tente au début de la guerre, de mettre les quelques militaires disponibles à la disposition des municipalités afin, par exemple et même des prisonniers allemands seront utilisés (malgré que cela soit interdit !) pour déneiger la route entre Barcelonnette et le Martinet. N'oublions pas non plus, l'aide apportée par les épouses de militaires, restées au pays, aux hommes partis au front ou bien à leurs concitoyennes.

**L'action des militaires dans le domaine des activités physiques.** Au-delà de ces exemples, d'autres changements vont se manifester dans la



Séance de gymnastique sur le terrain de sport du Chazelas en 1939, d'une section du 15<sup>e</sup> BCA.

vie ubayenne. On se doute que les militaires se devaient d'avoir une forme physique excellente. Ainsi, sur le terrain de manœuvre de Jausiers ou du terrain de sport du Chazelas de Barcelonnette, on peut voir (et admirer !) l'élan de ces jeunes gens qui s'adonnent quotidiennement à de nombreuses pratiques sportives. Quand celles-ci sont nouvelles - on l'a vu pour la transmission du savoir-faire dans le domaine du ski - les militaires vont très souvent les partager aux jeunes habitants de la vallée. Et les militaires participent à des compétitions sportives au sein des unités. Cela incite les civils à faire de même. De rappeler que déjà, les Alpains du 15/7 et les chasseurs du 15<sup>e</sup> BCA jouaient au football et même les « costauds » du 15<sup>e</sup> BCA pratiquaient le rugby. Comme on l'a vu plus haut, la pratique du ski a été transmise très tôt aux civils Au début des années 1900 à Lans, un sous-officier du 28<sup>e</sup> BCA, le sergent-chef Estribat donnait des cours de ski aux jeunes Jausiérois.

Comme la pratique du ski s'est bien développée, après la Grande Guerre, en 1927, lorsque l'association du GSVU (groupe de skieurs de la vallée de l'Ubaye) se crée, de jeunes cadres du 15<sup>e</sup> BCA en font immédiatement partie et mettent leurs connaissances au profit de ces jeunes gens.

Puis les nombreux concours de ski apparaissent où, à chaque fois, la troupe, les cadres et la fanfare du 15<sup>e</sup> BCA sont mises à contribution. Si ces activités font la joie de la population, d'autres actions vont accroître le lien entre ces deux populations.

Par exemple, avant la seconde guerre mondiale, lorsque les militaires partent en reconnaissance ou font des courses en montagne, ils transmettent systématiquement leurs connaissances à l'encadrement du Club Alpin français.

N'oublions non plus que beaucoup de sentiers à vocation militaire avaient été créés. Ces sentiers deviennent peu à peu civils et sont alors utilisés par la population, voire par des contrebandiers ou par des émigrants italiens. C'est le cas du passage du col de Sautron. Après 1950, ces sentiers vont être englobés dans le réseau des sentiers gérés par la FFRP (Fédération Française de Randonnée Pédestre) comme celui du Pas de la Cavale (GR5/56), le sentier horizontal et le sentier créé par le 15<sup>e</sup> BCA entre le col de la Moutière et Bousièyas (GR56) en passant par le col du Colombart (photo ci-contre).



### Le 11<sup>e</sup> B.C.A. a participé activement au balisage des sentiers de grande randonnée 8/12/74

Dans le cadre de l'aide apportée par l'Armée à la collectivité nationale, les troupes alpines se sont vus confier la mission de baliser les sentiers de Grande Randonnée traversant le massif alpin, spécialement le faisceau d'itinéraires reliant Nice à Chambéry.

Le 11<sup>e</sup> BCA était chargé de la portion de ces sentiers comprise entre le col de Sanguinière et les chalets de Modille, soit 50 kilomètres du sud au nord. Quarante trois poteaux confectionnés par l'Office National des forêts pesant chacun 35 kilos environ, ont été déposés aux points de passage les plus fréquentés.

Le calendrier de l'opération menée à 440 le samedi le 5 août au soir les chasseurs se mettaient en place dans les hélicoptères, au plus près de l'objectif. Le 6 août les trous étaient creusés, en employant lorsque le roc l'exigeait de faibles charges d'explosifs et enfin le 7 août, un hélicoptère S.A. 300 du groupe de l'aviation légère de l'Armée de terre de Valence livrait les poteaux le plus près possible des emplacements.

Après les avoir soigneusement fixés dans le sol, les chasseurs pou-

vaient annoncer « Mission remplie ».

Tout était prévu, même la journée de mauvais temps pourtant si hautement improbable dans les Alpes du sud à cette époque de l'année. L'opération hélicoptère pouvait être remise au 8 août, mais tout s'était bien passé et les chasseurs profitaient de la journée du 8 pour graver quelques-uns des sommets desservis par le balisage mis en place la veille.



Après l'effort, un repos mérité. Trois chasseurs du 11<sup>e</sup> BCA au pied d'une balise à 2.500 m. d'altitude, au col de Colombart.

En outre, comme on le voit dans cet article du Dauphiné Libéré du 8 août 1974, les unités ont continué à participer à l'entretien des sentiers, même s'ils étaient la propriété de la FFRP.

Cependant, comme les effectifs présents sont moindres (l'effectif total du 11<sup>e</sup> BCA n'atteint pas celui d'un bataillon du 157<sup>e</sup> RI d'avant la première guerre mondiale), tout chef de corps a le souci permanent de conserver ces actions bénéfiques.

Autre changement dans l'après-guerre : la création des stations de skis en Ubaye. Il est vrai que l'essor national de la pratique du ski va aussi atteindre cette vallée éloignée. La vallée de l'Ubaye va évoluer d'une part avec la création des trois stations de ski puis d'autre part, vers les années 1980, avec la découverte de l'apport « touristique-économique » que sont les activités de plein air, nouvelle source d'enrichissement économique.

En hiver, le renfort des sections du 11<sup>e</sup> BCA est primordial au profit du légendaire et si utile damage des pistes et devient courant dans les années 1960-1970.<sup>1</sup> Car ces stations de ski, au début de leur existence, vont avoir besoin de l'apport des militaires. Comme ceux-ci sont nombreux, avant que les engins de damage apparaissent, ce sont des sections de chasseurs, skis au pied qui vont damer les pistes. Une section répartie en deux lignes de skieurs, cela dame rapidement une piste en une seule matinée. Et, pour toute compétition sportive, ce sont les moyens modernes des transmissions détenues par le 11<sup>e</sup> BCA qui vont assurer les communications par radio entre le départ et l'arrivée. En échange, les stations fournissent des forfaits et attribuent de nettes réductions sur les forfaits de ski ; chacun y trouvant son compte.

En été, des articles de presse relatent l'aide des militaires du 11<sup>e</sup> BCA dans l'entretien des sentiers de grande randonnée. Comme avant la Grande Guerre, les chasseurs alpins continuent à créer des sentiers. Celui, en lacets, qui part au début du vallon Mary et qui permet d'atteindre le pied de la Pierre-André, appelé le « sentier du 11<sup>e</sup> BCA », est très apprécié par les membres du Club alpin d'aujourd'hui. Il a été réalisé dans les années 1960 par la section d'éclaireurs du 11<sup>e</sup> BCA.

En plus du CSA (club sportif et artistique) du 11<sup>e</sup> BCA qui accueillait avec bienveillance des civils, de nombreux cadres militaires, au sein des associations ubayennes de toutes sortes, dispensent volontiers leur savoir-faire dans les clubs dirigés par des civils.

Le 11<sup>e</sup> BCA et le CIECM vont favoriser le développement du parapente et le CIECM est en étroite collaboration avec les entreprises sportives dans la pratique et le développement des activités d'eau vive.

Ajoutons à ces activités sportives partagées entre militaires et civils, l'aide systématique apportée à la population civile en cas de coup dur.

### **L'aide à la population.**

Comme les unités militaires disposent de bras nombreux et d'équipements conséquents, d'autres formes d'aide des militaires dans tous les domaines de la vie courante se sont constamment adressés à la population. Depuis l'arrivée du 15/7, les militaires prêtent main forte dans toutes les activités des communes. D'abord, le déneigement est assuré par les troupes. À toutes les époques, cette aide a été maintenue. Ainsi, des chasseurs du 15<sup>e</sup> BCA ont prêté leurs concours pour déneiger une partie de la route vers Restefond pour le passage du Tour de France en juillet 1934.

Lorsqu'un incendie se déclare, souvent le piquet d'incendie (en alerte 24 h sur 24 au quartier) est déjà en place avant l'arrivée des pompiers municipaux bénévoles qui, alertés tant bien que mal, arrivent sur les lieux de la catastrophe avec un délai certain.

En montagne, dès que des avalanches sont déclenchées, l'armée prête évidemment son concours. En 1902, le lieutenant Trémeau du 157<sup>e</sup> RI, sensibilisé par les nombreuses pertes humaines engendrées par le passage de Piémontais qui tentent de rejoindre le sol français par le col de Sautron a réussi à mobiliser ses amis, membres du Club alpin afin de construire un abri juste sous le col, côté français. Il a ainsi obtenu un don de 500 francs (1945 € d'aujourd'hui) de la direction centrale ainsi que 108 francs de la section lyonnaise. Les communes ubayennes et celle de la vallée du Maïra sont aussi sollicitées. Finalement, la commune de Larche s'intéresse également à ce projet et la commune décide d'implanter ce refuge au lieu-dit : La Tête de l'Homme mort avec le concours du Club alpin...

Mentionnons également l'aide capitale et spontanée du 11<sup>e</sup> BCA lors de la catastrophe du Paris-Saigon. Le comportement excellent des militaires du 11<sup>e</sup> BCA a été félicité. En revanche, les autorités locales se sont plaintes de l'attitude de la compagnie de CRS qui est venue en renfort selon les termes du rapport officiel.

Plus récemment, en 1957, lors des célèbres inondations de l'Ubaye, notamment à Jausiers, tout le 11<sup>e</sup> BCA est sur le pied de guerre et il s'est mis immédiatement à la disposition des autorités civiles.

Autre forme d'aide : selon Irène Magnaudeix, des skieurs du 15/7 ont fait fonction de facteurs...

En novembre 1976, le 11<sup>e</sup> BCA est appelé par la gendarmerie à la soutenir afin de porter secours aux membres du CAF de Gap pris dans une avalanche dans le vallon du Crachet au sud du col de Vars. Le capitaine Joël Igau, à cette époque sergent au 11<sup>e</sup> BCA, raconte :

« À la mi-novembre 1976, alors que j'étais sergent à la 1<sup>re</sup> compagnie, nous fumes alertés et sommés de nous préparer et de nous équiper prestement, afin d'intervenir sur une avalanche. Celle-ci venait d'emporter un certain nombre de personnes, à proximité du col de Vars dans le vallon du Crachet.

Durant le week-end, il était tombé une grosse quantité de neige, ce qui n'avait pas empêché une équipe du CAF de Gap d'effectuer une randonnée à ski dans le vallon du Crachet.

Après nous être transportés en direction du col de Vars, en camion Simca et sous une météo encore menaçante, nous avons débarqué et pris les consignes et les ordres auprès des gendarmes, déjà présents sur le site depuis la veille. Suite à l'alerte donnée par les proches des victimes, les gendarmes avaient déjà reconnu et exploré une partie de l'avalanche, mais vue l'étendue de celle-ci, ils ont demandé des renforts supplémentaires en effectifs et en moyens de recherche.

Il faut se rappeler qu'à l'époque les appareils de recherche de victime en avalanche (ARVA) n'existaient pas. Pour effectuer les recherches nous n'avions que nos pelles à neige et surtout les

sondes à avalanche (et comme moyen de protection, faisant office d'ARVA, une cordelette à avalanche rouge soigneusement roulée sur le côté du sac à dos, à ne dérouler qu'en cas de risque d'avalanche avéré et sur ordre du chef de détachement !) Une équipe cynophile venant de Briançon était aussi présente sur le site, (le père de mon gendre en faisait partie, je ne l'ai appris que récemment !).

Les gendarmes avaient déjà exploré la partie basse de l'avalanche, sans résultat, il restait donc à sonder la partie supérieure. L'avalanche étant partagée en deux parties, séparée par un couloir glacé ou rien n'était resté.

Profitant d'une légère éclaircie un hélicoptère Alouette II, malgré un plafond bas et un jour blanc, transporte une équipe afin de baliser une aire de poser. J'en faisais partie du fait que je rentrais de mon brevet de chef de détachement à l'EMHM. Après le marquage de cette aire, l'hélicoptère transporte le reste de la section, qui était commandée par l'adjudant Boizard<sup>71</sup>.

Après avoir remonté le couloir, équipé de nos crampons, nous avons commencé les recherches, sous les ordres des gendarmes du PGM.

Formation en ligne, sonde déployée : « Sondez à droite ! Au milieu ! À gauche ! Un pas en avant ! Etc.. »

Quelques minutes après le début du sondage, première alerte d'un chasseur « je sens quelque chose ! » L'équipe de pelleteurs intervient et dégage rapidement un corps. Puis rapidement les autres corps sont découverts sur une surface relativement restreinte et à peu de profondeur. Tous sont revêtus de tous leur habillement, de leur équipement et même de leurs lunettes à neige : ils étaient complètement congelés, avec les bras écartés en position de protection, ce qui pouvait indiquer que l'avalanche venait de dessus eux et était constituée de neige poudreuse.

Une fois que les cinq victimes furent dégagées, mises dans des sacs à viande et déplacées vers l'aire de poser, l'hélicoptère les a transportées jusqu'au col de Vars (pour la petite histoire macabre, il manquait un sac à viande !).

Quant à nous, après avoir récupéré nos skis sur l'aire de poser, nous avons rejoint le col de Vars, encore plus conscients des dangers de la montagne hivernale.

Une stèle rappelle l'accident et les noms des victimes à l'entrée du vallon du Crachet, 150 m environ au-dessus du dernier lacet de la route du col de Vars, après la passerelle en bois... »

### **Les relations entre les civils et les militaires**

Qu'ils soient Alpains avant 1914, ou chasseurs alpins avant et après la seconde guerre mondiale, jusqu'au départ du CIECM en 2009, les unités militaires, en général, ont toujours bénéficié d'une réelle « aura » dans la vallée de l'Ubaye.

Dans l'excellente étude d'Irène Magnaudeix intitulée « *Occuper un même territoire - l'Armée en en Ubaye du XIX au XXI<sup>e</sup> siècle* » écrit notamment ceci :

« Le chasseur alpin a été l'orgueil de l'Ubaye et l'est toujours, en raison de ses grandes qualités d'ordre martial et sportif. Parmi ces derniers, l'éclaireur-skieur réunit tous les suffrages : il est aguerri aux dures conditions de la montagne et fait, à ce titre, partie intégrante de la rude « famille » alpine, qu'il incarne et représente au mieux. Son bel uniforme n'a pas été étranger, non plus, au charme irrésistible dont il a régulièrement fait preuve auprès des jeunes filles de la vallée. »

D'autres activités renforcent ce lien entre militaires et civils, accentuant ainsi leur considération par le monde civil. Les corps de troupe étaient naturellement chargés de la préparation militaire ou du perfectionnement des réservistes. Cela était souvent complété par d'excellentes conférences, toujours ouvertes à la population.

---

<sup>71</sup> Résidant actuellement au parc de la Chaup et membre de l'Amicale ubayenne des chasseurs alpins.

Rappelons toutes les raisons de faire la fête comme lors de la célébration de la Sidi Brahim<sup>72</sup> fin août de chaque année pour tout bataillon de chasseur, ou encore lors de la fête annuelle du bataillon où de nombreuses activités étaient offertes au public ubayen et qui se terminait toujours par un bal majestueux jusqu'au petit matin.

En outre, force est de constater qu'à chaque époque, de nombreux mariages ont eu lieu dans la vallée entre jeunes filles ubayennes et cadres officiers ou sous-officiers. Ceux-ci, affectés en Ubaye, comme cadres plutôt jeunes étaient pour la plupart célibataires...

Après le service, les militaires étaient de sortie. Ces Alpains ou chasseurs parcouraient la ville en tenue de travail en semaine durant le quartier libre entre 18 h et 21 h. En week end, s'ils ne bénéficiaient pas de permission, les sorties se faisaient en tenue de sortie et l'hiver, nos petits chasseurs portaient avec la fameuse « tarte », la cape, les bas blancs... Et ils rejoignaient la place Manuel avec belle allure. Les bistrots étaient souvent remplis et la discipline était de rigueur. L'hiver, ils fréquentaient la patinoire qui se trouvait sur la place Manuel. Et ils obtenaient systématiquement une réduction lorsqu'ils allaient au cinéma. Durant ces loisirs, peu d'incidents avaient lieu, car au moindre incident, la « police militaire » composée d'un sous-officier et de quelques chasseurs en véhicule, intervenait fermement. On termine cet aspect des activités de loisirs en évoquant que les troupiers fréquentaient parfois la maison close de Jausiers ou de celle de Barcelonnette, située dans la banlieue (sic !) au-delà du pont du Plan...

Rappelons également qu'avec l'arrivée des militaires, dans la foulée, on a constaté l'arrivée de familles. Ce sont donc des concitoyens supplémentaires qui augmentent d'autant la démographie locale. Les enfants de ces familles militaires vont à l'école, au lycée, dans les associations sportives ou culturelles. Les parents font des achats en ville et deviennent membres d'associations culturelles ou sportives. Si les commerçants ont violemment manifesté à l'annonce du départ du 11<sup>e</sup> BCA en 1989, c'est sans aucun doute qu'ils estimaient subir une diminution importante de leur chiffre d'affaires.

Puis, l'armée avait besoin d'embaucher du personnel civil. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, c'étaient surtout des cantonnières<sup>73</sup>, des couturières, du personnel dans les cuisines des mess ou de l'ordinaire, des techniciens auprès du service du génie.

Dans les années 1960, on se souvient de M. Valensan qui s'occupait de l'entretien des forts. Marie-Thérèse Sicello de Barcelonnette, se souvenait de lui quand, avec une collègue, elle était couturière au 11<sup>e</sup> BCA. Le du génie juxtait l'atelier de couture. Le maître-tailleur (cadre militaire) partageait son temps entre les ateliers de Briançon, Nice, Gap et Barcelonnette et il venait, une fois par mois à l'atelier de Barcelonnette, pour y relever les comptes et payer ses couturières. À côté de cet atelier, se trouvait un atelier de cordonnerie et le cordonnier également civil était très occupé.

Encore un changement après la suppression du service militaire. Plus d'appelés dans les années 2000 signifiait plus de sentinelles pour assurer la sécurité du quartier et c'est une société de gardiennage civile qui va assurer la sécurité du quartier Craplet.

Autre élément d'importance souvent ignoré : le fait que des conscrits soient incorporés dans ces unités ubayennes. Il en a été de tout temps ! Bien des familles ubayennes ont eu un parent, un proche, incorporé au 15/7 ou au 15<sup>e</sup> chasseurs, voire même au 11<sup>e</sup> BCA<sup>74</sup>. Comme le commandement a eu l'intelligence de procéder à ce permanent recrutement local dans les unités, le lien armée-nation s'est renforcé.

---

<sup>72</sup> En hommage aux combats de Sidi Brahim en Algérie, face à Abd El Kader, entre le 23 et le 26 septembre 1845, où les chasseurs du 8<sup>e</sup> BCP se sont sacrifiés de façon héroïque sans céder.

<sup>73</sup> Au profit du 157<sup>e</sup> RI, Cantonnières qui parfois suivaient la troupe en manœuvre.

<sup>74</sup> Système qui a touché toutes les unités jusqu'à la fin du service militaire décidée par le président Chirac le 28 mai 1996 et échelonnée jusqu'en 2003.

On sait qu'environ plus de 500 poilus ubayens sont partis faire la guerre avec le 157<sup>e</sup> RI. Aussi, le lien avec le 15/7 est resté très fort et après la guerre de 1914-1918, des anciens du 157<sup>e</sup> RIA ont maintenu la mémoire du régiment et ce sont eux, qui, dans les années 1960, ont demandé à la municipalité de Barcelonnette de baptiser la place du monument aux morts, « place du 157<sup>e</sup> RIA ».

Après la grande guerre, beaucoup d'Ubayens continuent à être incorporés au sein de l'unité militaire ubayenne, en l'occurrence le 15<sup>e</sup> BCA. Certains d'entre eux d'ailleurs, même s'ils ne furent guère nombreux ont fait la campagne de 1940. A priori, seul un Ubayen de la 7<sup>e</sup> demi-brigade alpine est « mort pour la France » en 1939-1945 : il s'agit d'Émile-Roger Pons de Jausiers, né en 1918, mobilisé au 11<sup>e</sup> BCA de Gap. Ce système perdure bien après la seconde guerre mondiale. Après 1948, le 11<sup>e</sup> BCA accueille beaucoup de jeunes gens ubayens.

Combien d'Ubayens d'aujourd'hui se souviennent de leur service militaire au 11<sup>e</sup> BCA. Un détail curieux : Jean Vauthier d'Enchastrayes a fait son service militaire au 11<sup>e</sup> BCA dans les années 1970 au quartier Jacquemot, quartier également arpenté par son père qui était un des sous-officiers du 15<sup>e</sup> BCA dans les années 1933 et porte-fanion du bataillon...

Ces nombreux appelés viennent aussi d'autres régions de France (y compris de la région parisienne) qui, en Ubaye, découvrent la vallée et peuvent être sensibles à sa beauté. Puis, une fois de retour à la vie civile, ils n'oublient pas leur séjour en Ubaye et qui sait, reviennent parfois. Ainsi, l'aspirant Baudet qui a effectué son service comme aspirant de réserve en 1969, revient chaque année en Ubaye. En 2016, on pouvait l'apercevoir « buvant un pot », place Manuel...

Comme « un poisson dans l'eau », expression française du XVII<sup>e</sup> siècle si bien connue que l'on peut, in fine, l'attribuer à tous ces militaires ayant séjourné en Ubaye, symbolisant l'intégration progressive de cette « caste » à part qui se traduit par une réelle qualité des relations entretenues depuis plus d'un siècle entre deux mondes bien différents. Certes, quelques incidents ou frictions ont parfois eu lieu entre civils et militaires. Des chasseurs du 15<sup>e</sup> BCA, devant partir en permission, ont manifesté leur mécontentement devant le peu d'autobus offerts par les responsables locaux pour les emmener à la gare de Gap<sup>75</sup>. Et par conséquent, par un peu de manque de considération exprimée à l'époque.

Dans les années 1950, la guerre d'Indochine, puis les événements d'Algérie ont quelque peu terni ces relations car une vague d'antimilitarisme s'est développée en France et a donc touché l'Ubaye. Des appelés affectés au 11<sup>e</sup> BCA voyaient d'un mauvais œil un éventuel départ pour l'AFN.

Plus près de nous, l'utilisation, considérée comme intensive, du champ de tir de la Clapouse a été ouvertement critiquée. Même dans les années 2000, un article malheureux, « stupide et inexact » paru dans la revue « *Alpes* », d'un responsable ubayen d'un organisme territorial a semé quelque émotion. Il s'est vite rendu compte de son erreur...

Globalement, on peut conclure en affirmant que les Ubayens ont, de tout temps, apprécié tous ces militaires venus, pour les raisons du service, dans la vallée, et ceux-ci ont naturellement quelque peu changé la physionomie de la vallée. Il suffit de se rappeler avec quelle puissance, des Ubayens se sont mobilisés en 1990, afin de tenter de sauvegarder le 11<sup>e</sup> BCA. Près de vingt années après, c'est avec désolation et amertume qu'ils se sont rendus compte que ce nouveau et ultime combat était vain, quand le commandement parisien a décidé de dissoudre le CIECM.

En effet, la nouvelle restructuration des armées à partir des années 2000 et la fin du service militaire, dans le but de faire des économies notoires, impose la suppression de nombreuses unités. Une nouvelle vague de suppression de régiments se fait en 2008 et en 2009. C'est la « grogne » dans toutes les régions concernées. L'armée de terre (100 000 hommes) a désormais moins de 100 régiments (106 en 1871 et 177 en 1914).

Ce couperet a hélas touché l'Ubaye !

---

<sup>75</sup> Du temps du 11<sup>e</sup> BCA et du CIECM, sur demande expresse du commandement, la SCAL actuelle, faisant un réel effort, était en mesure de fournir des cars supplémentaires. Idem au retour de permission du lundi matin.

## Épilogue



**La dernière descente des couleurs  
au quartier Craplet, le 10 juin 2009 à 11 h.**

de la vallée de l'Ubaye) et de la Direction du patrimoine du ministère de la Défense. Ce sentier raconte les exploits de la section d'éclaireurs du 73<sup>e</sup> BAF du lieutenant-Costa de Beauregard, en juin 1940 en avant de la ligne des avant-postes.

Bertrand Hubert, président actuel de l'amicale, a eu alors cette bonne idée : y planter ce mât et ainsi rappeler au passant, au touriste, et au randonneur, l'importance de cette histoire militaire. Désormais, ce mât (raccourci) trône sur le petit plateau, au point d'appui 1893, au-dessus et à l'adroit de Larche, juste à côté du sentier GR 5/56. À chaque printemps, tel le bon gardien de notre mémoire, René Jean de Larche, membre assidu de l'amicale, monte le drapeau tricolore entouré du drapeau italien et le drapeau européen.

Symbole final, sans aucun doute de cette longue présence militaire, durant l'été, les randonneurs qui passent, se posent-ils la question de savoir ce que signifient ces emblèmes en pleine montagne...

Et si chez nos concitoyens, cette mémoire militaire subsiste dans nos souvenirs encore vivaces, que reste-il de cette belle histoire militaire ? Quand le touriste vient en Ubaye, remontant la vallée, il ne peut être qu'impressionné par la majesté du fort de Tournoux et au loin, il devine parfois la présence d'une fortification, d'un ouvrage Maginot.

10 juin 2009 : triste journée au quartier Craplet ! Le commandant Jacquemin commandant le CNAM/détachement de Barcelonnette a invité tous les membres de l'amicale ubayenne des chasseurs alpins à la dernière cérémonie de descente des couleurs (photo ci-contre). Moment intense, sobre et hélas solennel, symbolisant la dissolution de la dernière unité militaire en Ubaye. Une sobre cérémonie se déroule au quartier Craplet. Nos « trois couleurs » sont descendues pour la dernière fois dans cette cour où tant de cérémonies ont eu lieu...

Quand ce quartier a été confié à la commune de Barcelonnette en vue d'accueillir l'internat du lycée, des entreprises, une école d'ébénisterie, etc., que faire de l'imposant mât des couleurs ? Jean-Michel Payot, ancien lieutenant-colonel ayant servi au CIECM et premier adjoint en exercice a eu l'intelligente idée de le confier à l'amicale ubayenne des chasseurs alpins.

Entre temps, l'amicale, dans le cadre du maintien du Devoir de mémoire avait réalisé, en 2007, le sentier de mémoire baptisé « Sentier SES Costa de Beauregard » à Larche, grâce à des subventions de la région PACA, du conseil général des Alpes-de-Haute-Provence, de la CCVU (Communauté de communes



**Le mât des couleurs du quartier  
Craplet désormais trône depuis 2012  
au point d'appui 1893 à Larche.**

Il devine alors qu'il s'est passé quelque chose en Ubaye et, s'il est curieux, il est tenté d'en savoir plus.

Ces vestiges militaires sont un net trait d'union entre notre passé local et l'avenir. C'est devenu avant tout un atout de développement « économique-touristique » pour notre belle vallée. C'est une autre page d'histoire à construire et c'est ce que l'AVPVU (Association de Valorisation du Patrimoine de la Vallée de l'Ubaye), en étroite collaboration avec la CCVUSP (Communauté de communes Vallée de l'Ubaye Serre-Ponçon) veut promouvoir, depuis quelques années, par la mise en valeur de cette forme de témoignage du passé en ouvrant à la visite, à la belle saison, le fort de Tournoux et sa batterie des Caurres, les ouvrages de saint-Ours et celui de Roche-la-Croix.

C'est aussi l'œuvre bénéfique de l'association la Sabença de la Valeia, intéressée par la culture et l'histoire de la vallée de l'Ubaye, qui a édité les ouvrages du colonel Bernard Morel et de Gérard Lesieur et qui a participé, avec les Archives départementales des Alpes-de-Haute Provence, à l'achat de l'album de 828 tirages photographiques de Paul-Edouard Coulon, quand il était lieutenant du 12<sup>e</sup> RAP au fort de Tournoux entre 1898 et 1899. Et, à son tour, elle continue à enrichir notre connaissance de cet imposant passé militaire en rédigeant souvent des articles intéressants que l'on peut lire dans la revue périodique « *Toute la Vallée* ».



C'est encore la réalisation en 2016, par la municipalité de Barcelonnette, du petit square situé à l'entrée du quartier Craplet où sont regroupés pierres gravées du 15<sup>e</sup> BCA du 28<sup>e</sup> BCA où un pupitre raconte l'histoire et « l'épopée » de ce quartier devenu le 8 mai 2016 le quartier du 11<sup>e</sup> BCA (photo ci-contre).

C'est enfin et surtout la petite association qu'est l'Amicale Ubayenne des Chasseurs Alpains, qui se veut l'héritière des « traditions chasseurs » et de l'esprit de défense qui, depuis 2002, s'évertue à maintenir au plus haut niveau, le nécessaire Devoir de Mémoire.

Le livre « *Fortifications des Alpes - Leur rôle dans les combats de 1939-1915 - Ubaye -*

*Ubayette - Restefond* » et celui paru en 2014, « *L'Ubaye et la guerre de 1914-1918* » attestent de la considération permanente de ces anciens chasseurs à l'encontre de cette histoire militaire.

Ce trio d'associations<sup>76</sup>, aux objectifs différents mais complémentaires, réunissant civils et anciens militaires, et les élus ubayens de la CCVUSP accompagnés des responsables du Pays d'Art et d'Histoire - Serre-Ponçon, Ubaye et Durance sont désormais les dignes gardiens de ce passé militaire et nul doute qu'avec eux, la mémoire de ces 120 années de présence militaire ne saurait être oubliée...

Et, c'est désormais une nouvelle page d'histoire qui commence !

**À Barcelonnette, le 22 avril 2017**  
**Colonel (H) Hubert Tassel**  
**Amicale ubayenne des chasseurs alpins**  
**rédacteur**

<sup>76</sup> D'ailleurs, certains Ubayens sont parfois membres à la fois de ces trois associations...

## Sources

- « *La vallée de Barcelonnette - (l'Ubaye* » de François Arnaud aux éditions Gratier & Cie à Grenoble.
- « *Fortifications des Alpes - Leur rôle dans les combats de 1939-1915 - Ubaye - Ubayette - Restefond* » de Philippe Lachal aux éditions le Fournel.
- « *L'Ubaye et la guerre de 1914-1918* » d'Hubert Tassel aux éditions le Fournel.
- « *Bataillons de Chasseurs - les Diables bleus : une troupe d'élite* » de Jean-Pierre Martin aux éditions ETAI.
- « *Bataille des Alpes - Album mémorial* » d'Henri Béraud aux éditions Heimdal.
- « *Le 157<sup>e</sup> régiment de ligne* » d'Henri Randon Niel aux éditions Ophrys.
- « *De la mer bleue au Mont-Blanc* » du chef d'escadron Paul Lancrenon aux éditions Plon.
- « *Au pays des Alpines* » d'Henri Duhamel de la Librairie dauphinoise.
- L'étude de recherche documentaire d'Irène Magnaudeix « *Occuper un même territoire - L'armée en Ubaye du XIX<sup>e</sup> siècle au XXI<sup>e</sup> siècle* ».
- Les tomes 4 et 5 de « *Hommes et ouvrages de la ligne Maginot* » de Jean-Yves Mary, d'Alain Hohnadel et de Jacques Sicard aux éditions Histoire & Collections.
- Le site « <http://ubaye-en-cartes.e-monsite.com/> » de Jean-François Delenat.

## Remerciements

*Tous mes remerciements à ceux qui m'ont aidé à réaliser ce travail en m'apportant leur collaboration et leurs témoignages.*

*De les citer avec plaisir :*

*Jean-François Delenat pour son aimable autorisation de publier quelques cartes postales de son remarquable site « Ubaye en cartes ».*

*Yves Revest, le passionné de la présence serbe en Ubaye durant la Grande Guerre dont ses renseignements ont été fort utiles.*

*Jean Landé, un autre spécialiste sur les prisonniers en Ubaye, qui détient toute la monnaie spéciale réalisée au profit de ces prisonniers en 1914-1918.*

*Les membres de l'Amicale Ubayenne des Chasseurs Alpines pour leurs pertinentes précisions et leurs témoignages : Bertrand Hubert (président), Joseph Asciac, Patrick Arnaud, Jean-Louis Cottin, Joël Igau, Bernard Jacquinot, Jean-Michel Payot, Jean Vauthier, Bernard Wattrelot.*